

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST SEP 1 1926

REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

33

REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

TOME TRENTE-CINQUIÈME

(Nouvelle Série. — Tome IX)

JUIN 1923



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

BUREAUX DE LA REVUE : 2, RUE DES POITEVINS (VI^e)

1923

LE V^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES

(BRUXELLES, 8-15 AVRIL)

ET LA SYNTHÈSE EN HISTOIRE

Le V^e Congrès international des sciences historiques, que nous avons précédemment annoncé (t. XXXIV, p. 174), s'est tenu à Bruxelles du 8 au 15 avril. Par le nombre et la qualité des congressistes, par la variété et l'intérêt des communications, il a eu le plus vif éclat. Les organisateurs du Congrès, les autorités belges et beaucoup de particuliers, le roi lui-même et la famille royale ont fait aux visiteurs étrangers un accueil qui les a touchés et dont le souvenir leur restera. Grâce aux rapports personnels qui se sont établis ou resserrés, non pas seulement au Palais des Académies, pendant les séances du Congrès, mais au cours de ces réceptions cordiales, entre des savants éloignés les uns des autres par l'espace, souvent aussi par la nature même de leurs travaux, ce Congrès comme les autres, — plus que d'autres, — aura servi la science indirectement. Dans quelle mesure l'a-t-il servie directement? Voilà la question que nous voulons traiter — du point de vue de la synthèse historique.

*
* * *

Nous voulons la traiter du point de vue de la synthèse historique : c'est assez dire que nous n'entrerons pas dans le détail des sujets qui ont occupé les séances de sections et les deux séances générales. Le programme des travaux du Congrès com-

portait *trois cent-cinquante-cinq* communications. A en juger par les sommaires qui ont été publiés, beaucoup d'entre elles avaient une réelle importance et méritaient une sérieuse discussion. Mais le nombre formidable, l'inégale portée et le classement empirique des communications appellent précisément quelques remarques.

Disons tout de suite, et en toute sincérité, que nos réflexions n'impliquent aucun blâme envers le Comité d'organisation : il a fait aussi bien que ses prédécesseurs ; à certains égards même, il a fait mieux. On ne saurait lui reprocher de n'avoir pas rompu avec les traditions qui pèsent sur les études historiques, de n'avoir point, de sa propre autorité, substitué un ordre intime et un plan organique à la conception courante du travail.

L'énorme programme était réparti entre treize sections. Mais comme beaucoup de ces sections étaient subdivisées, il y a eu jusqu'à vingt-trois ordres du jour simultanés dans vingt-trois compartiments :

I. Histoire de l'Orient ; II. Histoire grecque et romaine ; III. Études byzantines ; IV. Histoire du moyen âge ; V. Histoire moderne et contemporaine, quatre sous-sections : histoire moderne, histoire contemporaine, histoire du continent américain, histoire des colonies et des découvertes ; VI. Histoire des religions, histoire ecclésiastique, deux sous-sections (l'histoire ecclésiastique subdivisée elle-même : 1. des origines à la fin du *xii^e* siècle ; 2. depuis le début du *xiii^e* siècle) ; VII. Histoire du droit, deux sous-sections : droit antique, droit médiéval et moderne ; VIII. Histoire économique ; IX. Histoire de la civilisation, trois sous-sections : histoire de la pensée antique, histoire de la pensée médiévale et moderne, histoire de la médecine ; X. Histoire de l'art et de l'archéologie, deux sous-sections ; XI. Méthode historique et sciences auxiliaires, deux sous-sections ; XII. Documentation sur l'Histoire du monde pendant la grande guerre ; XIII. Archives et publications de textes historiques.

Et sans doute on doit louer ici l'ampleur de ce programme. Les historiens, réunis dans leurs assises, semblent bien reconnaître que rien de ce qui est humain n'est étranger à l'histoire, que celle-ci désormais ne peut plus être comprise que dans le plus large sens. Lorsque la *Revue de Synthèse historique* s'est

fondée en 1900, c'était pour « neutraliser les inconvénients de l'analyse et de la spécialisation — d'ailleurs nécessaires », pour rapprocher les diverses équipes d'historiens et reconstituer l'unité, dans la science, des recherches qui concernent les manifestations diverses de l'activité humaine : en 1923, le temps est passé où l'on considérait la plupart des « histoires spéciales » comme des à-côté ; où les historiens de la « civilisation » luttèrent âprement contre une histoire « politique et diplomatique » jalouse de sa suprématie ancienne. Pourtant, ce congrès des « sciences historiques » — le titre est archaïque encore — n'a pas fait tout ce qu'on aurait pu souhaiter pour le progrès de l'« Histoire ». Il a réuni les historiens dans le Palais des Académies¹ : il ne les a pas unis dans une collaboration étroite. Les murs de ces salles hospitalières constituaient pour la science des cloisons étanches. Il est arrivé que vingt-trois savants, à la même heure, faisaient vingt-trois communications dont beaucoup auraient intéressé un grand nombre de congressistes, dont quelques-unes les auraient intéressés tous, devant des auditoires forcément restreints. La bonne méthode exigeait, en effet, que le congressiste désireux de travailler sérieusement, au lieu d'éparpiller son temps dans les sections diverses qui l'attiraient, fréquentât assidûment celle où il s'était inscrit en raison de sa compétence particulière.

On ne pouvait éviter ce compartimentage, dès lors qu'on avait admis et qu'il s'agissait de caser trois cent-cinquante-cinq communications. Et ce chiffre, véritablement excessif, entraînait bien d'autres inconvénients. Permettre à quiconque s'inscrit de choisir le thème qui lui agréait ; accorder la même demi-heure à l'infime trouvaille d'un érudit et aux réflexions d'un Pirenne sur l'évolution économique ; prévoir les mêmes possibilités — ou le même étranglement — de discussion dans un cas comme dans l'autre ; régler l'emploi du temps à la clepsydre et non d'après la portée des sujets, — c'est assurer le succès plutôt que le profit. Un congrès — et moins encore qu'un congrès de sociétés savantes, un congrès international — ne devrait pas évoquer l'idée d'une sorte de foire intellectuelle où chacun fait librement valoir sa marchandise.

Ç'aurait été une initiative heureuse d'utiliser les deux séances

1. Encore six sections, sur vingt-trois, siégeaient-elles dans d'autres locaux.

générales pour remédier en quelque mesure aux inconvénients que nous relevons. Des problèmes d'une particulière importance pouvaient être traités toutes sections réunies ; et dans ces conditions, les débats, auxquels auraient pris part les esprits les plus divers, auraient été pleinement efficaces pour faire avancer la science. Mais, selon l'usage courant, les séances générales n'ont différé des autres que par des caractères tout extérieurs. Il s'agissait d'honorer les principaux pays représentés, en procurant à un savant de marque un auditoire plus nombreux et des applaudissements plus nourris. Aussi est-ce encore dans les sections — où les communications avaient été groupées, il faut le reconnaître, avec beaucoup de soin et d'ingéniosité — qu'ont eu lieu les quelques discussions sérieuses d'où sont sortis des résultats et parfois des vœux.

Si l'on se place au point de vue de ce que nous appelons la synthèse du premier degré, — celle qui fait apparaître, dans tous les domaines, les progrès et les lacunes du savoir, qui établit des rapports entre les spécialités diverses, qui tend à accroître le rendement du travail, — ce brillant Congrès n'a pas eu son plein effet. La discussion approfondie, à des points de vue divers, d'un nombre limité de sujets, mûrement choisis par le Comité organisateur, aurait été bien autrement profitable et féconde. C'est dans ce sens, selon nous, que doivent, de propos délibéré, s'orienter les congrès à venir.

*
* *

Mais nous ne sommes pas au bout de nos réflexions. Et voici qui nous semble plus grave, ou plutôt voici qui est la racine même de tous les vices d'organisation qui affligent et les congrès historiques et, d'une façon générale, le travail des historiens : l'histoire n'est pas encore une science bien définie. La plupart de ceux qui la cultivent, le font sans avoir réfléchi sur la nature de leur discipline, sur sa place parmi les sciences, sur ses méthodes et ses problèmes essentiels. Ceux-là mêmes, souvent, qui ont été amenés par une étude pénétrante de la réalité historique à mettre le doigt sur tel de ces problèmes n'en soulignent pas assez l'intérêt ou ne le situent pas dans l'ensemble des questions théoriques.

Si nous étudions le programme du Congrès au point de vue du classement des faits du passé, nous pourrions montrer qu'il y avait là un arrangement de la matière historique beaucoup trop arbitraire. Les sections et leur ordre ne répondaient pas à une articulation précise des activités diverses de groupes humains, à plus forte raison à une conception rigoureuse de la causalité historique. L'histoire des religions (section VI) était-elle à sa place entre les nombreuses sections consacrées à l'histoire tout court et l'histoire du droit (section VII)? Celle-ci était-elle à sa place avant l'histoire économique (section VIII)? N'y avait-il pas quelque bizarrerie à réserver le mot de « civilisation » (section IX) pour l'histoire de la pensée et celle de la médecine? Pourquoi l'art était-il indépendant de la civilisation (section X)? Et pourquoi l'histoire littéraire n'avait-elle pas sa section spéciale, aussi bien que l'histoire de l'art? Nous sommes convaincu, encore une fois, que d'autres organisateurs n'auraient pas procédé mieux. Ce n'est pas le Comité que nous critiquons : c'est l'état présent, c'est le chaos des études historiques.

Le Comité a même eu une initiative heureuse. Non seulement il avait constitué une section de méthode historique et sciences auxiliaires (section XI), mais il avait admis une sous-section spéciale de *méthode historique*, — ce qu'il faut enregistrer comme un véritable progrès. Cette sous-section avait son local propre, — étroit, il est vrai, et qu'on n'atteignait qu'à travers d'autres salles beaucoup plus spacieuses et plus fréquentées. Elle n'a recueilli que huit communications, réparties sur trois séances. Mais elle existait; et elle a profité de cette existence officielle pour réclamer à l'avenir une place plus conforme à son importance.

L'auteur de ces lignes a eu l'occasion de faire observer que le titre de la section était incomplet : il aurait dû mentionner la *théorie de l'histoire* avant la méthode historique, la théorie de l'histoire étant quelque chose de bien distinct des problèmes méthodologiques — et de capital. Il a fait observer également que cette section aurait dû occuper dans le classement la première place ou la dernière, en sorte que son objet apparût comme la base ou le couronnement de tout l'effort historique. Il a montré — en fournissant sur ce point des indications statistiques, qui seront reprises et complétées, — que les Universités allemandes, que la science allemande accordent une attention

de plus en plus grande, dans le domaine de l'histoire, aux questions théoriques : soit sous le nom ancien de *Geschichtsphilosophie* (mais en distinguant de l'*inhaltliche Geschichtsphilosophie*, ou construction historique, la *formale Geschichtsphilosophie*, ou logique de l'histoire), soit sous ceux de *Geschichtstheorie*, *Geschichtslehre*, *Einleitung in die Geschichtswissenschaften*. Les Allemands sont très préoccupés de la *synthèse* en histoire : le mot même de « synthèse » a fait du chemin en Allemagne dans les années récentes ; et il tend peu à peu à remplacer les termes de *Auffassung* ou *Zusammenfassung*. Or, si l'Allemagne ne pouvait être représentée, à Bruxelles, dans ce Congrès des nations associées, son effort scientifique ne saurait être ignoré ou méconnu. Il y a des pays, d'ailleurs, qui, sans cultiver autant qu'elle la théorie, la cultivent peut-être mieux, et qui ont l'avantage sur elle pour préciser la notion de synthèse historique.

C'est une tâche dont on ne saurait exagérer l'intérêt, la portée, l'urgence que de fixer définitivement cette notion de la synthèse en histoire et, par là même, de définir la *science* historique dans ses traits essentiels.

Au cours de ce Congrès, où l'analyse semblait triompher par le pullulement des sections, le mot de synthèse est revenu sans cesse, et la nécessité de la synthèse a été maintes fois proclamée. Mais que de sens différents mettaient sous le même vocable beaucoup de ceux qui le prononçaient !

Un des procédés qui ont été le plus recommandés pour réaliser la synthèse, c'est la *méthode comparative* : voilà un terme qui, dans ces journées de Bruxelles, a eu sa large part de succès. M. Pirrenne — qui fait profession de pur empirisme, mais qui a l'esprit ouvert aux curiosités les plus hautes — a employé le mot et recommandé la chose dans le brillant discours qu'il a prononcé à la séance d'ouverture. Il voit, et d'autres avec lui, dans la comparaison, dans la préoccupation de l'histoire universelle, un premier et inappréciable avantage, qui est de soustraire l'historien aux tendances nationalistes¹. Nous croyons volontiers — et on n'est pas sans l'avoir constaté à Bruxelles même — que les pas-

1. Un certain nombre de communications, d'un vif intérêt et qui auraient mérité plus de retentissement, tendaient à répandre la conception *mondiale* de l'histoire, à y faire entrer plus largement l'Asie, l'Islam, l'Europe orientale, à préciser la nature de la civilisation et de l'expansion européennes.

sions soulevées par la guerre mondiale nuisent fort à l'objectivité dans la période actuelle. Pour les peuples nouveaux de l'Europe centrale et orientale, en particulier, l'étude du passé est difficile à dégager des intérêts, des rancunes, ou des rivalités du présent. Mais l'objectivité, malgré tout, est une vertu élémentaire pour l'historien. Sans elle, pas de science; pas de science avec elle seule. Il n'y a de science que du général: M. Pirenne a redit le vieux, l'éternel principe.

Or, sans doute, on obtient du général par la méthode comparative. Mais il y a « général » et « général ». La comparaison est un instrument propre à des services divers et de valeur inégale. Quand on l'applique sans une étude préalable de la causalité historique; lorsque, de façon tâtonnante ou massive, elle met en évidence certaines analogies de développement entre groupes ou époques; qu'elle pose des « lois » plus ou moins approximatives et instables (l'histoire étant un complexe mouvant), dans cet emploi grossier la comparaison ne fait guère qu'inviter à réfléchir, à trouver l'explication causale: elle signale des problèmes, plutôt qu'elle n'apporte des solutions. La synthèse scientifique a pour objet essentiel de démêler les facteurs permanents qui interviennent dans l'histoire, de préciser leur nature et leurs rapports. Il ne faut donc pas confondre l'établissement de formules qui ne sont que de larges *constatations* avec la recherche des causes *explicatives*.

Dans la section spéciale de méthode historique, il est apparu que ceux-là mêmes qui sont le plus épris de la synthèse la conçoivent parfois encore de façon très contestable, voire compromettante. Tel est trop habitué à la spéculation et n'a pas de la matière concrète de l'histoire une connaissance suffisante. Tel est trop hanté par les sciences de la nature et veut trouver dans l'ondoyante histoire des lois rigides et absolues. Une période nouvelle de l'évolution des études historiques commencera le jour où, non seulement les historiens seront convaincus qu'il est nécessaire pour eux, comme pour tous les artisans de science, de s'élever au général, mais où la recherche du général, fondée sur l'étude objective, sur la connaissance du particulier, se fera d'après des principes indiscutables et indiscutés¹.

1. Les communications de M. Bujak (sur le problème de la synthèse en histoire), de MM. de Halecki et Eck (sur l'histoire de l'Europe orientale dans ses rapports avec

L'auteur de ces réflexions a eu la satisfaction de trouver, parmi les membres du Congrès, des historiens très renseignés sur le courant d'idées, sur la conception de l'histoire comme science, que représentent, depuis 1900, la *Revue de Synthèse historique* et les publications qui s'y rattachent. Il a répondu avec empressement, avec joie, aux demandes d'explications ou aux objections qu'il lui étaient adressées. Dans une séance complémentaire où se sont trouvés réunis avec lui quelques esprits particulièrement passionnés pour ces problèmes, M. de Halecki, professeur à l'Université de Varsovie et secrétaire de la section intellectuelle de la Société des nations, a déposé, et fait adopter à l'unanimité, le vœu auquel nous avons fait allusion précédemment, sur la place qui revient aux « questions de méthode, de théorie et de synthèse historique¹ ».

Il faut distinguer dans ce vœu entre son objet et les moyens proposés pour le réaliser. Ce Congrès international s'est montré, plus qu'aucun autre jusqu'ici, préoccupé d'internationaliser le travail. La plupart des vœux qui ont été formulés dans les sections et que l'assemblée a ratifiés tendent à assurer par une coopération internationale la conservation, la réunion, le classement des matériaux de l'histoire et à procurer de la même façon des

les conditions de milieu et de race, avec les aspects sociaux et intellectuels de la civilisation) étaient tout particulièrement orientées, selon nous, dans la bonne direction. — D'autre part, certaines communications de sections diverses, sur les rapports de la géographie et de l'histoire, sur les institutions politiques ou économiques, sur le rôle des idées, avaient pour la synthèse, aux points de vue théorique et pratique, un réel intérêt.

1^o Procès-verbal de la section XI, 1^{re} sous-section (méthode historique), séance du 13 avril 1923.

« Président : M. Eck, ancien professeur à Saint-Petersbourg (Gand). Continuation de la discussion au sujet de la communication de M. Berr sur « la synthèse dans l'histoire ». Prennent part à la discussion : MM. Voldemar (Kovno), de Halecki (Varsovie-Genève), Eck (Saint-Petersbourg-Gand), Gronskey (Saint-Petersbourg-Paris), Berr (Paris).

« Comme conclusion à la discussion, la sous-section adopte à l'unanimité les deux vœux suivants :

« 1^o La sous-section exprime le vœu que le prochain congrès historique réserve aux questions de méthode, de théorie et de synthèse historique une place conforme à leur importance et qu'au cas où le V^e Congrès international constituerait une commission permanente, cette commission veuille bien accorder une attention particulière à ces questions et envisager les moyens qui pourraient encourager et faciliter la coopération de tous les historiens qui s'en occupent dans les différents pays ;

« 2^o La sous-section ayant appris que la Commission de coopération intellectuelle de la Société des nations a mis à l'étude le plan d'un nouveau manuel d'histoire générale, exprime le vœu que ce plan tienne compte de l'importance toujours croissante des études théoriques et synthétiques et de la nécessité d'appliquer leurs résultats méthodologiques à l'examen objectif et précis des faits isolés et particuliers. »

instruments de travail, *corpus*, catalogues, revues spéciales, ou encore Bibliographie de l'histoire générale (proposition Horvath) et Bibliographie périodique pour remplacer les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* (proposition Jameson). Pour ménager la réalisation de ces vœux et pour fixer dans une institution durable la pensée qui l'animait, le Congrès a même adopté une résolution importante :

« Considérant que le V^e Congrès international des sciences historiques a été saisi de plusieurs projets pour la création d'un organisme international permanent des sciences historiques et pour l'exécution des travaux historiques coopératifs et internationaux¹;

« Le Congrès décide qu'il y a lieu de créer un Comité international des Sciences historiques.

« Le Bureau international du V^e Congrès reste provisoirement en fonctions pour organiser ce Comité, en consultant les sociétés historiques des différents pays, dans le but de rendre ce Comité aussi représentatif que possible de tous les pays².

« Le Bureau international de V^e Congrès et, après lui, le Comité, dès qu'il sera constitué, sont chargés de déterminer, avant le 15 avril 1926, la ville où se réunira le prochain congrès.

« Le Bureau international du V^e Congrès et, après lui, le Comité, dès qu'il sera constitué, sont chargés d'étudier les projets qui leur seront renvoyés par le V^e Congrès international ou dont ils accepteront d'être saisis par les corps compétents. »

Nous sommes convaincu que ce Comité, comme l'Union académique internationale ou la Commission de coopération intellectuelle de la Société des nations, auxquelles sans doute il s'affiliera, peut rendre les plus grands services — mais dans l'ordre matériel. Le progrès désiré de la synthèse scientifique ne saurait être obtenu par des moyens, en quelque sorte, administratifs : nous avons fait sur ce point, dans la sous-section de méthode historique, des réserves qui ont été approuvées. Un groupement de personnalités dont les tendances sont diverses, et dont la plupart sont attachées à une tradition qu'il s'agit de dépasser,

1. Projet de statuts pour une Union internationale des sciences historiques, par M. O. de Halecki ; projet de résolution, par M. Waldo G. Leland (Carnegie Institution of Washington), précédemment discuté à la Société d'Histoire moderne de Paris.

2. Le Bureau international était ainsi composé : MM. de Crue (Genève). Dembinski (Varsovie), de Sanctis (Turin), Homolle (Paris), Shotwell (New-York). Tout (Manchester), Vinogradoff (Oxford), et le bureau belge : MM. Pirenne, président, Delehaye et Cumont, vice-présidents, Desmarez, secrétaire général, Terlinden, trésorier, Ganshof, secrétaire. Les sept membres étrangers ont été, à tour de rôle, présidents du Congrès avec M. Pirenne.

peut faciliter, activer le travail préparatoire : il ne saurait créer la science. Il peut, à la rigueur, proclamer l'utilité de la théorie : il ne saurait promulguer la théorie. Pour le progrès interne de la science historique, il reste à trouver les moyens appropriés : l'organisation de travail synthétique et l'effort de pensée collective qui assureraient le rayonnement de principes bien définis.

HENRI BERR.

LA NOTION INNÉE DU PROGRÈS

DANS L'ESPRIT HUMAIN

Il y a juste aujourd'hui cinquante ans que j'ai commencé à porter intérêt à la préhistoire ; mon père, Eugène de Morgan¹, venait de découvrir la station mésolithique, devenue classique, du Campigny, près de Blangy-sur-Bresle, dans la Seine-Inférieure et, avec mon frère Henri, nous y fouillions des fonds de cabanes. A cette époque, l'hiatus entre le Magdalénien et le Néolithique n'était pas encore comblé, et c'est bien des années après nos fouilles, en 1886, que Ph. Salmon² proposa le nom de *Campinienne*, pour cette industrie de la pierre éclatée, dans laquelle les instruments polis, bien qu'existant déjà, sont d'une extrême rareté.

La préhistoire marchait alors à grands pas ; G. de Mortillet, dès 1873, avait distingué les tranchets campiniens, du Camp-Barbet, dans l'Oise, et, avec juste raison, les comparait à ceux des Kjöekkenmoeddings danois ; il faisait de ces industries les débuts de la période néolithique dans nos régions. Cette comparaison, avec une industrie analogue scandinave, porta bien des gens à penser qu'il existait des liens, soit de parenté, soit de fréquentations, entre les Campigniensi du Nord de la France, et ceux du Danemark, et en cela ils n'eurent pas tort.

Mais les préhistoriens ne s'arrêtèrent pas là ; et, au fur et à mesure que s'étendaient les découvertes, on expliqua, par des contacts ou des parentés de peuples, la diffusion des diverses industries.

1. E. et H. DE MORGAN, *Notice sur le Campigny, station de l'âge de la pierre sise à Blangy-sur-Bresle (Seine-Inférieure)*. Amiens, 1872.

2. PHILIPPE SALMON, *Dict. des sciences anthropologiques verbo Néolithique*. Paris, Doin, 1886.

Assurément, dans une même région, cette manière d'interpréter les similitudes industrielles paraissait correspondre à la réalité des faits ; mais, quand les découvertes élargirent le champ de nos connaissances, jusqu'à l'étendre sur des régions fort éloignées les unes des autres, ces explications ne semblaient plus être suffisantes ; il devenait évident que les centres industriels avaient été bien plus nombreux qu'on ne le supposait tout d'abord, et que, dans bien des cas, la naissance d'un outillage avait été provoquée par les besoins naturels locaux qui se trouvèrent être les mêmes dans des pays différents et chez des populations d'habitats très éloignés.

Cependant, les esprits n'étaient pas portés vers cette solution ; on attribuait aux termes de la classification adoptée non seulement une valeur industrielle, mais une importance chronologique. C'était assimiler la succession des phases de la culture humaine, dans l'Occident européen, à celles de la géologie, généraliser dans le temps comme dans l'espace. Rien ne pouvait justifier cette conception ; cependant, bien des préhistoriens vivent encore sur ces erreurs fondamentales, et beaucoup ne s'en détachent qu'à regret, laissant percer dans leurs écrits cette sorte de tradition qui les empêche d'accorder à leur pensée toute la liberté nécessaire pour envisager les choses de haut.

Comme conséquence de cet état d'esprit, la parenté des industries étant le principal guide, il devenait fatalement nécessaire de faire mouvoir les peuples d'industries analogues, donc d'admettre des migrations sans nombre. « Je vois, m'écrivait l'un de nos préhistoriens les plus distingués, un va-et-vient incessant de peuples, dans toutes les directions, au cours des périodes lithiques. » Sarabande de tribus, au travers de tous les obstacles naturels, d'un milieu à un autre, dans de telles conditions que, de nos jours encore, de tels voyages peuvent être réalisés par des unités, mais non par des peuples entiers.

Certes, je ne veux pas dire que les hommes soient demeurés casaniers dans leur domaine, et n'aient pas cherché, soit à gagner de nouveaux territoires, soit à élargir celui de leurs pères ; mais je crois que, le plus souvent, les tribus sont restées dans leur milieu familial, et n'en sont sorties que contraintes par des phénomènes naturels, par suite de l'accroissement de leur

population, ou encore parce que des peuples, étrangers à leur sang et à leur culture, sont venus les déposséder de leur patrimoine. Nous possédons des traces certaines de cette dernière cause ; mais ce n'est pas une raison pour lui attribuer une importance capitale, dans les nombreux passages d'une industrie à une autre.

Les Incas, au Pérou, fils du Soleil comme les Pharaons, avaient, comme les Ptolémées, l'usage d'épouser leur sœur et, dans ces deux milieux, si éloignés, si différents, le but de cette coutume était, en Égypte comme au Pérou, de conserver pur le sang divin de la lignée royale. Certes, l'Orient et l'Amérique n'ont pas eu d'échanges de pensées ; et, cependant, le résultat a été le même dans les deux régions. Cette conception de l'essence royale et de sa conservation est donc née spontanément à des époques différentes, et chez des gens inconnus les uns des autres.

Pour mieux faire comprendre la grande valeur de cette observation, l'importance qu'il est nécessaire d'accorder aux développements spontanés des idées, je m'étendrai quelque peu sur les similitudes qui existent entre la culture précolombienne en Amérique et celle du vieux monde. Ces ressemblances sont parfois si parfaites, qu'on se demande si les deux foyers sont réellement restés sans communications entre eux.

Si l'Amérique a été peuplée par le Kamchatka et l'Alaska, comme bien des ethnologues le pensent, cette colonisation remonte à des époques fort anciennes. Non seulement les grandes civilisations de l'Amérique centrale n'avaient pas encore débuté, mais, assurément, ces migrations auraient laissé des traces de leur passage, ce qui n'est pas ; et, de plus, il n'a jamais existé, en Asie septentrionale, de civilisation capable de fournir l'incubation des cultures de l'Amérique centrale.

Il en est de même, si nous faisons venir les pré-colombiens de la Polynésie qui, au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle, était encore plongée dans les ténèbres néolithiques.

Veut-on voir, dans les pré-colombiens, des gens venus des pays méditerranéens, par des continents aujourd'hui disparus, l'objection est encore la même ; on ne trouve pas, soit en Espagne, soit dans l'Afrique du Nord et de l'Ouest, la moindre trace de culture quelque peu avancée.

L'existence de l'homme quaternaire en Amérique du Nord est encore discutée, admettons qu'elle soit prouvée, et que nous

puissions attribuer la présence de l'homme, dans ce continent, à une migration pleistocène par l'Atlantide ou par d'autres terres, aujourd'hui effondrées; cette existence de l'homme quaternaire au nouveau monde n'aurait, dans tous les cas, rien à voir avec les civilisations du Mexique, de la Colombie et du Pérou.

Quelques ethnologues ont supposé que des gens venant soit du vieux continent, soit de la Micronésie, chassés par la tempête, sont venus enseigner aux pré-colombiens, comme jadis Oanès le dieu poisson en Chaldée, tous les principes civilisateurs. Cette explication prendrait quelque valeur si l'Égypte ou la Chaldée se trouvaient au Maroc et l'Égée aux Açores; mais, dans l'état de culture de l'Occident, de l'Europe et de l'Afrique, en ces temps, une telle hypothèse doit être écartée ¹.

Il semble donc certain que les pré-colombiens se sont développés sur eux-mêmes, qu'ils n'ont eu aucun contact avec des peuples étrangers. L'étude comparative de leur civilisation avec celle du proche Orient offre donc toutes les garanties pour que nous puissions relever des deux côtés des témoins des conceptions venues spontanément à l'esprit des hommes.

Il est bien entendu que ces comparaisons n'entraînent aucune appréciation chronologique.

Pierre taillée. — En dehors des instruments grossiers qu'on rencontre dans les alluvions interglaciaires des États-Unis, outils qui, d'ailleurs, sont encore l'objet de discussions, le sol de l'Amérique du Nord est couvert de pierres taillées, laissées par les Indiens et leurs pères. Ce sont des couteaux, des nuclei, des têtes de lances et de javelots, des pointes de flèches et des haches en pierre polie.

Les pointes de flèches et de javelots affectent généralement une forme spéciale à l'Amérique: elles sont taillées en pointe ogivale et portent à la base, une ou deux paires d'entailles très profondes, pour l'emmanchement, mais il en est aussi de triangulaires, d'autres munies d'un pédoncule qui ressemblent, à s'y méprendre, à celles de nos pays européens; d'autres, en feuille de laurier, sont pareilles à celles du tell de Suze; enfin, certaines

1. S'il y a eu migration soit du côté de l'Asie, soit de celui de l'Europe, ces migrations se sont opérées pour le plus tôt aux temps quaternaires (Cf. J. DENIKER, *Races et peuples*, p. 584).

pointes de lances et de javelines offrent les types les plus parfaits de la forme solutréenne.

Les pré-colombiens avaient donc inventé l'arc, les flèches, ils taillaient des pointes de projectiles identiques à celles de nos pays (néolithique et énéolithique) et les formes solutréennes étaient dans leurs mains.

En Amérique du Nord, on rencontre peu de ces outils circulaires, retouchés sur une moitié environ de leur circonférence et auxquels nous donnons, très improprement d'ailleurs, le nom de racloirs, mais ces sortes d'instruments, en obsidienne, sont très abondants au Mexique. Là, ces « racloirs » armaient de longs sabres de bois dur, on les fixait jointifs sur les tranches de l'arme, rendue très dangereuse, de ce fait. En langue indigène, ces sabres portaient le nom de *Maquahuil*.

Voici donc un objet de pierre taillée qu'on rencontre en extrême abondance dans les gisements de nos pays, depuis l'Aurignacien jusqu'à l'apparition du métal, qu'on trouve en Égypte, en Afrique du Nord, et dans bien d'autres régions encore, que nous pensons avoir été d'usage, pour racler les peaux de bêtes, alors que les Mexicains en faisaient la partie tranchante de leurs sabres de bois. Pouvons-nous affirmer que beaucoup de ces racloirs européens n'ont pas joué le même rôle qu'au Mexique? Certes non.

Comme arme, les pré-colombiens faisaient usage du propulseur, instrument qu'on retrouve chez nos magdaléniens et dans la vallée du Nil. Ils employaient aussi le boummerang, tout comme les Égyptiens.

A côté des haches amygdaloïdes, analogues à nos haches polies du vieux monde, instruments qu'on trouve en abondance aux Antilles et aux États-Unis, généralement, on rencontre sur les deux parties du nouveau continent des instruments de forme particulière, munis d'une forte rainure pour l'emmanchement (Tennessee, Virginie, pueblos, etc., en Amérique du Nord; Pérou, Colombie, etc., en Amérique du Sud). L'emmanchement se faisait au moyen d'une ligature (Araucans) entre deux bâtons, mode que nous retrouvons en Égypte; cette hache à gorge existe en Europe : on en connaît des types dans les Basses-Alpes, dans les cités lacustres du lac du Bourget, dans la province de Cordoue (Espagne), enfin dans les mines de sel de Koulpi, sur l'Araxe (Arménie).

Puis ce sont des instruments en forme de poire, à tranchant héli-circulaire (Saint-Vincent), dont le modèle se retrouve quelque peu modifié en Susiane, et des haches à grands ailerons d'emmanchements (dans les Andes), type dont se rapprochent certaines formes de la Basse-Égypte.

Ainsi tous les types de haches du nouveau monde se retrouvent dans les pays méditerranéens ; nés de mêmes besoins, ces outils-armes ont pris les mêmes formes.

Je ne parlerai pas de l'architecture, la discussion de sa technique m'entraînerait au delà du cadre que je me suis tracé, mais je dirai quelques mots de la céramique pré-colombienne, l'un des traits les plus remarquables de l'art autochtone de l'Amérique, tant au point de vue de la technique, qu'à celui de la peinture décorative.

Céramique. — En Amérique du Nord, la poterie demeure rustique, et, tout comme celle du néolithique européen et de celui de l'Asie, elle est ornée soit par incisions, soit au brunissoir ; c'est en approchant du Mexique qu'on commence à rencontrer la céramique peinte qui, plus au sud, devient très curieuse par les peintures qu'elle porte.

La plus remarquable de ces poteries est certainement celle des Péruviens, on y voit de véritables chefs-d'œuvre. Assurément, les motifs de décoration de ces vases diffèrent du tout au tout de ce que nous sommes habitués à voir dans l'Orient méditerranéen, car le goût artistique qui a guidé la main du peintre témoigne d'une stylisation étrange, spéciale, d'un conventionnel presque comparable, à certains points de vue, aux peintures céramiques susiennes. Tous ces vases sont conçus dans le même esprit que ceux de nos pays du proche Orient aux temps les plus anciens. Les représentations stylisées qu'ils portent, tout comme dans la Grèce archaïque, ont trait à des scènes héroïques ou divines. Destinés, comme les vases de Suse et de l'Égypte pré-pharaonique, à figurer dans les sépultures, ils portent des sujets religieux. On sait combien les pré-colombiens étaient convaincus de la survivance après la mort, et, à ce point de vue, étaient dans les mêmes idées que tous les peuples du vieux monde.

Pour la technique, ces vases ne le cèdent en rien à ceux de l'Orient méditerranéen. Bien qu'ils fussent faits sans le secours du tour, ils sont d'une étonnante régularité ; la pâte en est bien

malaxée, fine, les peintures sont solidement fixées, comme sur les vases grecs dipyliens ; quant à la température de cuisson, des gens qui savaient fondre le platine, ne devaient pas être embarrassés pour en trouver le degré.

Comme les Mycéniens, les pré-colombiens fabriquaient de nombreux vases anthropoïdes, figuraient des animaux, et faisaient grand usage du pastillage principalement chez les Mayas, où certains vases semblent n'être que des supports de reliefs.

Dolmens. — Un autre point commun, entre le nouveau monde et l'ancien, est l'existence sur le sol de la Bolivie d'un grand nombre de monuments mégalithiques. Ce sont de véritables dolmens, avec l'une des murailles latérales percée, comme on en voit en France, au Kouban et dans d'autres régions encore.

Boucliers. — Chez les Niquirans du Nicaragua, les guerriers portaient des boucliers de bois couverts de peau, et décorés de plumes, ils les ornaient de leur blason personnel. L'usage du bouclier était courant en Chaldée (stèle des Vautours) et en Égypte (soldats de Meir de la XI^e Dyn., musée du Caire) et, dans ce dernier pays, chaque combattant y peignait son blason.

Tissus. — Ce n'est pas que dans le vieux monde que le tissage des étoffes a été inventé ; les Aztèques, comme les proto-Élamites (première ville de Suse) étaient d'habiles tisserands. Ils employaient les plantes textiles de leur pays : le coton, le fil d'Agave, celui d'un palmier nain (icxotl) et le poil du lapin ou du lièvre ; chez les Incas, la laine du lama remplissait cet office. Ils faisaient aussi, comme les Chaldéens et les Égyptiens, grand usage des peaux de bête ; mais, coutume particulière au nouveau monde, leurs manteaux de cérémonies étaient couverts de plumes d'oiseaux, cousues ou collées sur un tissu.

Métallurgie. — Lors de l'arrivée des Européens dans le nouveau continent, on rencontrait, en pleine action, chez les divers peuples, toutes les civilisations successives de nos pays, depuis la culture néolithique pure, jusqu'à l'industrie du bronze. C'était là le produit du travail des peuples se perfectionnant sur eux-mêmes, suivant les ressources que la nature mettait à leur disposition, et suivant le développement de leur esprit. Aussi, en Amérique, pouvons-nous suivre, à travers l'espace, ce que dans nos pays nous nous efforçons de suivre à travers les âges ; car les diverses régions montraient, dans le nouveau monde, les cul-

tures les plus arriérées au voisinage de civilisations vraiment raffinées.

Aux États-Unis, dans l'immense bassin de l'Amazone, chez les Patagons, à la Terre de Feu, nous sommes en plein néolithique. Dans l'Amérique du Nord, cependant, les métaux, l'or, l'argent, et surtout le cuivre étaient depuis longtemps connus des Indiens. L'or se rencontre à l'état de pépites dans les sables de la Californie, l'argent et le cuivre natif forment de grandes masses près du Lac Supérieur ; mais les Indiens ne considéraient ces métaux que comme des minéraux malléables qu'ils forgeaient, ne sachant pas les fondre. L'Europe n'a jamais connu cette phase de l'emploi du métal, qui, d'ailleurs, paraît n'avoir existé qu'aux États-Unis, seul pays au monde où il ait été, jusqu'à ce jour, rencontré pareille abondance de métaux natifs.

Chez les Diagmites de la République Argentine nous sommes en présence d'une véritable industrie du cuivre ; car beaucoup d'objets métalliques de cette région ne renferment qu'une proportion infime d'étain, sans effet sur la consistance moléculaire de l'alliage. D'après les archéologues argentins, les minerais étaient des chrysocolles, silicate double de fer et de cuivre, qu'on traitait dans des sortes de bas-foyers, méthode également employée en Europe et en Asie.

En Amérique centrale et au Pérou, nous entrons dans un monde vraiment métallurgique.

Chez les Aztèques, on trouve le cuivre, le zinc, l'argent, le plomb et l'or, des bronzes de teneur variée, suivant les usages auxquels on les destinait, peut-être même le laiton qui, dans l'Occident, est un alliage de très basse époque. Tous ces métaux et ces alliages étaient travaillés, soit au bas-foyer, soit au creuset, comme dans nos pays, puis moulés et martelés, repoussés et ciselés.

En Colombie, les ouvriers travaillaient fort habilement les métaux précieux, mais ne savaient pas les affiner ; l'or est toujours mélangé de cuivre (jusqu'à 3 p. 100) et d'argent, formant ainsi une sorte d'électrum. La même ignorance de l'affinage existait également en Occident, et l'or, pendant bien longtemps, est resté tel qu'on le trouvait dans les sables des rivières. Les plus anciennes monnaies grecques (VIII^e siècle av. J.-C.), sont en électrum, et les feuilles d'or qui ornaient le sarcophage du roi

Ra-Fou-Ab, à Dahchour (XII^e dynastie) contenaient 17 p. 100 d'argent.

Chez les Incas et dans les Andes, on voit l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le bronze.

De tous les peuples du nouveau monde, les Péruviens étaient les métallurgistes les plus habiles. Mineurs, ils avaient ouvert des galeries atteignant parfois 50 mètres de longueur, dans les filons métalliques : fondeurs, ils traitaient l'or, l'argent, le plomb, l'étain, le cuivre, le mercure. Ils fabriquaient divers alliages de cuivre et d'étain, dont ils savaient varier la teneur en étain, suivant l'usage auquel ils destinaient l'alliage, faisaient des laitons, des mélanges de cuivre et d'or ; mais ne paraissent pas avoir découvert les procédés pour séparer l'or de l'argent.

De toutes ces variétés métalliques, ils faisaient leurs armes, casse-tête, haches de formes diverses, souvent inspirées par les types de pierre, et les métaux précieux étaient employés pour les bijoux et les ustensiles de toilette, bagues, bracelets, épingles, pinces à épiler, miroirs, cure-oreilles, bandeaux de front, grains et pendeloques de colliers, pectoraux, amulettes, etc... Tous objets présentant par leur forme des caractères locaux très nets, mais qui trouvent leurs correspondants, en d'autres styles artistiques, dans nos industries préhistoriques du bronze et du fer.

Le fait le plus marquant dans ces usages métallurgiques pré-colombiens, est que les Esméraldas et les Caraques, populations côtières de l'Équateur, étaient parvenus à traiter par le feu les minerais aurifères de platine, qu'on trouve dans leur pays ¹, minerais qui exigent une température très élevée et dont, en Europe, nous n'avons découvert les procédés de traitement que dans les temps modernes. Assurément, la présence de l'or dans les pépites de platine abaissait sensiblement la température de fusion de l'ensemble, il n'en est pas moins vrai que l'habileté de ces métallurgistes était très supérieure à celle de nos artisans du vieux monde, avant notre ère.

Cependant, les pré-colombiens, s'ils étaient très avancés dans l'art du fondeur, se montraient moins habiles que nos gens du bronze pour la fabrication des armes ; peut-être n'éprouvaient-ils pas le besoin de couler de grandes épées et des poignards, car ils

1. TH. WOLF, *Mem. sobre la Geogr. y la Geolog. del Ecuador*, p. 50.

paraissaient ne s'être jamais préoccupés de ces sortes d'armes, auxquelles nos fondateurs attachaient tant d'importance. D'ailleurs, les proto-Élamites et les Égyptiens pré-dynastiques n'ont pas, non plus, songé à ces sortes d'armes.

Dans tout le nouveau monde, on n'a jamais, avant la conquête, connu le fer métallurgique, ce métal ne paraît pas autrement qu'à l'état météorique (Ohio). Les Indiens en tiraient parti, de même manière qu'ils en usaient avec les autres matières minérales, ils en faisaient des haches et des ornements ¹. L'hématite, tant employée dans le vieux monde, était, en Amérique, traitée comme toute autre pierre.

Tandis que certaines régions de l'Amérique centrale et méridionale se développaient, et conduisaient à grands pas les peuples vers le grand progrès, les instruments de pierre restaient en usage courant, même dans les pays les plus avancés, soit par tradition, pour certaines cérémonies religieuses, telles que l'ouverture du corps de victimes dans les sacrifices humains, soit parce que le métal était encore rare et de grande valeur. Les *maquahuits*, les flèches, les lances, etc... étaient encore armés d'obsidienne ou de silex.

Si nous en jugeons par les arts métallurgiques, ainsi que par l'emploi des métaux, il y aurait eu, en Amérique, deux centres, sinon deux foyers d'origine de la métallurgie ; l'un situé sur la côte du Pacifique, vers le Pérou actuel, l'autre au Mexique ou dans l'Amérique centrale, mais on ne saurait encore se prononcer.

L'écriture. — L'un des traits caractéristiques de la culture pré-colombienne, trait qui rapproche cette civilisation de celle de l'ancien continent, est l'usage de l'écriture. Rares, de par le monde, sont les points où l'homme a réussi à sortir de la pictographie. L'Amérique centrale, la Chine et le proche Orient sont les seuls pays où l'intelligence humaine ait trouvé sa voie. Ailleurs, les procédés pictographiques n'ont pas eu de lendemain.

L'écriture mexicaine est composée de trois éléments distincts : l'élément purement figuratif qu'on trouve dans l'hiéroglyphe égyptien, et qui, certainement, a existé dans le système pré-cunéiforme, l'élément idéographique, qui forme l'une des prin-

1. PUTNAM. *Iron from Ohio mounds* T. A. A. S., vol. II, 1883, p. 349 sq.

cipales bases des systèmes chaldéen, proto-anzanite, égyptien, chinois, et, vraisemblablement aussi, hittite et crétois. Enfin, vient l'élément phonétique, timide en Mexicain, très développé dans l'ancien monde.

L'écriture yucatèque est semi-figurative, semi-phonétique, alors que celle des Mayas paraît avoir été purement figurative, et que, chez les Incas, aucune écriture n'était en usage, malgré le degré très avancé de la civilisation péruvienne. Chez les Indiens de l'Amérique du Nord, la pictographie est restée seule jusqu'à nos jours.

Ainsi, l'on trouve dans le nouveau monde les divers stades de l'écriture depuis sa forme la plus primitive, la pictographie, jusqu'à l'hiéroglyphe avec ses valeurs figuratives, idéographiques et phonétiques, et avec ses déterminants. Mais les pré-colombiens s'étaient arrêtés là ; car ils ne paraissent pas avoir eu de simplifications cursives des hiéroglyphes, telles que l'hiéراتique et le démotique en Égypte. Les Chinois en sont restés à peu près à la même phase que les pré-colombiens ; c'est au Japon que le système chinois est devenu cursif.

Bien que Terrien de la Couperie ait tenté jadis de rattacher les origines de l'écriture chinoise à celles du système cunéiforme, il paraît certain que l'extrême Orient a évolué sur lui-même, en suivant, comme les pré-colombiens, le processus normal qu'impose le bon sens.

Je dois ajouter, qu'au Pérou, existait un mode mnémonique, de retenir les nombres, celui du *Quipus*, qu'on a pris à tort, pour un système d'écriture : le *Quipus* servait uniquement, chez les Incas, à la comptabilité, et les teneurs de comptes étaient désignés sous le nom de *Quipuçamayocs* ; ce procédé, fort simple, a été, sous diverses formes, en usage dans tous les pays et en tous les temps ; les bâtonnets à encoches des boulangers, dans nos campagnes, ne sont autres que les *Quipus*.

Il serait aisé d'écrire un volume entier sur les rapprochements de conceptions qu'on peut faire entre le nouveau monde et l'ancien, en s'appuyant seulement sur des faits matériels ; mais, je pense en avoir dit assez pour inciter le lecteur à visiter dans cette idée les musées d'antiquités et ceux d'ethnographie ; l'examen des vitrines sera plus éloquent que tout ce que je pourrais dire des détails.

Mais, à côté des similitudes matérielles, il en est d'autres, uniquement d'ordre intellectuel, qui montrent combien la nature humaine est, par son essence même, portée à suivre les mêmes chemins. Quelques exemples suffiront, je pense.

Héros éponyme. — De même que dans toutes les légendes relatives aux origines des peuples du vieux monde, nous rencontrons chez les Incas, *Manco-Capac*, ancêtre fabuleux de la race royale, sur la tête de qui ont été rapportés tous les progrès, toutes les améliorations survenues dans le pays.

Zoolatrie. — Les Caraques et bien d'autres peuplades indiennes adoraient les éléments et surtout les animaux. La mer, les poissons, les tigres, les lions, les serpents, etc..., étaient des dieux, comme en Égypte pharaonique; peut-être les Caraques étaient-ils totémistes, on n'en a pas la preuve certaine, comme pour les Indiens des États-Unis et du Canada.

Rites funéraires. — Chez tous les peuples du nouveau continent, on trouve la croyance à la vie d'outre-tombe. La mort n'est qu'un changement de vie, et les morts conservent une grande influence sur les vivants : c'est ce que, sous de multiples formes, nous rencontrons dans l'ancien monde. Il s'en suit que de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, les rites funéraires sont semblables, sinon dans les détails, du moins dans leur ensemble.

Hérodote nous a laissé une description très curieuse des funérailles d'un chef Seythe: le cadavre est placé dans un dolmen de bois (la pierre faisant défaut dans la steppe) recouvert d'un tumulus (Kourgans de Russie), et, dans sa tombe, on place à ses côtés ses armes, ses richesses, des provisions, ses femmes, ses serviteurs étranglés ou égorgés ; puis, on immole toute une garde à cheval, dont on place les cadavres en cercle, autour du Tumulus.

Le récit de ces funérailles sanguinaires a trouvé une preuve éclatante dans mes fouilles du Nord-Est de la Perse : là, dans bien des dolmens de l'industrie du bronze, j'ai reconnu la présence de squelettes de femmes, accompagnant celui de leur seigneur ¹. Les corps étaient entourés d'armes, de bijoux, de vases ayant contenu des aliments, de cruches pour la boisson ; et l'ordre qui régnait dans la sépulture montrait que les femmes

1. J. DE MORGAN, *L'humanité préhistorique*, 1921, p. 258, et fig. 151 à 153.

avaient été mises à mort avant que leur corps fût placé dans la tombe. Or, voyons ce qui, en pareilles circonstances, se passait au nouveau monde. CIEZA DE LEÓN ¹ et d'autres chroniqueurs nous en ont laissé de terrifiants récits.

Lorsqu'un Cacique mourait chez les Indiens Cunas de l'Isthme de Panama, on tuait les femmes qu'il avait préférées et on lui faisait une sépulture « grande comme une petite colline ». A l'intérieur de ce tumulus étaient une chambre et un couloir ménagé au ras du sol. Le cadavre y était introduit, paré de ses plus riches vêtements ; on plaçait auprès de lui ses trésors et une grande quantité de vivres et de boissons, et l'on enfermait les corps des femmes du mort et de quelques jeunes garçons, pour le servir dans l'autre monde.

Il en était de même chez les Esmeraldas et les Caraques (Équateur), mais, chez ces peuples, la sépulture se faisait dans des puits analogues à ceux de l'Égypte et de Chypre, et non dans des tumuli.

En Pérou, ces cérémonies étaient plus barbares encore. On enterrait, avec l'Inca, la plupart des femmes de son harem, et un grand nombre de serviteurs, qu'on enfermait vivants, dans une chambre spéciale, à cet effet. La légende dit qu'aux funérailles de *Huayna-Ccapac*, le nombre des victimes aurait été de quatre mille.

Anthropophagie. — Les Cunas de l'Isthme de Panama, comme d'ailleurs presque tous les peuples du nouveau monde, pratiquaient les sacrifices humains, et, mangeaient leurs victimes. Les voyageurs espagnols contemporains de la conquête racontent qu'on voyait devant la maison du chef, dans chaque village, les crânes des victimes qui avaient été sacrifiées et mangées.

La Polynésie nous montre les mêmes coutumes et, en Europe M. STOPE, savant suédois, qui a étudié une caverne de l'île Störa-Carlsö (Gotland) a constaté que les habitants de cette île, aux temps néolithiques, étaient cannibales. On trouve d'ailleurs encore mention du cannibalisme en Europe, à l'époque historique ².

1. *Cronica del Peru.*

2. O. MONTELIUS, *Les temps préhistoriques en Suède*. Trad. fr. par S. Reinach, p. 20. — HEIERLI, *Urgesch. der Schweiz*, p. 150.

On voit, par les pages qui précèdent, combien est accusée l'unité de la pensée chez les hommes, quelle que soit leur race, quel que soit leur habitat : les lignes principales demeurent souvent même dans leurs détails, et s'il existe des différences, elles sont uniquement dues à l'ambiance dans laquelle les civilisations se sont développées.

Devant des analogies aussi frappantes que celles dont je viens de parler, les partisans des contacts invoqueront des relations inconnues encore, entre les gens du vieux monde et ceux du nouveau, rappelleront l'histoire du *Fu-Sang*, des Chinois, de ce prêtre bouddhiste qui, en 499 de notre ère, serait revenu en Chine, après avoir visité un pays qu'on a cru être l'Amérique¹ et dans lequel il aurait vu une civilisation déjà très avancée ; mais, dans ce pays, il y avait des chevaux et des chars, ce n'était donc pas l'Amérique.

On parlera des objets rejetés sur les côtes de l'Europe et des navigateurs indiens chassés par la tempête sur nos côtes. En l'an 62 avant notre ère, un bateau, monté par des hommes de race inconnue, est venu atterrir sur la côte de Germanie. Ce pouvait d'ailleurs être des Lapons. En 1508, un navire français rencontra, non loin de nos côtes, une barque montée par sept hommes, dont six moururent. Le septième, un jeune homme, fut conduit à Louis XII, alors dans le Maine.

Certainement, on ne peut affirmer que des vaisseaux, partis du vieux monde, n'ont pas, à une époque quelconque, abordé l'Amérique, sans espoir de retour ; mais il ne suffisait pas de ces relations passagères, accidentelles, si elles ont eu lieu, pour faire éclore une culture telle que la civilisation américaine. Nous pouvons, très certainement, sans crainte d'erreur, considérer la culture des pré-colombiens comme autochtone, comme absolument pure de tout élément allogène.

En Tasmanie, en Australie, dans toute la Polynésie, nous nous trouvons également en face de cultures que nous pouvons aussi considérer, avec moins de sécurité cependant, comme locales et indépendantes. Certes, nous ne rencontrons pas là des arts et une industrie aussi avancés que chez les pré-colombiens. Tout le Pacifique en était encore à la civilisation néolithique, quand

1. Cf. H. BEUCHAT, *Man. Arch. américaine*, 1912, p. 4 s.l.

2. *Id.*, p. 40.

les navigateurs du XVIII^e siècle y ont pénétré. Mais cette culture néolithique présentait une foule de variétés locales, des degrés sans nombre, bien que les peuplades des Iles fussent en communications constantes entre elles.

Un fait important se dégage de l'examen des civilisations, dans les diverses régions de l'Amérique et dans les divers groupes d'îles de la Polynésie. On voit clairement que des cultures très primitives peuvent être en contact direct avec des peuples très avancés, sans profiter de ce voisinage. La grande civilisation du Pérou, de l'Équateur, de l'Amérique centrale n'a eu aucune influence sur les tribus indiennes des Guyanes, du Brésil, de la Patagonie ; et la culture très développée de Mexico n'a pas fait avancer d'un pas les tribus indiennes des États-Unis ; à peine trouve-t-on dans le Nord du Mexique et dans l'État du Colorado quelques indices d'une industrie supérieure à celle des « mounds ».

Il est donc démontré de la manière la plus claire que, dans le nouveau monde comme en Océanie, les contacts, le voisinage, n'ont pas eu une influence notable sur le développement des tribus inférieures, développement qui s'est plutôt trouvé en dépendance de l'affinité personnelle, plus ou moins grande, des peuplades diverses pour le progrès.

Cen'est pas seulement chez les tribus primitives que l'on peut constater cette inégalité dans la réceptivité des notions sociales, philosophiques et matérielles ; parmi les peuples qui passent pour être très civilisés, il en est beaucoup qui, tout en profitant des découvertes matérielles faites par leurs voisins, sont incapables de s'assimiler les conceptions d'ordre plus élevé, et cela, au milieu de ce grand courant qui entraîne l'humanité tout entière vers cette amélioration de la vie, qui, dans la forme que nous lui accordons, n'est peut-être, somme toute, qu'une utopie.

Chez les peuples primitifs, les côtés matériels de l'existence présentent une influence prépondérante, on peut même dire unique, l'homme s'y trouve en dépendance absolue des conditions de l'ambiance, des ressources qu'offre la nature, des difficultés indépendantes de sa volonté ; c'est dans ces conditions, qu'à toutes les époques et en tous lieux, ont vécu les gens des industries de la pierre.

Nous avons vu combien, dans le nouveau monde, le travail de la pierre a joué un rôle important dans les destinées des

peuples : il en a été de même sur les vieux continents, la pierre étant, là aussi, la seule matière première dont disposait l'homme pour lutter contre les difficultés qu'à chaque instant il rencontrait sous ses pas ; mais dans notre vieux monde les conséquences de l'ambiance n'apparaissent pas aussi clairement que dans les pays isolés comme sont les deux Amériques, comme est l'Australie, et, dans une certaine mesure, la Polynésie, contrées où il est très certain que les contacts n'ont joué qu'un rôle très atténué.

« L'Australie, dit MARCELLIN BOULE, dans son magistral ouvrage *Les hommes fossiles* ¹, est le plus petit, mais le plus singulier des continents. Tout y paraît étrange et archaïque aux yeux d'un naturaliste. Sa végétation de fougères arborescentes, de Cycadés, d'Araucarias, de palmiers, de Mimosas, d'Eucalyptus, de buissons épineux, rappelle celle de l'ère secondaire. Dans les mers qui l'entourent, on retrouve les coraux, les Tigonies, les Nautiles de nos mers jurassiques et crétacées. Dans les rivières, vit encore le *Ceratodus*, ce curieux poisson amphibie qui fut découvert d'abord dans les terrains du Trias européen. La terre ferme est peuplée d'une faune de mammifères très spéciale, ne comprenant guère, avec le type tout à fait primitif, encore reptilien, des Monotrèmes, que des formes restées presque toutes à l'état de Marsupiaux. Cette faune représente aussi un legs des temps secondaires, d'ailleurs considérablement accru et diversifié. Les populations humaines indigènes appartiennent également à l'une des races actuelles les plus primitives. » Et, plus loin, l'auteur ajoute : « Il est bien difficile d'expliquer le peuplement de l'Australie par l'homme ; celui-ci ne saurait être qu'un des derniers venus (dans la faune) à moins de croire, avec SCHÆTENSACK, que l'Australie est le lieu d'origine de notre espèce, ce qui ne paraît guère admissible. »

Ces hommes, dont l'origine nous est inconnue, mais dont la venue en Australie ne paraît pas être extrêmement ancienne ², ont toujours vécu, sur cette grande terre, dans des conditions misérables. Ils ont laissé de très nombreux instruments de

1. P. 364.

2. Aucune trace de l'Australien pleistocène n'a été rencontrée jusqu'ici dans les immenses exploitations des alluvions aurifères de la grande île, ni dans les cavernes où abondent les restes de la faune éteinte.

Pierre, les uns polis, les autres éclatés; on y voit tous les types que nous sommes accoutumés, en Europe, à considérer comme successifs et qui là sont contemporains, tous sont encore en usage de nos jours. Ce sont des galets simplement adaptés (éolithes), des outils grossiers, sans forme définie, des coups de poing chelléens, acheuléens, moustériens, racloirs de type moustérien, aurignacien, pointes solutréennes, couteaux magdaléniens, silex pygmées (Tardenoisien), haches polies de notre néolithique.

Toutes ces formes correspondent à des besoins et, il n'est pas nécessaire de le dire, elles sont nées spontanément, sans le concours d'influences extérieures.

En Océanie, certaines îles ont connu la poterie, d'autres l'ont toujours ignorée, jusqu'à notre époque; partout on rencontre la pierre polie, plus rarement la pierre éclatée, et encore est-elle toujours néolithique.

Dans cet immense domaine océanien, nulle part on ne rencontre trace de la connaissance du métal; c'est que, pour la plupart, ces îles sont de composition volcanique, c'est-à-dire privées de minerais. Les grandes terres cependant, telles que la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie, la Nouvelle-Calédonie sont riches en filons, et dans le sud du continent asiatique, le métal était connu, tout au moins depuis les débuts de notre ère. Sa connaissance aurait pu se propager par voie maritime; car les insulaires, comme les gens des côtes asiatiques, ont toujours été d'intrépides marins: il n'en a rien été, cependant.

De ce qui précède il résulte, non seulement que, guidés par les mêmes nécessités, les hommes, quoi qu'ils fussent indépendants les uns des autres, ont eu les mêmes pensées, mais aussi que le progrès n'a qu'une seule voie où, fatalement, l'humanité est obligée de s'engager et qu'elle est contrainte de suivre, quels que soient les lieux, quels que soient les temps. Dès lors, il devient contraire aux lois de l'évolution des industries de chercher, sauf dans des cas bien définis, l'expansion d'un usage, d'une pensée, d'un instrument, dans sa propagation par influence, par contact des peuples entre eux, surtout quand il s'agit d'idées simples.

Les préhistoriens se sont évertués à trouver les voies de propagation des industries en partant du principe, faux dans bien des cas, du foyer unique.

L'industrie paléolithique ¹ (*sensu stricto*) qui couvre toute l'Afrique, l'Occident de l'Europe, la Mésopotamie, qu'on retrouve aux Indes, en Australie, aux États-Unis et jusqu'au Mexique, peut-elle être considérée comme étant issue d'un foyer unique? Certainement non, pour cent raisons. Doit-on lui accorder une valeur chronologique? Oui, dans certains cas, non d'une manière générale.

Pour ces temps, la faune qui accompagne les instruments de pierre est notre seul guide en chronologie relative, et ce guide est bien vague, quand il s'agit de pays éloignés de l'Occident de l'Europe, car les faunes ont, au quaternaire, varié comme elles varient de nos jours, suivant les points du globe, et les concordances sont, dans la plupart des cas, très indécises. Nous ne savons pas, en effet, à quel âge exact attribuer les *Nototherium*, *Diprotodon*, *Thylacoleo*, marsupiaux géants de l'Australie, les *Megatherium*, *Myiodon*, *Glyptodon*, édentés énormes des pampas, quelle époque il faut assigner aux *Megalonix*, au *Bison Occidentalis*, à l'*Elephas Colombi* de l'Amérique du Nord; que conclure de la présence d'ossements de pachydermes dans les alluvions de l'île de Délos, quand nous savons, par des documents indiscutables, que l'éléphant vivait encore à l'état sauvage chez les Cananéens, sous les Ramessides?

Il est hors de doute que les districts paléolithiques des États-Unis, de l'Hindoustan, de l'Australie doivent être considérés comme étant étrangers à la grande province de la même industrie qui comprend l'Afrique, l'Ouest de l'Europe et l'Asie antérieure, et rien ne permet d'affirmer que ces industries puissent être contemporaines de nos cultures paléolithiques (S. S.); et dans la grande province elle-même, il semble bien difficile d'admettre l'existence d'un foyer unique, d'où cette industrie se serait répandue jusqu'aux confins des glaciers scandinaves. Une telle expansion eût exigé un temps considérable et, assurément, pendant ce temps, il se serait produit quelque progrès, quelque changement: cette industrie aurait évolué.

Si nous envisageons la distribution générale de la hache en pierre polie, nous voyons que cet instrument, en des temps divers, a couvert le monde entier, depuis les rives de la Baltique, jus-

1. Chelléen, Acheuléen et Moustiérien.

qu'aux îles de la Société, jusqu'au littoral de la baie d'Hudson, jusqu'à la Chine et au Japon. On ne peut pas admettre que cet instrument si simple ne soit pas né spontanément dans vingt pays différents, et en des temps très divers.

Les silex pygmées (Tardenoisien de G. de Mortillet), si remarquables par leurs formes géométriques, que certains auteurs attribuent à l'archéologique, d'autres, au mésolithique, voire même au néolithique, se rencontrent dans presque tous les pays de l'Europe, puis en Russie, en Syrie, en Égypte, en Tunisie, en Algérie, aux Indes, à Ceylan, en Australie; ces petits outils qui, pense-t-on, servaient à la pêche, ont eu, à coup sûr, maints foyers dans des pays très différents et à des époques fort diverses. Il se peut qu'il y ait eu, en Europe, une province homogène de cette industrie; mais ne devons-nous pas cette opinion à ce que nos pays sont mieux explorés que les autres parties du monde, n'est-il pas plus probable que ces formes convenant à un mode spécial de vie, ont été adoptées dans la plupart des districts, dans lesquels, ce mode était imposé par la nature?

Que dire des dolmens qui, non seulement couvrent l'ancien monde, mais existent aussi en Amérique méridionale, alors qu'on en construit encore à Madagascar et dans l'Assam?

Nous avons vu jusqu'où peuvent aller les similitudes de conceptions de tout genre, chez des peuples privés de tous rapports entre eux, que le voisinage, le contact même des tribus n'entraîne pas forcément la transmission des idées du groupe humain le plus cultivé à celui qui l'est moins, que dans chaque province de l'habitat de notre race, les mêmes besoins ont amené les mêmes usages; pourquoi chercher à expliquer par des déplacements de populations, des faits aussi naturels que l'invention de quelques formes d'instruments voulues par l'ambiance, par les conditions naturelles de la vie, par la matière employée pour leur fabrication?

Certes, il est loin de mon esprit de refuser aux migrations leur pouvoir propagateur; mais j'estime qu'il ne faut pas « voir au cours des temps préhistoriques des tribus sans cesse en mouvement »; qu'il faut faire une très large part, non seulement aux exigences locales, mais à cette grande loi de l'évolution que nous montre la comparaison des civilisations du vieux monde avec celles du nouveau, tout en tenant compte du rôle que, dans certains cas, ont certainement joué les migrations.

Les préhistoriens cherchent aujourd'hui quel a pu être le foyer des débuts des industries archéolithiques ; ils conviennent que la culture dite aurignacienne dérive de celle dite moustérienne et, confondant dans un même cycle toutes les industries du même ordre, parce qu'elles renferment des instruments répondant à des besoins semblables, ils n'hésitent pas à faire venir de l'Afrique du Nord, de la Syrie, des tribus entières ; pour expliquer ces analogies, ils cherchent les routes par lesquelles ces mouvements auraient pu se produire, rétablissent des ponts, pour la traversée des mers, tout cela, parce que les gens de Gafsa en Tunisie ou d'Adloun en Syrie, au sortir du paléolithique, ont eu besoin d'un burin ou d'un racloir, semblable à ceux dont ont fait usage les hommes d'Aurignac.

Pour décréter qu'un changement d'industrie s'est produit à la suite d'une migration, il faut autre chose que l'apparition de quelques formes nouvelles dans l'outillage, il faut un ensemble de conceptions encore inédites, une nouvelle orientation ; je me trouve ainsi amené à revenir sur le début de cette étude, à parler des Kjöekkenmøddings danois et de nos huttes du Campigny.

Dans le nord de la France, comme sur les côtes du Danemark et en Scanie, se montre, au début de l'industrie néolithique, une culture spéciale, nouvelle, nous voyons alors paraître des formes inusitées, le tranchet, entre autres, la hache en silex poli (Campigny), la poterie qu'on rencontre pour la première fois, et un animal domestique, le chien (Danemark).

Jusqu'ici, nous n'avons pas rencontré la transition entre les industries archéolithiques et celle du Campinien ; l'Azilien de Piette paraît bien être un dérivé du Magdalénien, mais, tout d'abord, il n'appartient pas au même pays que le Campinien ; ensuite, cette industrie n'annonce pas la venue de celle du Campigny. Il y a donc là de multiples raisons pour accorder à cette dernière phase du mésolithique, ou première du néolithique, une origine étrangère. L'industrie campinienne, d'ailleurs, paraît être localisée au bassin de la Seine et de la Loire, au nord de la France, aux rives allemandes de la mer du Nord, au Danemark et à la Suède méridionale.

Des mouvements de peuples très anciens, dans nos pays, migrations contemporaines des cultures archéolithiques, nous ne connaissons rien en dehors des hypothèses tendant à unifier les

industries de même allure; ce n'est, au plus tôt, qu'à la fin du magdalénien, que nous commençons à pressentir les invasions venues de l'Orient, invasions qui paraissent probables au cours du mésolithique et deviennent certaines avec le néolithique, plus encore avec les métaux; et ces mouvements sont de grande importance pour l'ancien continent; car ce sont eux qui ont répandu de par le monde les peuples de parler aryen.

Mais soyons d'une extrême prudence dans nos hypothèses relatives aux temps plus anciens, si nous ne voulons pas, de parti délibéré, jeter le trouble dans l'ethnographie archéolithique et mésolithique. A cette époque que nous désignons, dans l'Occident de l'Europe, sous le nom d'aurignacienne, les hommes, au sortir du dépeuplement quaternaire, vivaient dans les districts de survivance, ils étaient peu nombreux et vraisemblablement peu enclins à se lancer dans des expéditions lointaines: il est à croire qu'ils se sont développés sur eux-mêmes, modifiant leurs industries suivant les besoins que leur imposait la nature, par ses variations de climat, par suite de flore et de faune.

Il y a quelques mois seulement que j'ai appelé l'attention des préhistoriens sur le dépeuplement quaternaire ¹ et sur la formation des districts archéolithiques de survivance; aucune recherche spéciale pour retrouver ces districts n'ayant encore été tentée, nous en sommes réduits à nos connaissances passées, c'est-à-dire à la liste des cavernes, abris et stations en plein air de la première industrie archéolithique. Pour l'Occident de l'Europe et le nord de l'Afrique, nous sommes assez bien renseignés; mais il n'en est pas de même pour le reste des continents.

Certainement, les points de survivance ont été très nombreux; il est à croire même que des pays entiers ont échappé aux phénomènes naturels qui ont été cause du dépeuplement; mais les populations alors fort réduites, disposant d'immenses espaces libres ne se sont bien certainement, dans la plupart des cas, étendues que très lentement, sont restées cantonnées dans leur milieu ancestral et, au fur et à mesure que se modifiaient les conditions de la vie, ont elles-mêmes modifié leur outillage, sans, pour cela, communiquer forcément entre elles.

1. Ce fait avait déjà été signalé par H. DOUVILLÉ en 1910 (*C. R. Acad. Sciences*, t. 151, p. 630, 10 octobre 1910).

Les observations et les constatations qui précèdent, sortent du domaine de la préhistoire, en dépassant largement les limites, et les conclusions qu'on est amené à en tirer, prennent force de lois mondiales ; car elles montrent que l'évolution humaine s'est produite suivant des règles précises, immuables, dont nous étions loin de soupçonner même l'existence, lois qui apparaissent d'une manière lumineuse quand on met en parallèle deux grandes civilisations étrangères l'une à l'autre, comme celle du nouveau monde et celle de l'ancien, mais dont il n'est pas une seule culture qui ne porte les traces.

J. DE MORGAN.

L'ÉGYPTE

SOUS LES QUATRE PREMIÈRES DYNASTIES

ET L'AMÉRIQUE CENTRALE

Une contribution à la méthode
de l'Histoire de la civilisation¹.

Dans son œuvre intéressante, intitulée *Méthode de l'Ethnologie*, M. le professeur Graebner démontre plusieurs fois le manque d'objectivité des critères, à l'aide desquels on avait jusqu'à maintenant essayé de constater le développement parallèle de deux civilisations; et comme il ne voit pas de possibilité d'atteindre dans cette question plus de sûreté, il se borne à étudier les rapports et influences réciproques entre des civilisations différentes. Je ne peux pas me ranger à cette opinion : la comparaison de deux civilisations, qui, indépendamment l'une de l'autre, auraient créé un certain nombre d'outils et d'institutions semblables, nous donnerait plus de matériaux pour l'étude du développement de l'humanité qu'une constatation de centaines de rapports entre différents peuples. Je ne peux cependant que donner raison aux objections de M. Graebner, quand il polémise avec les méthodes employées jusqu'à maintenant pour la constatation d'un phénomène semblable, mais je ne partage point le pessimisme avec lequel il envisage l'avenir. J'ai même l'intention de proposer dans le travail présent un critérium absolument objectif, à

1. Il nous semble intéressant de publier, en même temps que l'article de M. de Morgan sur *la notion innée du Progrès dans l'esprit humain*, ce travail qui confirme la même thèse importante.

l'aide duquel on pourrait distinguer une civilisation spontanée d'une civilisation dépendante, et, par suite, constater l'invention éventuelle de deux outils semblables en deux points différents.

Je m'occuperai dans cet article exclusivement d'outils, compris avec un sens très étendu comme instruments ayant pour but de faciliter et faire accroître le travail nécessaire pour la satisfaction des besoins sociaux ; c'est-à-dire, je me pose le problème de trouver un critérium pour constater si, dans les limites d'une civilisation, un outil a été inventé, ou est dû à des influences étrangères.

Dans ce but, je dois commencer par représenter le développement d'un nouvel outil en général, en prenant pour point de départ la civilisation que nous connaissons le mieux, c'est-à-dire notre civilisation contemporaine.

Chaque nouvel outil est inventé pour répondre à une modification ou un accroissement d'un besoin social. Puisque ce besoin existait avant notre nouvel outil, il y avait aussi un outil plus ancien, construit sur d'autres principes, qui servait à satisfaire ce besoin. Nous l'appellerons outil précédent, et l'outil dont nous voulons étudier l'invention sera désigné comme outil nouveau. L'invention d'un nouvel outil se présente, en général, comme suit :

1^o L'outil nouveau ne sera introduit que lorsque l'outil précédent aura atteint un haut degré de perfection ;

2^o L'outil nouveau n'apparaît pas d'abord dans sa forme finie ; il est précédé généralement, soit par des formes de transition entre l'outil précédent et lui, soit par des outils construits sur le même principe que l'outil nouveau, mais servant à satisfaire d'autres besoins, soit par tous les deux.

Si nous prenons un outil quelconque, inventé de nos jours ou au cours des derniers siècles, nous nous convaincrions aisément qu'ainsi se présente en forme générale son développement. Je laisse à mes lecteurs le choix des exemples dont le nombre est très grand.

Ainsi se présente dans les limites de notre civilisation l'invention d'un outil. Je me permets la conclusion, qu'ainsi est introduit un outil dans chaque civilisation, puisque le chemin parcouru par l'outil jusqu'à sa perfection, que nous avons décrit ici, est une fonction de certains traits caractéristiques de la force agissante, c'est-à-dire de l'intelligence humaine, qui n'ont

pas pu changer avec le temps. La tendance innée de l'homme à surmonter les difficultés avec le moindre effort possible, sera cause qu'on améliorera d'abord les outils déjà existants, avant de procéder à l'invention d'un outil nouveau; et même l'idée de cette invention naîtra seulement alors, quand on se sera convaincu que les moyens anciens ne sont pas suffisants. Il est aussi absolument impossible qu'un inventeur travaille indépendamment de ses prédécesseurs. Même un génie profite des matériaux existants et continue seulement ce qui a été créé avant lui.

En conséquence, les outils, qui servent successivement à la satisfaction du même besoin, sont liés entre eux par des formes de transition ou par des appareils qui servent à satisfaire un autre besoin, mais dont la construction peut donner l'idée de la nouvelle invention. De ce que nous avons dit ressort que pour démontrer qu'un outil est l'œuvre spontanée d'une civilisation, il nous faut constater dans les limites de cette civilisation :

1^o Qu'au moment de l'apparition de cet outil, son outil précédent a déjà atteint un haut degré de perfection et

2^o Qu'entre ces deux outils existent des formes de transition, ou des outils, servant à satisfaire d'autres besoins, mais construits sur le même principe que la nouvelle invention, ou l'un et l'autre.

Ce critérium n'a de valeur que si nous ne rencontrons pas dans le même temps, autre part, une semblable série d'évolution, puisque dans ce cas on doit envisager la possibilité d'une réception de toute la série. Je fais cette restriction uniquement pour éviter de faciles objections, parce que pour le moment nous ne nous occuperons pas de phénomènes semblables.

Je commencerai par appliquer mon critérium aux civilisations du quatrième millénaire avant Jésus-Christ. Dans ce temps, nous avons deux civilisations d'un niveau relativement élevé, l'égyptienne et la sumérienne. La question de la priorité entre ces deux civilisations, ainsi que d'une influence éventuelle de l'une d'elles sur l'autre, n'a jamais été résolue, et même on la regarde comme impossible à résoudre à cause du manque absolu de données historiques. J'essayerai de répondre à ces questions en appliquant notre critérium aux outils égyptiens et sumériens du quatrième millénaire avant Jésus-Christ. Je commencerai par étudier l'écriture, car, premièrement, comme nous le verrons

ci-dessous, la série d'évolution de l'écriture est très instructive, et, en second lieu, l'écriture sumérienne permettait aux panbabyloniens, malgré l'infériorité marquée des trouvailles archéologiques faites en Mésopotamie, d'y supposer un développement intellectuel extraordinaire. Si nous parvenons donc à démontrer que cette écriture, certainement beaucoup plus pratique que l'égyptienne, a été construite sur un principe trouvé ailleurs, et qu'il faut chercher là la cause de sa perfection, nous aurons démontré en même temps que ni Sumer ni Akkad, au moins jusqu'à la première dynastie babylonienne, n'ont joué un rôle prépondérant dans le développement de l'humanité et que leur civilisation provient de l'Égypte, qui seule, dans ces temps lointains, pouvait servir de modèle. Cette dépendance serait d'ailleurs confirmée par un certain nombre de traits communs aux deux civilisations, qu'on attribuait jusqu'à maintenant au hasard, comme, par exemple, la forme cylindrique des sceaux et le signe pour dix.

Passons maintenant à la question : lequel des deux systèmes d'écriture, l'égyptien ou le sumérien, a été produit spontanément. Nous commencerons par constater que l'écriture sert à fixer et à transmettre des idées et que son outil précédent, employé dans le même but, était le dessin. Le premier point de notre critérium prend donc ici la forme suivante : l'écriture n'a pu être produite que par un peuple qui savait dessiner.

Prenons maintenant un des plus anciens monuments de l'écriture égyptienne, la palette que le roi de la Haute-Égypte, Narmr peut-être Menes (selon Manetho, premier roi de la première dynastie, environ 3200 avant Jésus-Christ) avait déposée au temple d'Hieracompolis après une victoire sur la Basse-Égypte, et une brique du roi de Lagash, Ur-Ninna, également très ancienne, provenant d'un des temples de cette ville, et comparons entre eux ces deux monuments. Le bas-relief sur la palette Narmr est exécuté très bien, selon les conventions et règles, auxquelles se conforma l'art égyptien pendant toute son existence. La perspective manque évidemment mais le mouvement et les proportions des corps humains sont bien rendus et les groupes représentés absolument compréhensibles. Les hiéroglyphes sur la palette sont de forme artistique. Tout montre un niveau de l'art très élevé.

Si nous passons maintenant à la brique d'Ur-Ninna nous sommes frappés par l'infériorité marquée de son exécution. Il est difficile d'imaginer un dessin plus primitif. Les figures qui se tiennent debout sont raides et maladroitement avec des nez trop saillants, comme généralement dans les dessins des enfants et des sauvages, l'essai de représenter un homme assis n'a pas réussi, enfin les signes d'écriture se trouvant près des dessins sont absolument barbares : pour la plupart il est impossible de reconnaître les objets qu'ils doivent représenter. Il n'y a pas de doute, les Sumériens ne savaient pas dessiner, ils n'ont donc pas pu créer l'écriture. Quant aux Égyptiens, nous avons démontré que chez eux le dessin (outil précédent) avait atteint un certain développement au moment des débuts de l'écriture (outil nouveau), c'est-à-dire, que la première condition de notre critérium est remplie ; mais pour leur attribuer l'honneur de l'invention de l'écriture il nous faut constater que dans l'ancienne Égypte existaient des formes de transition entre le dessin et l'écriture.

Pour trouver ces formes de transition nous examinons encore une fois la palette sus-mentionnée de Nar-mr. Sur son avers se trouve un groupe représentant le roi, qui tient d'une main les cheveux d'un ennemi agenouillé, en levant dans l'autre une massue, comme prêt à frapper. Nous connaissons très bien ce groupe, il est répété dans des variantes différentes sur les murs des palais et des temples : c'est la représentation conventionnelle de la victoire. Un dessin conventionnel diffère de l'écriture, qui elle aussi est conventionnelle, en ce qu'il transmet des idées et non des valeurs de langage. J'expliquerai mon idée sur un exemple : le boummerang est un signe d'écriture qu'il faut toujours lire *skr*, frapper, tandis que notre groupe, qui représente « le frapper des peuples » peut être, à en juger par des inscriptions moins anciennes, regardé comme le *hw*, le *skr* ou le *dr* des peuples. J'appelle une représentation de ce genre, transmettant des idées et non des valeurs de langage, une composition conventionnelle et je la regarde comme une des formes de transition entre le dessin et l'écriture.

Si l'idée transmise par la composition conventionnelle est étroitement liée à certaines valeurs de langage, comme par exemple dans les noms propres et les titres, alors la composition

conventionnelle devient un signe d'écriture. Comme ces signes correspondent à toute une phrase ou au moins à plusieurs mots, qui sans être une phrase forment un groupe indissoluble, je les appelle des signes de phrase, analogiquement aux signes de mot et de syllabe, comme par exemple le titre *hrjst* } (celui qui est sur le secret) (*Fig. 1*).

Quant aux noms des années, nous pouvons avoir des doutes, s'ils sont exprimés par des compositions conventionnelles ou des signes de phrase, puisque nous ne savons pas, si on répétait ces noms mot par mot, comme les noms propres et les titres, ou s'il suffisait de citer le fait sans souci de la forme du langage. Sur la palette de Nar-mr, nous ne trouvons pas par hasard de signes de phrase, mais nous les rencontrons sur des sceaux provenant de ces temps. Quelques-uns de ces titres, comme par exemple le *hrj sst* } déjà cité ont été écrits de cette manière pendant toute la durée de l'État égyptien, ce qui nous permet de les lire. Je regarde les signes de phrase comme la seconde forme de transition entre dessin et écriture.

Retournons maintenant à la palette de Nar-mr. Près du groupe du roi avec l'ennemi vaincu à ses pieds, nous voyons la composition suivante : un faucon, symbole du dieu Horus et du roi, tient dans ses griffes une corde, dont l'autre bout passe par le nez d'une tête d'homme. Derrière la tête se trouvent six feuilles de lotus, qu'il faut lire six mille, car la feuille de lotus est le signe du nombre mille. Selon M. le professeur Édouard Meyer ce groupe signifie : le roi a pris 6 000 prisonniers. Nous voyons qu'ici le signe d'écriture forme une partie intégrale de la composition. Des compositions de ce genre se trouvent dans l'art égyptien jusqu'aux derniers temps de son existence et ne proviennent pas toutes de l'époque examinée par nous, elles sont seulement formées selon des modèles anciens.

Nous avons aussi des signes de phrase, composés de la même manière par exemple *sm* } *twj* (*Fig. 2*) (réunion des deux pays) où le signe du milieu est le hiéroglyphe *sm* } (*Fig. 3*) (réunir). Je regarde une composition, dont la partie intégrale est un signe d'écriture, comme une troisième forme de transition entre dessin et écriture, ou peut-être comme une forme parallèle à cette dernière.

Quant à la quatrième forme, je la mentionne seulement main-

tenant pour plus de clarté dans la description, quoiqu'elle soit, comme nous le verrons plus tard, plus ancienne que la précédente. La palette de Nar-mr est un des plus anciens monuments de l'écriture égyptienne, mais ses inscriptions se composent exclusivement de nombres, de noms propres et de titres. Les Égyptiens de ce temps ne savaient sans aucun doute écrire autre chose, et ils n'étaient pas en état d'exprimer dans leurs hiéroglyphes une phrase entière. Il manque même une explication du groupe composé du roi et de l'ennemi agenouillé, une explication qui plus tard n'est jamais omise. J'appelle documents à demi-écrits des compositions auprès desquelles sont inscrits seulement des nombres, des noms propres et éventuellement des titres, et je les regarde comme quatrième forme de transition entre dessin et écriture.

L'écriture commence en Égypte encore avant la réunion du sud et du nord sous le sceptre de Nar-mr Menes, car nous possédons des documents à demi-écrits plus anciens que sa palette et sa massue. Nous connaissons par exemple une massue et des vases d'un roi Scorpion, une palette représentant une chasse, sur laquelle se trouvent les deux noms, d'ailleurs illisibles, d'un roi préhistorique, etc. En tout cas, au temps de Nar-mr, quand les Égyptiens savaient déjà très bien dessiner, nous ne trouvons chez eux que des formes de transition entre le dessin et l'écriture et non une écriture finie. Du temps du successeur de Menes, Aha, nous avons dans les inscriptions, sinon des phrases complètes, au moins des groupes composés d'un *regens* avec son *rectum*. Quant au pronom, il n'apparaît pas avant la fin de la première dynastie; dans les textes les plus anciens nous ne trouvons ni pronom absolu, ni suffixe pronominal. La particule manque aussi. Un des plus anciens textes composés de phrases complètes que nous connaissions est la biographie d'Amtén, qui est mort sous le règne de Snofrou (premier roi de la quatrième dynastie, à peu près 2 800 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 400 ans après Nar-mr). Il est difficile de résoudre, si des documents semblables n'existaient pas avant cette date. En tout cas, dans aucun tombeau de la troisième dynastie nous n'avons trouvé d'autres inscriptions que des noms propres, des titres et des listes d'offrandes, et même plus tard les textes biographiques n'abondent pas dans l'ancien empire. Sur la pierre de Palerme, qui est probablement la chro-

nique officielle de l'État égyptien depuis le commencement de la première jusqu'à la fin de la cinquième dynastie, nous pouvons aussi constater une grande différence entre les temps de Snofrou et de ses prédécesseurs. C'est seulement de lui que nous avons de véritables annales, décrivant les faits remarquables de son règne ; avant lui la chronique n'est qu'une liste de noms, qu'on avait donnés aux années pour les besoins de l'État. Toutefois nous ne pouvons affirmer catégoriquement, qu'on ne savait pas écrire des textes en phrases entières avant le commencement de la quatrième dynastie : il ne faut pas oublier, que tous les documents exécutés sur des matériaux mous ont péri et nous savons qu'on écrivait sur du papyrus au moins au temps de la deuxième dynastie, puisque nous possédons des sceaux de deux rois de cette dynastie Shm-ib (Capart, *Bulletin des musées royaux de Bruxelles*, 1901-1902, p. 42) et Pr-ib-sn (Petrie Flinders, *History I*, 1899, p. 24) où le mot $m d \} t$ (document) est écrit par un rouleau de papyrus scellé.

L'orthographe égyptienne au moment du développement complet de l'écriture montre une grande variété. Si nous omettons les déterminatifs et les signes de phrase très rares d'ailleurs, nous pouvons dire qu'un mot peut être écrit par un signe de mot, un signe correspondant à deux consonnes et une lettre (consonne) et enfin par des lettres (consonnes) seulement. Enfin il faut mentionner une orthographe très caractéristique, qui, selon Sethe (*de la réforme de l'Étude de l'Écriture Égyptienne, Zeitschrift für Aegyptologie*, tome 45, 1908, p. 36), se trouvera toujours dans une écriture inventée spontanément : un mot est rendu par un signe de mot et une lettre ou un signe de deux consonnes, qu'on ajoute afin de désigner le mot précis qu'on voulait écrire (un signe de mot pouvant correspondre à un grand nombre de synonymes). Nous trouvons cette orthographe déjà dans les temps très reculés : le second nom du roi Nar-mr-Mn est écrit sur ses sceaux par le signe *mn* et la consonne *n*. Nous trouvons plus tard dans les textes égyptiens, des mots exprimés par un signe de mot et par deux et même trois signes de consonne. Par exemple le mot *swh* construire, exprimé dans les inscriptions les plus anciennes par le seul signe de mot *hws* (Fig. 4) s'écrit dans l'écriture égyptienne développée par quatre signes (Fig. 5) où Fig. 6 est *h*, Fig. 7 *w* et Fig. 8 *s*.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à maintenant il suit que, si mon critérium est juste, l'écriture égyptienne est un produit spontané, car l'outil précédent (le dessin) avait atteint un développement sérieux, avant qu'on ait essayé d'écrire, et nous avons trouvé en Égypte des formes de transition entre le dessin et l'écriture.

Pour finir avec la question de l'écriture égyptienne, je dois encore indiquer à quoi elle, et le dessin avant elle, servaient dans les temps préhistoriques et aux temps de la première dynastie. On a trouvé dans les tombeaux des premiers rois des inscriptions sur des pots et des sceaux, ainsi que des tablettes datées, dont le contenu n'est pas tout à fait compréhensible. Outre ces inscriptions nous possédons la pierre de Palerme, la grande chronique de l'État égyptien, gravée sur du diorite et commençant par les premiers rois de la première dynastie. Elle devait toutefois avoir existé avant ce temps, puisque nous y trouvons de longues séries des rois de la Basse et de la Haute-Égypte précédant la liste des années.

Outre ces inscriptions, devaient exister dans les temps les plus anciens les documents suivants à demi-écrits ou même, peut-être, composés exclusivement d'images :

1^o *Des listes d'impôts.* — Les derniers rois de la première dynastie et les rois de la deuxième datent leurs années par les « comptes des champs et de l'or », et par « les comptes des champs, du bétail et de l'or », qui avaient lieu régulièrement tous les deux ans. Il est clair que l'idée d'une datation semblable n'a pu venir aux Égyptiens qu'après un long usage de ces comptes. Il est superflu d'ajouter que ces comptes n'avaient pu être faits sans notes.

2^o *Des œuvres religieuses.* — Quelques versets des textes des pyramides, c'est-à-dire des inscriptions trouvées dans les pyramides de la sixième dynastie, proviennent sans doute de temps plus reculés que la réunion des deux Égyptes, par exemple la phrase : « Les rois de la Basse-Égypte tremblent de peur. »

3^o *Des œuvres astronomiques.* — L'année qui sert de base à la chronique, appelée pierre de Palerme, est, comme l'a démontré le professeur Édouard Meyer, l'année solaire de 365 jours, comptés depuis un lever de Sirius (Sothis) dans les rayons du soleil jusqu'au suivant. De pareilles observations prouvent des études astronomiques relativement étendues, dont les résul-

tats étaient sans aucun doute notés. Je crois qu'on doit attribuer à ces travaux astronomiques les signes pour les nombres très élevés, comme 10 000 et 100 000, que nous trouvons déjà sur la massue de Nar-mr.

Il est difficile de décider à quel degré chacune de ces œuvres a influencé le développement de l'écriture. En tout cas, l'écriture proprement dite, dans laquelle on a pu rendre des textes d'une certaine longueur, composés de phrases, a été inventée seulement alors, quand le contenu des documents décrits ci-dessus est devenu trop compliqué pour être représenté par des images.

Depuis les premiers essais d'écriture jusqu'à l'apparition de l'écriture finie, de la phrase complète, exprimée par écrit, il s'est écoulé beaucoup de temps, peut-être même 400 ans, puisque ce n'est guère que dans le tombeau d'Amten, datant de la quatrième dynastie, que nous trouvons de grands textes de ce genre. Pendant ce temps, nous constatons dans toutes les directions de l'activité humaine un développement intense; surtout l'architecture et l'art statuaire font des progrès immenses: toute la civilisation s'enrichit, et non seulement une de ses branches, ce qui est toujours un signe d'un développement spontané.

Quant aux outils proprement dits, le progrès consiste dans l'usage toujours plus prononcé du cuivre. Vu que l'invention de l'outil en cuivre est une question de premier ordre, je représenterai ici sa série d'évolution. Dans les tombes des rois de la première dynastie nous trouvons encore très peu d'ustensiles en cuivre, les outils sont presque exclusivement en pierre éclatée et polie; mais d'un tombeau d'un roi de la deuxième dynastie provient une grande quantité de modèles en cuivre, savoir des haches, des harpons, des ciseaux, une scie, des épingles et des aiguilles et même, chose tout à fait exceptionnelle, un poignard en ce métal.

L'introduction du cuivre et plus tard l'usage toujours grandissant de ce métal sont liés étroitement au développement de l'architecture. Les bâtiments égyptiens de cette époque sont construits en briques séchées, en pierre et en bois. Les briques étaient formées à la main, mais il fallait des outils pour travailler la pierre et le bois. En étudiant les pierres taillées dans les tombeaux de Dn (première dynastie) et H-shmwj (deuxième dynastie), Petrie Flinders arriva à la conclusion, qu'on les avait travaillées exclu-

sivement avec des outils en pierre, d'où il suit que les haches et les ciseaux en cuivre n'ont été employés que pour couper les arbres et travailler le bois. Cette supposition est confirmée par le signe avec lequel, dans ces temps reculés, on écrivait le mot maçon (*Fig. 9*). C'est une hache à tranchant de cuivre, comme le montre sa forme ronde (*Fig. 10*). Les tombes des rois de la première dynastie sont déjà de dimensions imposantes, par exemple la tombe de Dn a 25 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur, et leurs toits ainsi que les murs à l'intérieur étaient recouverts de bois. Nous comprenons très bien que l'outil en pierre polie ne pouvait suffire à l'abatage d'un nombre aussi grand d'arbres, ni au travail d'une telle quantité de bois et qu'il devint nécessaire d'inventer un nouvel outil. Avec le temps, les tombeaux grandissent encore, par exemple celui de H-smwj a 75 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur : il n'y a donc rien d'étonnant que l'usage de l'outil en cuivre devint plus intense.

L'outil précédent de l'outil en cuivre, qui servait comme lui à travailler le bois, était l'outil en pierre polie. Selon la première condition de notre critérium, l'outil en cuivre, s'il avait été inventé spontanément, apparaît seulement alors, quand l'outil en pierre polie a atteint un haut degré de perfection. C'est le cas en Égypte. Nulle part au monde et même plus tard en Égypte, les produits en pierre polie ne montrent une perfection aussi grande. Les formes de transition entre l'outil en pierre et l'outil en cuivre manquent, mais il est clair que l'idée d'user d'un métal pour la fabrication d'outils a été suggérée aux Égyptiens par leurs travaux en or. Les Égyptiens des premiers temps historiques étaient d'excellents orfèvres, comme le prouvent les bracelets, trouvés dans la tombe du troisième roi de la première dynastie, Hnt. Le plus beau se compose de tablettes rectangulaires, faites alternativement en or et en turquoise, surmontées du faucon d'Horus, et représentant le cartouche, dans lequel dans ces temps lointains on inscrivait le nom du roi. Chaque tablette a été moulée en forme double et soudée. La ligne de jointure est polie avec beaucoup de soin. La fonte a été travaillée avec un ciseau de 0^{cm},085 de largeur. Sur la partie supérieure des tablettes sont estampés des rectangles. Les bouts du bracelet sont formés par des cônes en or forgés et fermés par une tablette soudée, perforée en quatre endroits. Un autre bracelet se com-

pose de perles en or de forme recherchée (*Fig. 11*). Chaque petite balle est forgée à part et soudée l'une à l'autre avec tant de soins que ni une différence de couleur, ni la moindre inégalité de la surface ne trahit la place de jointure. Très bien faite est aussi une rosette en forme du cœur d'une fleur de lotus. Le fil d'or utilisé pour ces bijoux a 0^{cm},0325 d'épaisseur. Nous voyons que les Égyptiens de cette époque savaient très bien forger, perforer, mouler, estamper, souder l'or et le tirer en fil très fin.

La série d'évolution de l'outil en cuivre se présente donc en Égypte comme suit :

- 1^o Des outils en pierre polie très bien exécutés ;
- 2^o Des bijoux en or d'un travail excellent ;
- 3^o L'outil en cuivre.

En même temps que l'outil en cuivre apparaissent des fils et des clous, servant à fixer les planches (tombe de Hnt).

Je ne présenterai pas pour le moment d'autres séries d'évolutions d'outils égyptiens, trouvant que ce que j'ai dit suffit pour caractériser la civilisation égyptienne comme spontanée, d'autant plus qu'il est facile à prouver que le seul peuple qui, dans ces temps reculés, se trouvait à un degré de développement un peu plus élevé, les Sumériens, n'avait pas créé ses outils lui-même.

Revenons encore une fois à l'écriture sumérienne. A vrai dire, l'infériorité marquée du dessin sumérien décide négativement la question de la spontanéité de cette écriture et devrait nous épargner son examen. Mais puisque quelqu'un pourrait contester la validité de mon critérium, je prouverai d'une façon très précise que l'écriture sumérienne n'a pas pu être inventée spontanément, afin de ne laisser aucun doute relativement à cette question. Il va sans dire, que nous ne trouvons ici aucune des formes de transition, que nous avons étudiées dans l'écriture égyptienne : il n'y a ni composition conventionnelle, ni signes de phrase, ni représentations dans lesquelles un signe écrit forme une partie essentielle, ni documents à demi-écrits, ni absolument rien qui pourrait être regardé comme forme de transition entre dessin et écriture. La seconde condition de mon critérium n'est donc pas non plus remplie, ce qui était d'ailleurs à prévoir.

Examinons maintenant l'écriture de l'inscription du roi Ur-Ninna. Nous voyons que dans ces temps les Sumériens écri-

vaient tous les genres de mots, rien ne manque : ni le préfixe verbal *mu*, ni les suffixes prépositionnels. La phrase écrite est complète, comme nous la trouvons en Égypte seulement au commencement de la quatrième dynastie, c'est-à-dire 400 ans après les premiers essais d'écriture, en pleine floraison de l'ancien empire. Les mots pour la plupart monosyllabiques sont écrits par des signes de mot ; les mots à plusieurs syllabes, très peu nombreux d'ailleurs, ainsi que les préfixes et suffixes sus-mentionnés, par signes syllabiques. Une telle écriture régulière ne peut être formée que lorsque le principe de l'écriture, c'est-à-dire l'idée d'exprimer des valeurs de langage par signes conventionnels a servi de base au système donné, ce qui n'est possible que si ce principe a été développé ailleurs et pris tout fait par les inventeurs de l'écriture. Ce point de vue est confirmé par la ressemblance de l'écriture sumérienne avec celle d'une peuplade africaine, les Bamoms, qui a été inventée de nos jours sous l'influence de l'alphabet européen et arabe.

Pour finir avec cette question j'ajouterai l'observation suivante : nous avons constaté en Égypte une grande différence de niveau de civilisation entre le moment des débuts de l'écriture et l'époque où elle avait atteint son plein développement, tandis qu'en Sumérie nous ne pouvons observer aucun progrès dans les matériaux archéologiques de Fara, qui contenaient des contrats très bien écrits, en comparaison avec les trouvailles d'El-Hibba, provenant des temps où l'écriture était encore absolument inconnue. Et l'exécution des bas-reliefs, représentant deux séries d'hommes sur une pierre ronde de Telloh (nom actuel des ruines de Lagash), qui ne porte aucune inscription, n'est pas inférieure aux dessins sur la brique d'Ur-Ninna, dont les scribes savaient déjà très bien écrire. Nous voyons que l'écriture sumérienne apparaît tout d'un coup dans une forme finie, c'est-à-dire non comme une invention spontanée, mais comme une imitation d'un modèle étranger. Dans notre cas ce modèle ne pouvait être que l'écriture égyptienne, puisqu'elle seule existait alors.

La dépendance de la Sumérie d'une civilisation étrangère devient encore plus claire, si nous examinons les outils proprement dits, car l'outil en cuivre y suit immédiatement l'outil en pierre éclatée : en un mot, nous n'avons pas d'époque néolithique en Sumérie. Je crois qu'il ne faut pas de critérium spécial

pour tirer de ce fait le conclusion que la Sumérie n'a jamais rien inventé, qu'elle ne se développait que dans la stricte dépendance de l'Égypte, dont la civilisation lui venait sans doute du Sinaï, où, depuis la fin de la première dynastie, les pharaons faisaient en signe de domination graver leurs images sur les parois des roches.

Nous finirons, avec cette remarque, l'étude du quatrième millénaire avant Jésus-Christ, puisque j'ai résolu le problème que je me suis posé de démontrer laquelle des deux civilisations, l'égyptienne ou la sumérienne, s'est développée spontanément.

Passons maintenant à une autre question. Quand, au commencement du ^{xvi}e siècle après Jésus-Christ, les Espagnols envahirent l'Amérique Centrale, elle était habitée entre autres par deux peuples, qui se trouvaient sur un niveau de civilisation assez élevé : les Aztèques au Mexique et les Mayas au Yucatan : J'emploierai mon critérium de l'invention spontanée pour les mêmes outils qu'en Égypte, c'est-à-dire pour l'écriture et pour l'outil en cuivre, afin de trouver si cette civilisation s'est développée sans influence étrangère.

En étudiant l'écriture de l'Amérique Centrale, nous voyons tout de suite qu'une écriture finie ne se trouvait qu'au Yucatan, les manuscrits mexicains contiennent presque exclusivement des images. On a l'impression que la conquête des Aztèques avait retardé le développement du Mexique, et qu'en conséquence il représente une phase antérieure de la civilisation du Yucatan.

En examinant les manuscrits mexicains, nous voyons que les Aztèques savaient très bien dessiner et peindre, mais ils n'écrivent que des noms propres et des nombres, leurs manuscrits sont donc des documents à demi-écrits, c'est-à-dire une des formes de transition entre le dessin et l'écriture. Ils contiennent aussi :

Des compositions conventionnelles : par exemple, la prise d'une ville est représentée toujours par un temple et l'image du cacique de cette localité assis et couvert de plumes.

Des signes de phrase : par exemple, le nom Ymexayacatzin (le visage fait de sa hanche) (*Fig. 12*).

Nous trouvons au Mexique trois des formes de transition entre le dessin et l'écriture, que nous connaissons de l'Égypte, la quatrième, le signe écrit faisant partie d'une représentation ne se rencontre que dans les manuscrits des Mayas : par exemple, de

dieux sont assis sur le signe caban, signifiant le nom d'un jour et le mot terre. Vu que nous ne rencontrons pas de représentations semblables au Mexique, je suppose qu'elles sont plus jeunes que les trois formes de transition décrites ci-dessus.

Quant à l'écriture des Mayas, elle n'est pas jusqu'à maintenant déchiffrée, mais nous pouvons dire, avec une sûreté absolue, que leurs textes se composent de phrases complètes plus ou moins longues, dans lesquelles se trouvent peut-être des signes de phrase. Sur le caractère de cette écriture, l'évêque Landa du Yucatan nous a laissé des notes de grande valeur. En décrivant l'orthographe des Mayas, il dit entre autres : « Enfin en mettant à la fin la partie réunie *ha*, ce qui signifie eau, puisque le son de la lettre (du signe) se compose de *a* et de *h*, ils écrivent au commencement *a* et à la fin de la manière suivante *ha* (Fig. 13). De la liste de signes jointe à cette explication, nous voyons que le premier signe (Fig. 14) est *a*, que le second (Fig. 15) est *h*, c'est-à-dire que le mot est exprimé comme le *hws* égyptien que j'ai décrit ci-dessus, par un signe de mot et par les deux lettres, qui le composent. La différence consiste seulement dans la circonstance que les Égyptiens emploient exclusivement des consonnes et les Mayas des consonnes et des voyelles. Nous trouvons aussi chez les Mayas des mots écrits de la même manière que le nom Mn du roi Nar-mr, c'est-à-dire par un complément phonétique et un signe de mot, par exemple le mot *cutz* (dindon) où le signe de mot est précédé de la syllabe *cu*. Outre cette orthographe spéciale nous rencontrons ici, ainsi qu'en Égypte, des mots écrits par un signe de mot ou par des signes de syllabe.

Nous avons donc constaté que dans l'Amérique Centrale :

1^o L'écriture commence au moment où le dessin a atteint un haut degré de perfection ;

2^o Qu'il y existe les quatre formes de transition du dessin à l'écriture, que nous connaissons de l'Égypte ;

3^o Que dans l'écriture finie de l'Amérique Centrale, chez les Mayas, nous trouvons des mots écrits, comme en Égypte, par un signe de mot et plusieurs compléments phonétiques. Cette manière d'écrire ne se rencontre nulle part, que dans ces deux pays ¹.

En dehors de l'Égypte et du Yucatan nous ne rencontrons pas

1. Des signes de mot avec un complément phonétique apparaissent beaucoup plus tard en Assyrie.

non plus de compositions dont les signes d'écriture forment une partie intégrale. Nous sommes donc forcés d'admettre que les Mayas ainsi que les Égyptiens ont créé leur écriture eux-mêmes.

Pour finir je dirai encore quelques mots sur l'usage qu'on faisait en Amérique Centrale de l'écriture.

Nous avons très peu de manuscrits mayas : les Espagnols les ont presque tous détruits, de sorte que maintenant nous n'en possédons que quatre. Ce sont des tonalamatles, c'est-à-dire des œuvres astrologiques ayant rapport à la religion des Mayas.

Nous avons plus de matériaux du Mexique, puisque nous possédons les manuscrits suivants provenant du temps de l'indépendance de cet État :

1^o Des chroniques, composées d'abord de simples listes d'années, et contenant plus tard, aux temps proches de la conquête, des notes sur des faits historiques ;

2^o Des listes de tribut (les Aztèques ne payaient pas d'impôts, seulement les peuplades conquises) ;

3^o Enfin des tonalamatles, des œuvres astrologiques et religieuses.

En outre apparaissent au Yucatan, comme en Égypte du temps de la quatrième dynastie, des inscriptions sur les murs des temples et des palais.

L'écriture servait donc pour les mêmes buts dans l'Amérique Centrale qu'en Égypte.

Passons maintenant à la question des outils en cuivre. Ils servaient, d'après le témoignage des auteurs espagnols, à couper les arbres et à travailler le bois. Ici aussi l'introduction de l'outil en cuivre et l'intensité croissante de son usage sont liées étroitement au développement de l'architecture. Nous avons malheureusement très peu de bâtiments mexicains ; jusqu'à nos jours ne sont parvenues que les ruines de deux temples. Leurs dimensions sont assez modestes : par exemple, le temple de Tepoztlan a 6 mètres de largeur sur 9 mètres de longueur. Leurs toits étaient faits en bois.

Il fallait beaucoup plus de bois pour les bâtiments énormes du Yucatan, dont, par exemple, le palais du gouverneur à Uxmal a 96 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur. Les toits et même les linteaux des portes étaient faits en bois. Nous comprenons que pour travailler de telles quantités de bois, les outils en pierre polie ne pouvaient suffire et qu'on ait été forcé d'in-

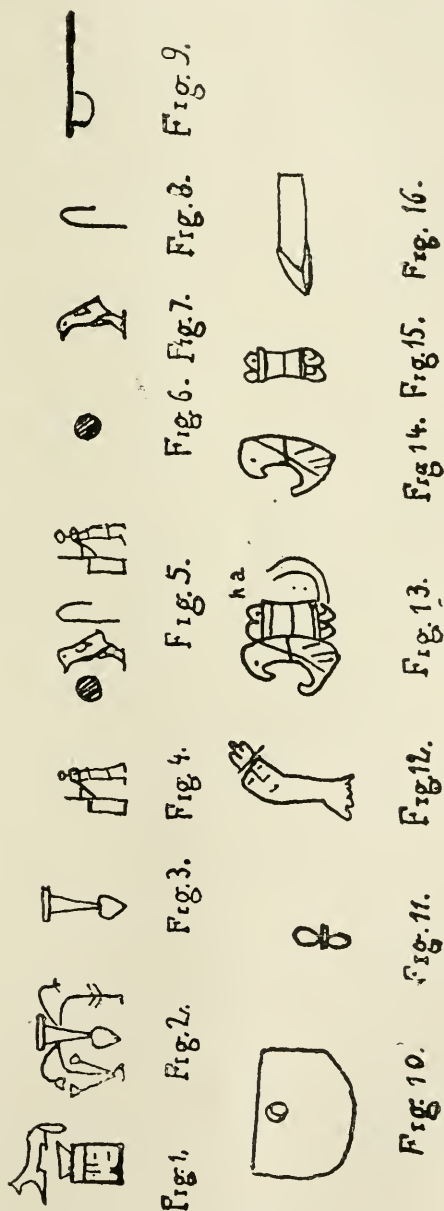
roduire un nouvel outil, l'outil en cuivre. La série d'évolution est ici la même qu'en Égypte ; d'un côté les Mexicains fabriquaient de très beaux outils en pierre polie, d'autre part ils étaient d'excellents orfèvres.

On a trouvé au Mexique très peu d'objets en or (ils ont été détruits par les vainqueurs avides), mais nous savons de source espagnole, que les orfèvres mexicains forgeaient, estampaient, soudaient et moulaient très bien l'or et l'argent. On employait pour ces travaux des outils en pierre polie, on fondait généralement à forme perdue, on soudait si bien, qu'il est impossible maintenant de retrouver la place de jointure.

La série d'évolution de l'outil en cuivre se présente mieux au Mexique qu'en Égypte, car d'un côté nous y trouvons des haches en pierre polie, dont le tranchant plat se rapproche du tranchant en cuivre, de l'autre il faut noter l'existence des bijoux en cuivre aussi bien exécutés que les bijoux en or.

La série d'évolution de l'outil en cuivre se présente donc :

1° Des outils en pierre polie très bien travaillés ;



- 2° Des haches en pierre polie à tranchant très plat ;
- 3° Un niveau très haut de l'orfèvrerie ;
- 4° Des bijoux en cuivre ;
- 5° Des outils en cuivre.

A en juger par cette série d'évolution, l'outil en cuivre a été inventé spontanément dans l'Amérique Centrale.

J'ai donc prouvé à l'aide de mon critérium que l'Amérique Centrale se développait au moment de la conquête espagnole indépendamment des influences étrangères ; car deux inventions aussi importantes que l'écriture et l'outil en cuivre y ont été faites spontanément.

J'ai démontré qu'en Égypte sous les quatre premières dynasties et dans l'Amérique Centrale aux temps de la conquête espagnole existaient des séries d'évolutions de l'écriture et de l'outil en cuivre. Comme une différence d'à peu près 5000 ans exclut la possibilité d'une réception des séries d'évolution en entier, nous ne pouvons expliquer ce phénomène que par le fait que l'écriture et l'outil en cuivre ont été inventés deux fois : en Égypte au quatrième millénaire avant Jésus-Christ et dans l'Amérique Centrale au xvi^e siècle après Jésus-Christ, et que les causes de leur invention et la manière dont elle a été faite sont identiques dans les deux civilisations.

J'ai donc prouvé à l'aide d'un critérium, d'ailleurs absolument objectif, non seulement que deux des plus importantes inventions ont été faites deux fois dans l'histoire de l'humanité, mais que les conditions sous lesquelles elles ont été faites, et le chemin par lequel on est arrivé à les faire, ont été dans les deux cas les mêmes.

Les séries d'évolution de l'écriture et de l'outil en cuivre ne sont pas les seuls points de ressemblance entre la civilisation égyptienne des premiers temps historiques et la civilisation de l'Amérique Centrale au commencement du xvi^e siècle. Je montrerai ultérieurement les traits semblables de ces deux civilisations et les différences qu'elles présentent ainsi que les conclusions qu'on peut tirer de ces faits.

AMÉLJA HERTZ.

A TRAVERS LES PAPIERS

DE

PAUL LACOMBE

Notes pour une Préface à « l'Histoire considérée comme science ».

En 1920, après la mort de Paul Lacombe, j'ai parlé ici de l'Homme et de l'Œuvre ¹. J'ai dit que de ses papiers — dont la libre disposition, conformément à son désir, m'a été laissée par ses enfants — je ferais, pour sa mémoire, l'usage le meilleur possible. La grande difficulté qu'en présente la publication, c'est que Lacombe, dans son Journal et ses notes, revient constamment sur les mêmes questions, pour compléter, nuancer, ou modifier ses thèses. Et comme ces papiers forment une masse énorme, le choix constitue une tâche singulièrement délicate.

Un des derniers desseins qu'il ait eus, c'était d'écrire une préface pour la réédition de son *Histoire considérée comme science*. « En 1912, disais-je dans mon étude sur Lacombe, il avait appris que cet ouvrage était épuisé, et il avait décidé d'en donner une seconde édition. Il avait songé un moment à le refondre ; puis il s'était arrêté au parti plus sage de le reproduire tel quel, avec une préface neuve. En juillet 1914, il avait reçu de la librairie Hachette un projet de traité. La réédition devait se faire à l'automne ; et la préface devait paraître auparavant dans la *Revue de Synthèse historique*. Les circonstances ont empêché ce programme de se réaliser, et le travail, que Lacombe comptait vivement mener, s'est poursuivi plusieurs années durant. Les idées et les notes destinées à la préface se sont accumulées à tel point que, parfois, c'est tout un livre supplémentaire qu'il envisageait. Et elles représentent, non pas un simple enrichissement, mais une évolution véritable et très intéressante de sa pensée. »

J'ai essayé précédemment de retracer le travail qui s'est fait dans son esprit pendant ces années de méditation intense, et j'ai donné de courts extraits de son Journal. Depuis le moment où j'ai écrit ces pages, j'ai reçu de nouveaux ballots de papiers retrouvés dans les greniers de la « Char-

1. Tome XXX, p. 97-143. Étude reprise et développée dans *l'Histoire traditionnelle et la Synthèse historique* (*Bibl. de Phil. cont.*), pp. 57-146.

treuse de Saint-Fort. Pêle-mêle avec des notes sur l'histoire de la Révolution, sur l'éducation et sur le style, j'y ai trouvé quelques-unes des dernières feuilles de son Journal, et aussi des fragments plus anciens, — de l'époque où il ruminait assidûment sa préface, — détachés par lui, sans doute parce qu'il se proposait de les utiliser particulièrement.

Dans ces variations sur des thèmes familiers s'annonce déjà la dernière phase — qui devait être philosophique — de sa méditation. Il est préoccupé de comprendre l'histoire, mais aussi de la rattacher à la nature. Rapports du social et de l'individuel, rapports des besoins et des idées, rôle de la pensée pure, valeur de la religion et de la philosophie : voilà les problèmes profonds qui le hantent. Il se plaît à se dire matérialiste : mais il évoluait dans un sens vitaliste, *moniste*.

J'ai choisi et reproduit (dans l'ordre des dates) les passages qu'on trouvera ici, avec tout le soin, avec tous les scrupules que peuvent inspirer le respect et l'affection. Les notes que je recueille font assister au travail intérieur de cette pensée solitaire, toujours puissante malgré l'âge — et enthousiaste.

A la spéculation pure, çà et là, l'auteur de *la Guerre et l'Homme* mêlait des cris de joie et d'espérance. « Le but ultime de tous et de chacun, celui qu'on doit viser [dans la guerre] : c'est la grandeur intellectuelle et morale de notre espèce. « Travailler pour l'honneur de l'homme. » Rêve en train de se réaliser. » — « La France guerrière va finir en beauté. » — « Je n'ai jamais tant regretté qu'en ce moment toutes les personnes, parents, amis que j'ai aimés. Je voudrais qu'ils vissent ce que la mort les empêche de voir avec moi. » Dimanche, 7 mars 1915 : il avait quatre-vingt-un ans.

H. B.

7 novembre 1914. — Relevé des sujets pour préface.

1. L'école française de Durkheim.
2. La technique — et le prétendu matérialisme.
3. Les diverses valeurs de l'Histoire (sa négation).
4. La sociologie allemande représentée par Simmel.
5. Les logiques et la question du rôle des idées....
6. Idées scientifiques et métaphysiques sur la constitution de l'univers ; sur la constitution de l'esprit humain ; sur la culture du corps et de l'esprit (voir un volume de Bain que j'ai lu autrefois).
7. L'esprit régnant dans les sociétés mondaines et les classes.
8. Idées dans les beaux-arts et la littérature proprement dite (Histoire de l'histoire).
9. Mœurs guerrières et pacifiques, leur oscillation dans toute société donnée ou rythme de la paix et de la guerre (influence

sur les beaux-arts, par exemple évidente sur l'architecture).

10. Très importantes les idées des parents sur l'éducation des enfants. La prépondérance forcée de l'influence des classes.

Ce que serait vraiment l'histoire universelle. Ma conclusion à cet instant sur l'école Durkheim.

*
* *

9 octobre. — Je commence à ramasser les fiches : matérialisme historique.

L'école Durkheim est mon pendant *opposite*.

*
* *

14 janvier 1915. — Aucune science n'égale en efficacité morale et intellectuelle une véritable histoire universelle qui contient l'histoire de toutes les sciences théoriques de la nature et de l'homme (physique, chimie, psychologie, etc.), l'*histoire des techniques*, l'histoire des mœurs et sentiments sociaux, l'histoire de la littérature et des beaux-arts, l'entier passé de l'humanité.

*
* *

15 janvier. — Je maintiens très fermement ce que j'ai dit dans mon livre sur la différence des besoins au point de vue de leur urgence ; après le besoin de respirer, avais-je dit, vient le besoin de manger. On m'a fait des objections équivalentes à ceci : « Il y a des personnes dont le premier besoin n'est pas, le matin, d'avaler leur chocolat ou de manger leur côtelette ». Oui bien, quand ces personnes sont assurées de la manger plus tard, cette côtelette ; mais quand elles sont en doute si elles mangeront dans la journée et encore de même le lendemain, leur premier souci est d'écarter le risque du jeûne forcé. Je n'avais pas dit que le besoin alimentaire fût pour toute personne, et à tous les jours le besoin le plus urgent. Il est facile de triompher d'un auteur, en lui supposant une idée enfantine qu'il était incapable d'avoir.

Il est des gens qui voudraient nous faire croire que l'homme en naissant a pensé d'abord à se faire une religion ou une mystique, l'homme étant un *animal religieux*... Pour eux, il y a de la dignité de l'espèce humaine que nous ayons cette convic-

tion. Je ne vois pas que l'histoire leur donne raison. Sauf dans des âmes très rares, et par des causes psychiques diverses, le sentiment religieux a été toujours plus faible que les passions ou que les intérêts ; beaucoup plus faible que ne veulent le reconnaître ces zélateurs d'une prétendue dignité humaine.

*
* *

30 janvier (samedi). — Ils nous rabattent les oreilles avec leur *social*. Voir dans Berr, p. 100, cette phrase de Durkheim : « Le mot d'imitation est vide et n'explique rien. Il faut savoir pourquoi on imite ; et les causes qui font que les hommes s'imitent, s'obéissent, sont déjà sociales. Mais quelque mouvement que fasse un homme, son mouvement, avant d'être social, est déjà individuel, car si l'élément individuel n'existe pas, il n'y a pas de social. Votre social est toujours en l'air, au firmament, mais sur le sol ferme, non.

Pour répondre, je relis mon chapitre sur l'imitation. L'homme, enfant, imite d'abord par contrainte, par l'autorité de ses parents et des voisins du village. Il imite aussi ses camarades en jeux et autres choses pareilles. « Ces causes sont sociales. » Hé parbleu, si l'homme vivait seul, il lui serait difficile d'imiter quelqu'un. De l'homme en société, il n'y a pas d'acte qui ne soit en partie social, d'acte qui se ferait encore en l'absence de tout autre homme, au moins comme il se fait au milieu d'un groupe d'hommes. Mais l'acte quelconque social par un côté est précédemment individuel ; car sans les individus, le social n'existe pas. De toute évidence, il faut distinguer imitation de contrainte ou de moutonnerie, ou de conviction, même passionnée.

L'individu d'un groupe imite assez souvent et heureusement quelque chose d'un être social qui n'est pas le sien... Et ici ce ne peut pas être l'être social de son groupe qui force l'imitateur ; celui-ci agit par choix personnel, le choix n'est pas véritablement social, au sens de M. D. C'est une spontanéité individuelle. Ceci est parmi les événements les plus heureux de l'histoire.

S'il n'y avait eu que du social, nous serions encore bien sauvages.

L'être social est un milieu conservateur de choses, surtout.

La pitié pour le semblable. L'attrait du semblable pour le semblable. L'imitation du semblable. Autant d'instincts, c'est-à-dire de sollicitations d'un organisme en faveur d'un autre par l'*intuition* (audition aussi, tact, etc.), l'attrait des sens, quelque chose comme l'amour à l'état naissant. (Bon.)

Sur les idées, celle de la civilisation me paraît tout contenir hors les événements qui n'ont pas laissé de traces persistantes, et c'est la plus large civilisation sous l'aspect dynamique, et dans sa génétique, qui porte le nom de progrès. J'entre par là, dont la question des idées.

Les arts que nous pratiquons : musique, parole, dessin, peinture, sculpture, architecture sont des instincts primitifs développés. Les animaux ont déjà ces instincts.

La base c'est l'individu et l'individu en toute *corporéité*, dont ce qu'on appelle l'âme n'est qu'une sorte d'intangible efflorescence. Il faut partir de là.

*
* * *

31 janvier. — On cherche midi à quatorze heures avec des questions obscures et secondaires, comme celles de l'hérédité, de la race et des sous-races, voire même celle des milieux. Je ne vois pas qu'on puisse dans un résultat donné, une civilisation par exemple, reconnaître, démontrer la part précise qui revient au milieu, ou à l'hérédité ou à la race. En bonne méthode commençons par constater ce qui apparaît.

Comment à propos d'une production quelconque pouvez-vous distinguer sûrement dans l'auteur ce qui dérive de sa race, ou de lui-même, de sa personnalité?

Analysons une civilisation. Nous trouvons à la base une connaissance élémentaire des objets naturels (plantes, animaux, minéraux), et une habileté de la main plus ou moins étendue. Des suppositions, des hypothèses mystiques sur le *tout*, sur le cosmos, sur la mort, le sommeil. Regardons ensuite de près à un progrès donné, à une invention donnée, comme l'arc ou la domestication du chien que telle peuplade a faite, et que d'autres n'ont pas faite. A quoi reconnaitrez-vous que c'est effet de la race ou de l'hérédité ou du milieu? ou d'une contingence individuelle? — Montons plus haut. Voici l'invention de l'imprimerie.

Appartenait-elle forcément à la race allemande? Vous pouvez reconnaître la nécessité préalable de telles et telles *conditions*, à la bonne heure ; mais satisfaire à l'une ou l'autre de ces conditions, cela appartenait-il infailliblement à telle et telle race qui les ont faites? Mêmes questions pour la production d'une peinture, d'une architecture, d'une morale, d'une philosophie?

Et d'abord qu'est-ce qui influe le plus? 1^o La technique. Les peuples se la passent assez aisément. La science théorique? Il n'y a pas de chimie, de physique qui soit allemande, ou française, ou anglaise. *Idem* pour les mathématiques. En théorie morale, voyez le christianisme pratiqué par combien de peuples divers, et le bouddhisme et le mahométisme, et l'hindouisme. Et en sens inverse les particularités morales de telle région étroite, de telle époque étroite.

L'éducation, l'exemple, la communication évidente et superficielle. — Mais je n'appelle pas de ce nom certains effets dus à la conformation évidente d'un organe corporel, comme la voix, le chant italien, l'oreille allemande, le discernement des couleurs en Hollande, ou seulement un goût particulier pour telle et telle coloration (Espagne, Venise), la main des asiatiques (Hindous, Chinois, Japonais). — La philosophie d'un Hegel, celle égale de Spinoza qui est de race juive.

L'influence des idées écrites ou parlées, oui, mais il faudrait suivre attentivement leur marche à travers le monde ; comment et par qui portées? à quoi dus le succès ou l'insuccès pour chacune d'elles? Et le succès des grands hommes d'action? en gouvernement, ou guerre, ou religion.

*
* *

1^{er} février. — Évolution morale. Qu'est-ce qui l'a faite? Sentiment et idée....

L'idée se développe dans le droit. La Grèce et Rome surtout ont créé les éléments des contrats privés, que Rome a fait conventuels et synallagmatiques, réciproques. Quant aux solennels, c'est une autre affaire; ceux-là viennent de la cité, de la famille, des gouvernants, de la guerre, de la situation économique, familiale, du synœcisme ou alliance des clans. M'arrêter là. Il faudrait savoir un tas de choses que j'ignore.

*
* *

Même date. — Il y avait à chercher tout d'abord les racines corporelles, organiques, d'où devaient nécessairement partir les premiers mouvements *volontaires*. — Ce n'est pas qu'il faille s'inspirer des lois *biologiques*. Au contraire, l'impulsion donnée doit, en avançant vers la psychique, suivre d'autres lois. Je suis parti des besoins dans mon livre, pas d'assez profondément; mais j'étais déjà dans le vrai.

L'enfant cherche le sein, ses organes extérieurs demandent à prendre quelque chose de tendre, de chaud, et à sucer tout de suite. Il ne cherche pas à trouver l'éternel et à se prosterner devant lui. — La main cherche à prendre et bientôt prend, serre ce qu'on lui met dans sa paume, les jambes se plient et les pieds s'agitent. Il ne tarde pas à se servir de la voix pour crier.

*
* *

2 février. — Il semble que ce soit la psychologie qui fournisse les hypothèses pour l'histoire; mais qui m'a fourni la psychologie? L'histoire présente, la vie actuelle, le sentiment de ma propre vie, interprétant la vie des autres et interprétée réciproquement par la vie des autres. — Et voilà que j'éclaircis une idée obscure des *pragmatistes*, *Nietzschéens*, etc. Pas étonnant si l'enfant fait tout de suite de la psychologie?

*
* *

3 février. — Je vais écrire à Fouret. Donc il faut commencer la rédaction de ma préface.

Un de mes amis m'a dit : il faut mettre votre livre au point. Il a vingt ans. Mais c'est cliché. Faites-vous une préface où vous noterez les principales modifications qu'a dû subir votre pensée. Je me suis mis à l'ouvrage et j'ai vu bientôt que l'étendue d'une large préface me donnerait seulement la place d'indiquer les principales idées que m'ont suggérées les lectures que j'ai faites depuis l'impression de mon premier volume. Ces lectures m'ont, je dois le déclarer en premier lieu, ramené à une apprê-

ciation beaucoup plus juste de l'histoire, narrative, cursive, *événementielle*, comme je l'appelais dans « l'Histoire considérée comme science », celle que MM. Seignobos, Xenopol, Hauser ont défendue contre nous, historiens sociologues, défendue, pour-quoi ne pas le dire? dans un esprit un peu exclusif, comme nous-mêmes sociologues, nous attaquions la vieille histoire. Nous devons les uns et les autres chercher, établir entre nous les modes d'accord, de concours et de complémentation mutuelle, qui doivent raisonnablement lier l'histoire sociologique à l'histoire narrative. Dans le volume que je prépare et que j'annonce, j'exposerai ce que je pense des résultats possibles de cette fusion.

*
* *

L'histoire comme science m'a fait classer parmi les historiens matérialistes. Sur ce point, j'avoue que mon second volume ne témoignera d'aucune résipiscence. A mes arguments d'autrefois j'en ajouterai d'autres et j'en ferai entrevoir d'autres encore.

J'irai jusqu'à me défendre sur ce que j'ai appelé la loi de l'urgence, et à l'affirmer de nouveau dans une vue (hypothétique, soit), une vue (?) qui fait sortir peu à peu le développement intellectuel et moral de notre espèce des profondeurs de notre organisme, de nos besoins fondamentaux, de nos besoins les plus urgents, puis de moins en moins pressants, qui sont en même temps les plus hauts, les plus nobles, si vous voulez, les plus précieux maintenant à nos yeux, même à ceux d'un matérialiste comme je le suis, à ce qu'on prétend, mais qui heureusement pour la durée de notre espèce ne sont venus qu'après la satisfaction des besoins les plus terre à terre. Et je ferai voir peut-être comme en partant d'une revue de nos besoins, de leur classification, de leur hiérarchisme à ce point de vue de l'urgence, le tableau de la civilisation séculairement réalisée s'ordonne de lui-même, s'explique, se comprend, et que le développement prétendument opéré par nos facultés les plus hautes, par la puissance des religions, des philosophies, des métaphysiques ne concorde nullement avec le développement que l'histoire atteste. Les partisans du développement idéal manquent à chaque instant d'exemples dont ils puissent dire : Voilà ce qui est arrivé et qui confirme notre hypothèse.

Sans doute, dès l'entrée en jeu, l'homme a des idées, mais il faut voir en quel état de vision claire, et de quels objets, et quel parti il en tire.

*
* *

4 février. — On a beaucoup discuté cette question. Quelle valeur à l'histoire, l'histoire écrite, enseignée? Quelques penseurs qui se sont fait un nom, par là, ont abouti à cette solution : l'histoire sue n'a aucune valeur. Elle est même nuisible. Il est étrange, comme de notre temps, dans certains pays, la pensée originale ou profonde consiste dans quelque proposition qui, à première vue, est d'une fausseté criante. Il est évident que dire : « L'histoire est nuisible », c'est dire même chose que ceci : « Il est nuisible d'avoir de l'expérience ». Cependant, il y a une façon de comprendre cette proposition qui lui donne un sens soutenable. C'est de la réduire à ceci : « Avant d'apprendre ce qui a été, apprenez ce qui est autour de vous présentement ; mais après ça, apprenez le passé, mais encore avec sélection et abrègement. »

*
* *

4 février (suite). — A propos de la valeur. Il faudrait d'abord dire valeur pourquoi, en quel genre, en plaisir, agrément, moralité? (C'est déjà écrit.) Je répète seulement que cette question doit faire un article de ma préface.

Maintenant insistons sur l'article culture ou *civilisation* — et sur l'article à discuter : Que la science doit finir par gouverner la vie. Qui dit science dit un mot lourd, pesant, pour un mot tout simple : expérience. L'expérience doit gouverner la vie. — Ayez donc la franchise de dire : l'inexpérience doit gouverner la vie (lu cela hier dans un journal, inconscient de son aberration). Curieux, la répulsion chez beaucoup de gens devant cette perspective : la science gouvernera notre existence, dirigera notre conduite. Répulsion dont la responsabilité appartient aux religions, aux métaphysiques, aux philosophies, et aussi aux esthètes, aux faux artistes. — Ou encore la raison gouvernera la vie. Ah ! la raison. L'illusion vaut mieux, jusqu'au

moment de la désillusion, comme la chute est agréable en l'air avant de toucher le pavé.

*
* *

5 février. — La religion est-elle un besoin de l'homme? En quel sens cela pourrait se dire? La curiosité de savoir ce qu'est le cosmos, d'où il vient, et où nous allons est presque un besoin universel, besoin faible qui à chaque instant cède aux besoins de vivre, en attendant. On voit qu'au fond c'est appétit de connaissance, de science, c'est religion scientifique, ou science religieuse. La science, quand le savant n'en cherche aucune application, c'est religion. Le savant attaque le problème par le détail; le prêtre, le croyant, créent un concept hypothétique du tout.

*
* *

6 février. — On a dit : « Il faut vivre l'histoire. Parlez-nous de l'histoire vécue, à la bonne heure. » Voilà, ce semble, une idée neuve. On prête l'oreille avec intérêt, pour entendre le développement et la justification de cette idée. Rien ne vient; rien de clair, de défini, d'allégué comme exemple. Et cependant... Vivre l'histoire passée, les récits historiques qui sont dans les livres. Cela est impossible. Ce n'est inintelligible qu'au sens métaphorique... Mais voici: nous vivants, nous faisons, chacun pour notre part, l'histoire réelle, l'histoire actuelle; vivons en sachant précisément que nous faisons un moment de ce qui sera plus tard l'histoire au sens ordinaire de l'érudition, de la littérature. — Précisons. Voici le conseil: écrivains, érudits, historiens, étudiez, lisez, écrivez le passé, si vous voulez, si c'est dans vos goûts, vos moyens; mais avant tout agissez, soyez de votre temps, connaissez votre époque, participez à celles de ses besognes qui seront plus tard de l'histoire d'érudition. Si en même temps vous faites de l'histoire d'érudit, sachez que votre œuvre s'en trouvera bien, bien mieux que si vous êtes seulement ou principalement l'érudit, l'historien, un homme à livres, à bibliothèque et à cabinet.

J'appliquerai cette pensée à l'enseignement ¹ des jeunes. Cela

1. Je compte montrer en plein dans un ouvrage spécial, sur l'éducation, comment j'enseignerais le jeune, si c'était ma profession.

achèvera de la faire comprendre. Ne le mettez pas dans sa classe, et tout d'abord, à l'histoire ancienne, celle de la Chaldée, de l'Égypte, d'Athènes ou de Rome, encore moins à celle du moyen âge; enseignez-lui le temps où vous vivez, vous et lui, dans toutes les besognes qu'il accomplit ou qu'il tente. Et s'il veut faire de l'histoire, il la fera plus tard, à vingt ou à trente ans, ou plus tard encore; mais, quand il sera un moderne achevé, et qu'il prendra pour mètre de ses jugements sur le passé, sur toute époque du passé, ce qu'il aura vu et fait pour sa part pendant la plus active portion de son existence.

*
* *

6 février. — Ce que je vois aujourd'hui : c'est que l'activité historique de l'homme procède en partie du fond biologique et que les modes primitifs d'activité permettent de discerner de quels organes différents ils émanent. Ces modes répondent aux besoins, aux premiers besoins corporels de l'homme, besoins économiques, besoin génésique, besoin alimentaire, besoin de protection contre les intempéries, contre les dangers qui menacent la sécurité, besoin d'assistance pour pouvoir satisfaire aux besoins ci-dessus nommés. C'est à peu près toute l'histoire première.

Si je mets en parallèle le principe fondamental de Comte, la différence qui s'accuse est celle-ci : Comte note pour la première phase, ce qu'il appelle le fétichisme. Ceci n'est pas un vrai besoin ou c'est un besoin imaginaire; c'est donc avant tout *une idée*¹. L'évolution chez Comte va se faire par les idées, idées d'objets fictifs. Je me sépare donc de Comte dès les premiers pas (et de Cournot à peu près autant, et de l'école Durkheim de même, mais toutefois pas de même manière). Comte et Cournot et Durkheim sont à voir donc, avant que j'aille plus loin dans cette voie.

Toutefois, une question déjà se pose. D'où viennent ces idées fictives dont je viens de parler? Toutes les idées que l'homme primitif a pu concevoir reviennent à des impressions qu'il a reçues de deux objets : le cosmos, la nature, ou ses semblables, c'est-à-dire l'homme.

1. C'est la thèse idéologique, dirai-je.

Les fêtes et les débauches publiques, chez les nègres, à Rome, en Asie Mineure. Les kermesses. Les plaisirs doublés par le concert. Effets de foule, non signalés à ma connaissance.

Et en revanche, les processions, les flagellations, les mutilations, etc.

Sur le cannibalisme. Letourneau estime qu'il a été universel, par faim d'abord, puis gourmandise, et même par religion : voilà l'être social.

Les foules lubriques feraient un sujet à traiter sociologiquement.

Les données de la physiologie à l'histoire, c'est l'assemblage, le composé des organes qui composent l'homme physique, corporel, en jeu dans les conditions les plus diverses de sol, de climat, etc.

Elles seront conférées avec les données de l'introspection et avec les réalités du milieu actuel, immédiat ; une fois les lumières acquises, on pourra commencer l'investigation des choses passées.

*
* *

7 février (dimanche). — La guerre occupe dans l'histoire une place dont on aurait droit de s'étonner, *a priori*. Quelle est l'espèce animale qui si constamment se combat et se détruit elle-même. Et l'on a pu dire que l'homme avait le goût de son semblable, le besoin même. Et cela est vrai — mais l'homme au début était forcément un être de proie, et luttait de plus contre des animaux de proie. Ceux-ci l'auraient forcé quand même à se faire des armes, à s'en servir habilement. L'homme crevait de faim, et probablement il fut anthropophage sur une très grande partie du globe. D'autre part, l'homme dans son semblable se choque aisément et violemment d'une dissemblance. Toute l'histoire en témoigne singulièrement. Rien n'a été moins remarqué par les historiens. Attraction, répulsion, de peuplade à peuplade, de société à société. Et puis l'homme a le souvenir des luttes passées, ce qui en produit de nouvelles, des vendettas.

On se dispute les fruits, le gibier, le pacage, les femmes. La terre, presque vide mais inculte, paraît étroite à ces besogneux.

L'homme flotte de la sympathie à l'antipathie et réciproquement, de la cruauté à la pitié. Les sentiments fixes sont un des

traits de la civilisation, laquelle à cet égard a encore des progrès à faire. — Et ici signaler le bénéfice moral qui résultera des voyages faciles, rapides, sur toute la surface du globe. Les diversités de toutes sortes que cette facilité fera connaître atténueront notre sensibilité aux phénomènes choquants pour nous à première vue. Source de moralité que les moralistes n'aperçoivent pas et même répugnent à apercevoir ; parce qu'ils veulent que les préceptes moraux venant de la religion ou de la philosophie aient seuls pouvoir sur notre caractère et notre conduite. Les éloquents et les bavards font le plus grand cas de la possession du langage (?).

*
* *

Fâcheuses épreuves pour la sympathie que la différence dans la couleur de la peau, le langage, le vêtement, les armes, la barbe, les cheveux, la gesticulation, la nourriture, tout l'*habitus* du corps, dans les fétiches, les dieux, sans parler des contrariétés d'intérêt plus réelles, comme les intérêts économiques à l'occasion du gibier, du poisson, etc. Ratelier mal pourvu que la terre immense, les chevaux s'y battent.

*
* *

15 février (lundi). — Il m'a été répondu : Les inventions mécaniques ont été trouvées dans des milieux imprégnés d'idées mystiques. Je ne vois pas qu'on se soit mis en peine de prouver cette assertion par les *faits*, et moins encore par déduction.

Enlevez l'une après l'autre les inventions acquises au cours du temps (elles sont innombrables et très différentes en efficacité). Après chacune de ces soustractions, vous verrez dans la vie sociale s'ouvrir un trou, l'absence d'une liberté, d'une aisance ou commodité physique. Le trou est grand ou petit. Enlevez l'allumette chimique, ou le caoutchouc ou le celluloid (?)... Aucune invention, même aucune invention de corps chimique n'est la civilisation, et par conséquent leur ensemble. — Non, elles ne sont pas, même mises ensemble, toute la civilisation. Il y manque des sentiments, des idées, qu'aucun objet corporel ne représente, ou qu'aucune fabrication ne met en jeu et en

efficacité. Savez-vous ce que sont ces sentiments, ces idées? Des produits, en effet, purement intellectuels et qui regardent l'homme en société, qui visent le maintien de cette société (Ainsi deux ordres d'idées : le *Cosmos*, la *Société humaine*. — Les idées de ces deux ordres ont bien constitué toute la civilisation. Posez bien en vis-à-vis, en distinction, ces deux ordres, et vous verrez s'éclaircir, se simplifier la question de la valeur des idées. (La socialité humaine sous toutes ses formes : famille, clan, tribu, cité, nation, classes, associations de toutes sortes, état de paix, de guerre. *Question des idées*).

* * *

Cependant, prenons l'arc, pas si facile à inventer, puisque plusieurs peuples, quand on les a visités, il n'y a pas longtemps, n'étaient pas arrivés à cette invention-là qui leur eût été très utile (aux Australiens, par exemple, qui ont peu de mammifères et beaucoup d'oiseaux, le perroquet par exemple). L'arc n'a pas été inventé, même dans une forme primitive que nous n'avons plus, par le premier venu.

Lisez maintenant les articles Durkheim. Ils ont des idées mystiques. Ils ont le totem du clan ou de la tribu. Mais faites-nous voir, s'il vous plaît, pourquoi cela ne leur a pas suggéré l'arc (alors que d'autres totémistes le connaissent), et en sens inverse, comment le totem a été là suggestif de l'arc. — Quel rapport? — Le mysticisme, la religiosité ont pu suggérer d'autres inventions, mais dans d'autres genres, comme par exemple élever des cairns, dessiner un animal sur un rocher, modeler une tête ou un profil, maquette d'homme, mais rien de plus.

Descendons maintenant au long de l'histoire. Voici la machine à vapeur : et de la religion et de la philosophie, de la métaphysique, quel rapport qui rende acceptable l'idée de leur influence de l'une à l'autre.

* * *

16 février (mardi gras). — Que dire des tabous si multiples chez les sauvages : sont-ils tous d'un caractère qu'on puisse appeler mystique ou religieux? — Non, les tabous alimentaires, notamment, qui sont peut-être les plus fréquents. Les tabous

contre ceux qui versent le sang d'un concitoyen de clan ou de tribu.

*
* *

17 février (mercredi). — Comment mon esprit s'est-il peu à peu formé la théorie historique? Je n'ai pas été chercher midi à quatorze heures et supposer une primordiale activité mystique ou religieuse à l'esprit humain, que rien n'indiquait, sinon une idée subjective et préventive de la *noblesse* des idées mystico-religieuses. J'ai remarqué ce fait universel et de tous temps : le *primo vivere*, c'est-à-dire s'assurer l'existence corporelle. J'ai alors regardé du côté de l'histoire, des débuts de l'homme, et j'ai observé que l'homme le plus primitif que nous puissions connaître est un sauvage affamé, un animal de proie qui cherche des outils à se procurer la nourriture, et à se défendre lui-même contre qui veut le manger. Je l'ai suivi sur cette route et j'ai vu l'histoire confirmer mon hypothèse... J'ai rencontré en travers de mon chemin d'apparents contradicteurs (Durkheim, Lévy-Bruhl). Ainsi sur la base organique, celle des besoins, base solide, incontestable, s'est élevée une synthèse très simple. Je n'ai point forgé de psychologie curieuse, précieuse, étonnante, invraisemblable, en regard de ce qu'on voit de l'homme actuellement, mais au contraire sur l'homme dans son tréfonds... semblable à lui-même (l'autre n'est pas reconnaissable).

Passons à une autre force (que l'urgence). Pour le génésique, ou plutôt génésio-économique, c'est la reconnaissance des conditions à établir pour que la société familiale dure : loi de subordination, de hiérarchie domestique, qui tout à l'heure s'étendra au clan, à la cité, à l'association nationale, enjoignant des devoirs et droits similaires au fond ou analogues à ceux de la famille, — loi de *l'harmonie sociale* ou de conservation plutôt.

*
* *

18 février (jeudi). — Maintenant droit privé, de particulier à particulier, fondé sur celui-ci, sur la base simple de la réciprocité. Rapports internationaux ne relevant que de la politique, c'est-à-dire de l'égoïsme, sans loi ni foi, ni justice. L'homme d'un

peuple étranger n'est qu'un concurrent, un adversaire, sauf les cas d'alliance momentanée.

*
* *

Mal être, bien-être, d'où crainte et espérance. L'œil humain a l'appétit des choses brillantes, des couleurs claires, comme son oreille de sons tantôt doux, tantôt bruyants.

L'homme a dû remarquer d'abord, par delà les objets particuliers, les mouvements régulièrement répétés du ciel, des astres, le soleil, les planètes et étoiles, le retour des saisons. Ça c'est le principe de la connaissance. La science commence par l'astronomie, et on a presque aussitôt l'astrologie. La terre étant le centre autour duquel tout tourne et pour lequel tout est fait.

La première idée vraiment religieuse est celle d'un grand fabricant qui a tout fait, idée naturelle à l'homme qui est essentiellement un fabricant. Loi intellectuelle dans le *département* de la connaissance. Le cosmos et l'homme doivent se ressembler d'une certaine manière (?).

*
* *

En chimie, il a dû remarquer d'abord les choses fusibles et non fusibles, les choses surnageantes ou non.

*
* *

Les mythes sont réellement très intéressants à connaître. Ils révèlent la marche première du pouvoir inductif de l'homme. Le mythe de l'orage, du feu céleste, de la pluie ou des vaches d'Indra. Mythe d'Hercule et de Cacus — en mécanique.

Tout monte de bas en haut, dans l'animal intellectuel comme dans la plante physique, et ne descend pas de haut en bas, et monte en gradation continue, liée, de la vitalité générale, puis organique, à l'activité spéciale de tel sens, puis à la combinaison de deux ou trois activités sensorielles, ou réelles, ou imaginées par la mémoire (oui, il y a ici peut-être une idée): rappel involontaire, association des idées qui finalement ne sont qu'une répétition d'un mouvement de cellules.

*
* *

Inventions puissantes, les poudres, rendues puissantes surtout par la canalisation qu'en fait l'homme avec mines, canons, fusils, — puissance qu'il applique à un vaisseau à la distance de 15 ou 16 kilomètres. A l'aide d'une autre puissance, celle artificiellement acquise de sa vue.

*
* *

19 février (vendredi). — Les besoins rémittents, dénués d'urgence quand ils agissent seuls, et au nom, si l'on peut ainsi parler, de leur seule satisfaction, mais qui peuvent prendre de l'urgence et de la pression, combinés avec un ou plusieurs autres besoins, notamment le besoin de la considération publique. En général les besoins d'art, de luxe autour de soi, surtout chez les femmes (luttés de jalousie, avec cet adjuvant, cela peut devenir de la dernière urgence), jusqu'à pousser, pour satisfaire ces besoins, jusqu'au crime, vol, prostitution, jeu effréné. Pour tous les beaux-arts, l'émulation, la concurrence pour le succès, pour la renommée, font à beaucoup d'artistes une existence de forçat.

Et le besoin de connaître, de savoir, la curiosité, rarement urgent. Néanmoins il l'est chez quelques-uns. Petite cause qui a produit de grands effets; mais là aussi agit l'amour de la gloire. L'homme est par excellence l'animal glorieux. Le besoin de connaître les objets matériels du milieu naturel est urgent chez le sauvage, le barbare. Plus tard entre le besoin de connaître en détail, pratiquement, et le besoin d'une conception générale du cosmos, va se produire un grand débat qui n'est pas fermé. Qu'est-ce que l'univers? Pourquoi y a-t-il quelque chose? Qu'est-ce que la vie? Pourquoi vivons-nous? Débat personnel de chacun avec la perspective de la mort. Avons-nous une âme impérissable?

Personne ne se désintéresse absolument de ce débat : tous nous préférierions survivre, et l'idée théologique se met de la partie. Dieu étant le seul garant, ce semble, de notre immortalité. La nature ne paraît avoir pour nous aucune volonté de conservation individuelle. Ce n'est pas elle qui inventa paradis, purgatoire et enfer pour récompenser ou punir.

*
* *

20 février (samedi). — Vivre, c'est se servir d'abord de tous ses sens et c'est sentir qu'on s'en sert. C'est voir, entendre, toucher, goûter, sentir. Cela est bien purement *organique*. Et cela est constant, primordial, préalable à toute autre activité cérébrale.

Inconsciemment spiritualistes, nous posons d'abord le corps comme un fourreau inerte et vide; et puis nous fourrons là-dedans un principe moteur, animateur, qui tire les ficelles du corps, sorte de pantin extérieur; le pantin n'a qu'une fausse vie, qui disparaîtra, quand l'âme part. C'est ne rien entendre au concept de la vie.

Pour comprendre la vie, il faut d'abord repousser la tentation de ce concept si fâcheux : pourquoi est tout ce que nous voyons être. — Parce qu'il ne se peut pas qu'il n'y ait rien. L'idée du néant, idée venue de ce que l'homme a cru qu'il pouvait anéantir certaines choses, idée funeste à la raison humaine.

La *vie* et le *cosmos* sont — ou plutôt doivent rester inséparables dans notre esprit. Disons: c'est la fermentation universelle, ou encore c'est l'universelle matière fermentescible en une infinité de formes. Fermentation, mouvement.

La moralité, c'est là rêve de l'homme — commencé au reste dans l'animal.

Tout ce que nous voyons vivre apporte avec lui le besoin de vivre, qu'on peut décomposer en besoins divers se fondant finalement en un besoin global, de plus en plus diversifié. Ces besoins *doivent* être satisfaits dans un ordre que la conservation de l'espèce impose. C'est la loi d'*urgence*, loi dominatrice, directrice, loi violée en apparence; et l'on s'explique comment cette apparence se produit. Supposons l'histoire qui a eu lieu effacée. L'histoire recommence avec la même matière. Vous verrez infailliblement l'histoire recommencer dans l'ordre d'urgence des besoins. Elle est la clef très simple qui ouvre l'évolution de l'humanité; comme la loi du mouvement des astres a pour clef la gravité, l'attraction réciproque en raison directe de la masse, en raison inverse de la distance.

*
* *

Besoins factices ? — Besoins éluçtables, éligibles, ajournables, rémissibles. L'homme ne *crée* pas absolument ces besoins. Mais si un ou plusieurs organes le lui suggèrent spontanément, il peut en retenir l'usage, ou pas, ou même en contracter l'habitude, — comme le besoin de voir des peintures, ou d'entendre de la bonne musique. Ce ne sont pas sources de véritables privations, si ce n'est dans des cas exceptionnels. *Quid* du besoin de fumer ? Celui-ci est bien organique.

*
* *

21 février (dimanche). — Prenons un de ces besoins éluçtables : le tabac. L'habitude, qui crée le besoin, crée-t-elle un *organe*, si petit que ce soit ? Et remarquons qu'ici, on ne voit pas qu'aucune idée, ni aucun sentiment se mêle de l'affaire. Il s'agit d'une sensation buccale, stomacale, cérébrale, à se procurer ou se refuser. J'ai lu que des prisonniers s'en mouraient. J'ai par moi-même éprouvé la douloureuse privation et en suis sorti vaincu. J'ai fait, ce semble, des choses qui exigeaient plus de volonté. D'autres, au contraire, d'un coup de ciseau se coupaient pour toujours la sollicitation. Ceci va contre une supposition organique quelconque.

Où pourrai-je trouver pour m'aider quelque ouvrage sur la nature du besoin ou des besoins ?

En fin de compte, que veux-je atteindre ? Le rôle, la fonction, l'influence de l'*idée* ou des idées ? ou *représentations* (vocabulaire des Durkheimistes) ? ce qui aboutit bien cependant à vous suggérer le fait cérébral corporel, qu'est la mémoire, renaissance d'une vibration antérieure.

*
* *

26 février (vendredi). — Je considère la terre comme une chose où [rien] n'est en réalité matière pure. Je me figure une énorme éponge imbibée à fond d'alcool, pénétrée de vie, et je dirai volontiers ivre de vie

*
* * *

Même date. — Quand j'ai écrit ce livre, l'école Durkheim n'existait pas encore ; en tout cas, elle ne m'était pas connue. *L'Année sociologique* n'avait pas encore paru, mais j'avais devant moi Comte et Cournot, sans parler d'autres. Je fus d'abord enthousiaste de Comte. Je m'en dépris après lecture complète, et je cherchai à mon tour à me faire de l'histoire une conception synthétique provisoire qui guidât mes lectures, mes inquisitions, qui me dirigeât dans une enquête que je prévoyais bien devoir durer autant que ma vie. — Après Comte, je me demandai s'il y avait eu une cause principale, capitalement motrice du mouvement qui avait porté l'humanité au point où nous la voyons. Comte l'avait cru et il avait supposé que cette cause gisait dans les diverses façons dont l'esprit humain avait spéculé sur le monde environnant, sur le milieu où il était plongé. Que l'homme fût, à en croire Comte, avant tout un animal spéculatif, cette idée peu à peu m'apparut comme tout à fait invraisemblable. Je me dis d'abord que si l'homme, arrivé sur la terre si démuné de ressources naturelles, corporelles, avait été le spéculatif que ces hommes imaginent, il n'aurait pas vécu. Je lus Spencer, Letourneau, quantité de voyageurs, Espinas. Je regardai les paysans parmi lesquels je vivais. Je m'examinai moi-même. J'observai les enfants... J'aperçus que finalement les nécessités physiques, les besoins inéluctables du corps gouvernaient en premier lieu, en tous temps, en tous lieux, en toutes classes (en dépit de quelques apparences contraires). Notre constitution native nous condamnait à cela. Nous étions bien dans la classe des animaux, et inversement certains animaux avaient en eux déjà de l'*humanisme*. Espinas me le montrait. Il y avait des animaux chez qui l'individu ne vivait pas seulement en lui, pour lui, mais pour d'autres que pour lui, d'autres de son espèce ; les abeilles, les fourmis, certains singes, plus rapprochés de l'homme. Certainement, abeilles, fourmis, grands singes, vivant à l'état de horde, n'étaient pas des spéculatifs ; et cependant ils se montraient à nous comme capables d'un degré d'altruisme, de solidarité, de sympathie, de symbiose

que beaucoup de tribus sur la terre n'ont acquis que plus tard, ou même pas encore...

Je dois, en suivant, arriver au Durkheimisme et même à la théorie de Taine sur les races anglaise et française.

*
* *

27 février (samedi). — L'homme qui ne voit pas comment parer à un mal, y pare par un moyen quelconque, plutôt que de n'y rien faire, et il s'efforce après coup de croire à l'efficacité de son moyen. Il croit encore plus facilement à ce moyen qui lui est indiqué par un autre homme, lequel lui en impose, et sincère ou non, prêtre ou sorcier, l'assure de cette efficacité, parce que le croyant trouve son compte à croire — et souvent l'autre le sien.

*
* *

Parmi les besoins moraux j'aperçois au premier rang l'amour, le besoin de renommée. Ce besoin de renommée m'a paru longtemps assez absurde. Maintenant je crois comprendre que c'est un effet de la passion générale que nous avons pour la vie; car la renommée c'est une manière de vivre dans l'esprit, dans la pensée d'autrui, d'avoir après la mort physique une *âme* de papier (mot de Lachesnais).

*
* *

De la valeur des religions. — 1^o Elles sont un obstacle à la connaissance du vrai. (Ceci incontestable. Propositions dans un autre sens — à trouver.)

*
* *

3 mars (mercredi). — ... Commis cette erreur que ce qu'on a nommé *religieux*, j'en ai trop dénié le rôle important. C'est le rôle *salutaire* que je devais seulement nier — et aussi le rôle de l'être social, contre l'individu.

* * *

Même date. — J'aperçois, après les critiques que m'a valu mon hypothèse sur les besoins urgents, que j'ai mal exposé et peut-être pas parfaitement la valeur de mon hypothèse. De plus en scrutant à nouveau celles de Comte et de Cournot, d'autres moins générales comme celle de Fustel, dans la *Cité antique*, et les hypothèses encore moins admissibles comme la métaphysique de Hegel, j'ai compris que j'avais eu la chance de tomber sur une idée simple, mais solidement basée, puisque le premier tableau de l'histoire de notre espèce présente une conformité frappante avec les déductions tirées logiquement de cette idée, ce qui n'arrive pas pour les idées des historiens que je viens de citer.

Je l'affirme donc à nouveau, quiconque voudra réussir devra partir comme moi de la distinction des besoins urgents et des besoins différables (à parler pour la grande masse des hommes).

* * *

4 mars (jeudi). — Les idées. — Celle de l'âme : a joué un grand rôle, aucun caractère scientifique. S'est combinée avec l'idée de Dieu. Je remarque que l'idée de Dieu, nous la devons surtout aux Juifs, qui restèrent longtemps sans croire à l'âme et donc à l'autre vie (à vérifier ce souvenir). Le cosmos leur avait donné l'idée de Dieu (le désert, a dit Renan, est monothéiste). L'homme ne leur avait pas suggéré l'idée de l'homme séparément spirituel et fait d'une partie simple, donc incorruptible, donc immortelle. Elle appartient, cette idée, à qui ? (Voir Renouvier, Diderot.)

Le sauvage a connu et pratiqué la première logique : celle de la confection des outils et instruments. Et c'est de là qu'est sortie la première civilisation.

Ajoutons qu'hélas, la guerre et l'esclavage y ont coopéré. Dans ces pays civilisés, qui a aboli la coutume de manger l'homme vaincu ? qui d'en faire un esclave. Les documents nous font défaut, ce qui est certain, c'est le nombre des esclaves (la guerre et le rapt, par les navigateurs). Le faste des rois, princes, guerriers, est le caractère commun à ces diverses civilisations si

éloignées entre elles, ajoutez-y la *théocratie* : ceci m'avait échappé, il faut m'en rendre compte.

Alliance de la monarchie et du déisme.

*
* *

5 mars (vendredi). — Ce qui arrive actuellement nous fait prendre garde en parcourant l'histoire que l'homme n'a pas, de nature, autant de dispositions à être moral, qu'à être inventif, ingénieux... La volonté d'être moral, j'entends juste, égalitaire, équitable (ou *humain*), n'est pas très forte. Cela n'est bon, selon l'homme, qu'entre gens qui ont à vivre ensemble, qui veulent continuer à vivre ensemble, comme habitant la même ville ou la même province, et à se défendre de concert contre les desseins d'adversaires voisins. Je crois qu'encore l'instinctif mouvement de sympathie pour l'être de même espèce, dont j'ai parlé ailleurs, est plus fort que l'*idée* un peu conventionnelle et artificielle de la *concitoyenneté* (je vois ça dans les anecdotes de la guerre).

En lisant un article de l'école Durkheim, cette question simple me vient : mais quel est donc l'*objet* de ce qu'ils appellent la religion ? Je ne crois pas qu'ils le définissent nulle part. Examinons la chose, en allant du cri-cri du sauvage au monothéisme le plus net, le plus pur, le plus rigoureux... A côté de ce courant *occidental* vers le dieu personnel (humanisé), il y a un vrai (ce semble), un réel courant (oriental) panthéistique, cosmique (scrutez le Nirvana), la théologie Hindoue. Sur ce mot « oriental », l'opposition entre le brahmanisme et le bouddhisme m'apparaît.

*
* *

6 mars (samedi). — Principes d'élimination et de choix. Ce qui est arrivé et a produit des résultats plus ou moins temporaires, mais qui ont été effacés, annulés par la suite, en sorte que des événements même en quantité sont comme s'ils n'étaient pas arrivés. Par exemple une guerre, un traité de paix, une alliance, le gouvernement d'un pays par une dynastie, une suite de rois... tout ça sera sommairement noté. Par là-dessous coulent les choses importantes à prendre : 1° Pour la satisfaction

des besoins urgents, c'est les phénomènes économiques modifiés principalement par les inventions qui se succèdent (au chapitre de la production, les événements politiques, gouvernementaux, légaux, guerriers, qui modifient la répartition ; les modes d'emploi, de jouissance, de dépense qui changent). Les monuments qu'on élève. Les centres de populations qui se déplacent, ceux qui se créent à nouveau. Classes nouvelles. Nouveaux rapports entre elles.

*
* *

Durkheim. — Confusion : collectif c'est religieux. Une fête de moisson, de semailles, de vendange..., les Rogations par exemple, parce qu'on finit souvent par y prononcer un appel quelconque à la divinité.

Ce n'est pas cet appel qui est le phénomène premier et créateur de la fête, tout au contraire. Le rôle de la religion en général est de s'immiscer, de venir consacrer, solenniser la fête qui a pour premier principe une joie, un plaisir réel, positif, naturel. Voir où hier j'ai conçu cela (dans Berr, je crois) (Voir p. 102, *Religion*).

*
* *

Vues religieuses. Il n'y a qu'une religion, celle qu'on a appelée la religion de la souffrance humaine, qu'on peut appeler avec plus de simplicité : la religion de la pitié ou de la charité mutuelle.

L'éternel, quel mot !

*
* *

10 mars (mercredi). — Lu hier un article sur Spinoza (dans *Synthèse*), c'est de Kostyleff, philosophe russe. Spinoza serait le véritable inventeur du monisme. — Mon impression. Pas n'est besoin de tant rêvasser, supposer, pour arriver à la seule pensée qui est celle de Spinoza, de Bergson. L'unité aperçue dans le monde cosmique, c'est le jet *spontané*, la vie. Le jet irréfrenable. Tout *veut durer*, grandir, s'étendre. En revanche, la question du matériel et de l'immatériel dans l'homme est une

fausse vue. L'esprit immatériel, surtout en l'absence d'un support matériel, n'est indiqué, démontré nulle part. C'est même une fausseté que nous tenons des sauvages.

Le cosmos est là devant vous ; scrutez-le scientifiquement, vous n'avez pas d'autre chose à faire. La science nous a donné une idée déjà sur le cosmos, capitale et incontestable, qui vaut plus que les systèmes philosophiques.

*
* *

14 mars (dimanche). — La terre, un puits d'énergie — d'où la même sort pour la vie végétative et pour la vie animale. Mais ici ce ne sera pas l'historien qui pourra répondre le premier, ce sera le naturaliste, et en second lieu l'historien du naturalisme.

*
* *

21 mars (dimanche). — Je reprends le sujet des talents artistiques, des sculpteurs par exemple.

L'architecture a été évidemment un art utile, qui a passé au delà, jusqu'au luxe surérogatoire de faire grand, et étonnant (pas précisément encore beau), pour répondre par la grandeur et par l'étonnante profusion des ornements à la grandeur d'un maître, infatué, traité comme un Dieu par ses soldats et par ses prêtres. — La sculpture pourrait bien être sortie de la magie, laquelle précède la religion (et les deux reviennent au fond au but utilitaire), sortie de cette même magie que nous voyons plus tard pratiquer l'envoutement, la prise de possession d'un animal, d'une personne, en sculptant ou dessinant son simulacre, ou s'emparant de ses rognures d'ongle, de ses cheveux, etc. — De même source évidemment les rennes représentés dans les grottes des Eyzies et ailleurs (le bœuf *primogenius*?). De même famille les simagrées décrites par Lévy-Bruhl.

Les danses, les courses publiques, rondes, farandoles : joie publique, ivresse du mouvement, vertige que se donnent les foules devinant la force, l'intensité des émotions intercommuniquées ; bruits forts produits par des ustensiles de bois, de pierre, qui commencent l'instrumentation ; cris, assonances, conson-

nances, rimes, commencement du chant par mélopées. Ça c'est l'œuvre de l'être social, et plus précisément à l'état de foule.

* *

22 mars (lundi). — Littérature. D'après le besoin, ou l'utilité dont est la chose, le discours dans un palabre de sauvages est évidemment le premier ouvrage en prose. Cela conseille ou décourage quelque acte pratique. Ce n'est pas encore de l'art. Cependant, outre les idées que l'orateur a fait passer devant les yeux des sauvages, il y a eu chez l'orateur des mouvements, des accents qui ont agité, ému ses auditeurs. Production d'émotions, donc commencement d'art. Début de la logistique, de la dialectique d'un côté, pour la conviction des auditeurs ; début, je le répète, de l'éloquence proprement dite. Ceci se dégage peu à peu de cela, prend de l'importance ; et voilà l'art oratoire. — Il y a là souvent, sinon toujours, des parties narratives, commencement de l'histoire, du roman, de l'épique. — Le lyrique, le dramatique...

* *

24 mars. — Je reconnais avoir écrit une grande erreur quand j'ai écrit que le langage avait créé l'idée. Non, les animaux ayant *l'image* ont déjà *l'idée*, et même la *logique pratique*. Mais c'est l'idée *inconsciente* et la logique *idem*. Les mots ajoutent à cela la conscience.

* *

Hegel. A sa définition de l'art, j'oppose hardiment la mienne : « Réaliser le beau ». — Mais le beau ? qu'est-ce ? Ce n'est pas une espèce partie d'objets ou d'êtres qu'on crée. C'est un certain *sentiment* qu'on fait éprouver, une certaine émotion qui n'est ni crainte ni espérance, qui n'implique aucun dessein d'agir. Situation passive de l'individu, émotion agréable et vive cependant. Hegel parle de réalisation du beau. Il n'y a pas de la beauté rien que dans les œuvres de l'homme. Que de beautés réalisées sans lui, font dire : C'est beau ! Réalisez-vous, vous hommes, ces montagnes, ces lacs, etc ? — Ma définition à moi embrasse toutes ces beautés.

*
* *

4 avril (dimanche, Pâques). — Question très utile à débattre : quelle est la valeur de l'histoire des religions dans la question générale, proposée naguère, de la valeur de l'histoire (pensée assez récente). Je dois relever dans ma préface sa nouveauté.

Je ne sais personne qui ait essayé de comprendre la psychologie de l'homme se divinisant, se plaçant avec outrecuidance parmi les dieux.

*
* *

5 Avril (lundi). — Quand on se passe d'une croyance religieuse quelconque, on abandonne l'esprit de vivre éternellement. C'est un tel sacrifice que je m'étonne qu'un homme le fasse, un homme, cet animal qui a une si fougueuse passion de vivre et de vivre indéfiniment. (Voir le sermon de Bossuet sur la mort, et les vers de Victor Hugo sur cet objet ; et notez qu'il ne s'agit pas pour nous de renoncer à toute vie, mais de subir la mort comme le passage nécessaire d'une vie à une autre. Et voyez comme ils trouvent cela dur. Et encore le mot de Pascal : « Et en voilà pour jamais », dans les *Pensées*.)

*
* *

Mais voici un mystère. On s'explique l'instinct de conservation. Mais celui de la nidification chez les oiseaux ? Car faire un nid, cela nous paraît, à nous, une besogne assez difficile. Ça, je le répète, est étonnant.

J'aperçois maintenant l'imprudente hardiesse qu'il y a à s'engager dans l'histoire, sans aucune connaissance des animaux (de l'animal comme *industriel*, et comme être social).

Voici des soins qui sont réclamés, non pour satisfaire aux besoins de l'être qui prend les soins, mais aux besoins d'un autre être qui n'agit pas. Soins des parents pour le petit encore absent. Ici ma loi des besoins semble bien renversée. — L'homme, lui encore, ayant la parole, peut enseigner l'enfant à élever des

enfants. Mais le chant de l'oiseau peut-il remplacer la parole?...
Mystère encore.

Avec qui causer de ça? La psychologie animale.

*
* *

La conclusion, ce semble, la plus prudente. Le monde serait un mécanisme comme une montre ; mais il n'y a pas eu, il n'y a pas d'horloger. Cela est *sui generis* et unique, *d'où l'incompréhensibilité*. Cherchons à connaître de plus en plus ce qui nous est donné, sans plus, sans interprétation, jusqu'à nouvel ordre.

REVUES GÉNÉRALES

L'ÉVOLUTION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE DE LA FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

(ÉTAT DES TRAVAUX ET QUESTIONS A TRAITER)

Depuis cinquante ans, l'histoire de l'évolution commerciale et industrielle de la France a fait l'objet d'un grand nombre de travaux importants, qui permettent d'en tenter maintenant une synthèse, synthèse provisoire, il est vrai, mais qui, en groupant beaucoup de faits épars, mettra en lumière la façon dont les questions doivent se poser et signalera les lacunes de nos connaissances, ce qui pourra provoquer de nouveaux travaux.

L'époque que nous avons en vue est particulièrement importante. C'est le moment où l'ancienne organisation du travail semble se fixer définitivement, où la royauté achève d'imposer sa tutelle aux communautés de métiers. C'est le moment aussi où s'établit fortement ce qu'on peut appeler l'*économie nationale*, caractérisée par la protection du travail indigène et la prohibition des produits étrangers, en un mot, par le *système protecteur*.

I

Grâce à de nombreux travaux, grâce surtout aux ouvrages de MM. Boissonnade, Hauser, Drapé, Rebillon, Gueneau (1), on

(1) Henri HAUSER, *Travailleurs et marchands de l'ancienne France*, Paris, 1920, et *Les divers modes d'organisation du travail dans l'ancienne France* (*Revue d'histoire moderne*, t. VII) ; BOISSONNADE, *Etude sur l'organisation du travail en Poitou*, 1899,

connaît avec précision l'organisation du travail, qui, née au moyen âge, a prédominé pendant de longs siècles. C'est toujours l'ancien métier, régi par la forme corporative, qui se maintient, avec les règles très strictes qui fixent les droits et les devoirs des maîtres, les obligations des compagnons et des apprentis. On voit en toute évidence que, travaillant pour le marché local, gêné par une étroite réglementation, il n'a qu'une production singulièrement limitée. Il apparaît clairement aussi que le système se renforce pendant les deux derniers siècles de l'Ancien régime : le nombre des métiers jurés ne cesse de grandir ; l'accroissement des droits de maîtrise, l'obligation de plus en plus stricte et onéreuse du chef-d'œuvre rendent de plus en plus difficile l'accès de la maîtrise, au point de faire du métier comme une caste fermée.

M. Boissonnade et, plus fortement encore, M. Hauser ont montré, d'une façon définitive, comment le pouvoir royal contribue à développer encore le régime de la jurande, auquel il veut soumettre, — surtout dans un but fiscal —, tous les métiers du royaume, comment il parvient à exercer sur leur organisation une tutelle de plus en plus étroite, en supplantant les privilèges des anciens pouvoirs locaux. On voit nettement aussi que le pouvoir royal s'efforce de prendre en main la réglementation industrielle, de plus en plus stricte, pour ne pas dire tyrannique, à mesure que l'État, — surtout depuis Colbert, — prétend, dans l'intérêt même de l'industrie, contrôler les procédés de fabrication.

De nouveaux travaux pourront, sans doute, nous apporter des faits nouveaux, mais qui ne modifieront pas sensiblement les conclusions qu'on peut dès maintenant formuler sur l'organisation des métiers (1). Toutefois, sur la nature et l'action des confréries, des études plus précises seraient les bienvenues. Il serait intéressant notamment de rechercher dans quelle mesure les confréries, dans les métiers libres, ont pu remplir l'office des

2 vol., in-8° ; A. REBILLON, *Les anciennes corporations ouvrières et marchandes de Rennes*, 1902 (extr. des *Annales de Bretagne*) ; L. GUÉNEAU, *L'organisation du travail à Nevers aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1919. Voy. aussi MARTIN SAINT-LÉON, *Les corporations d'arts et métiers*, 2^e édition, 1909.

(1) On consultera aussi avec profit l'ouvrage de Geneviève ACLOCQUE, *Les corporations, l'industrie et le commerce à Chartres du XI^e siècle à la Révolution*, Paris, 1917.

jurandes ; à cet égard, *Les anciennes confréries de Villefranche-sur-Saône*, de M. Ph. Pouzet (1), sont réellement instructives, mais il faudrait confronter ses conclusions avec de nouvelles recherches.

Les bonnes monographies que nous possédons montrent aussi qu'au moment où il semble arriver à son apogée, c'est la décadence qui commence pour le régime corporatif, décadence qui s'accuse de plus en plus au cours du XVIII^e siècle, et que précipitent, d'ailleurs, les exigences de la fiscalité royale ; la thèse de M. Gue-neau confirme, à cet égard, les conclusions de M. Boissonnade, en nous apportant une moisson de faits caractéristiques. On voit très nettement que l'ancienne organisation est condamnée surtout pour des raisons d'ordre économique : elle ne satisfait plus aux besoins de la production ; la réglementation industrielle empêche toute innovation, entrave tout progrès. L'administration royale elle-même sent si bien que ce régime suranné doit disparaître qu'elle finit par relâcher toute sa police de réglementation, en attendant qu'elle se décide à porter la main sur les corporations elles-mêmes. Comment ces tendances nouvelles se sont-elles pratiquement appliquées, quelle a été, dans les diverses régions, l'action des intendants, des inspecteurs de manufactures, des pouvoirs locaux ? C'est ce qu'il serait intéressant d'étudier par le détail dans de bonnes monographies. Mais, dès maintenant, on saisit sur le vif la lutte qui partout s'est manifestée entre l'ancienne organisation du travail, fondée sur la tradition, et la nouvelle, qui commence à se dessiner, et que des nécessités économiques vont bientôt imposer.

De grandes transformations se préparent, en effet, qu'annoncent et que déterminent même, pour une forte part, les progrès du commerce.

II

Sur le commerce intérieur de la France, surtout pour le XVII^e siècle, nos renseignements sont encore peu abondants. Nous connaissons avec une précision suffisante les entraves qui l'ont gêné jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, c'est-à-dire les mono-

(1) Lyon, 1904 (extr. de la *Revue d'histoire de Lyon*).

poles seigneuriaux (banalités, droits de foires et de marchés), le régime des aides, le système des douanes intérieures (1), la réglementation du commerce des grains (cette dernière question commence à être bien étudiée, surtout pour le XVIII^e siècle) (2). Nous sommes assez bien renseignés aussi sur les voies de communication, sur la construction des routes accomplie au XVIII^e siècle, et qui va préparer les grands progrès de la circulation intérieure (3). Les conditions auxquelles est soumis le transport des personnes et des marchandises ont commencé aussi à être sérieusement étudiées, principalement pour le XVIII^e siècle (4). Mais sur le détail du commerce intérieur, les bons travaux font presque complètement défaut ; aucun élément propre à dresser des statistiques, même approximatives, ne nous est fourni (5).

Sur les pratiques, sur la technique commerciales, beaucoup de travaux seraient à entreprendre ; le *Parfait Négociant*, de Jacques Savary, est fort instructif, à cet égard, pour le XVII^e siècle, mais celui-ci ne donne guère que la théorie ; seuls les papiers des maisons de commerce nous montreraient, d'une façon vivante, la pratique (6). Les institutions bancaires n'ont été que superficiellement étudiées ; il n'existe, à cet égard, de travaux un peu sérieux que pour la place de Lyon (7). Et cependant la ques-

(1) Voy. notamment S. CHARLÉTY, *Le régime douanier de Lyon* (Revue d'histoire de Lyon, 1902 et 1903).

(2) Voy. AFANASIEV, *Le commerce des céréales en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1894 ; LETACONNOUX, *Les subsistances et le commerce des grains en Bretagne au XVIII^e siècle*, Rennes, 1909 ; GIROD, *Les subsistances en Bourgogne à la fin du XVIII^e siècle* (Revue bourguignonne d'Enseignement supérieur, 1906).

(3) Voy. L. VIGNON, *Etude historique sur l'administration des voies publiques en France*, 1863, 3 vol., in-8° ; LETACONNOUX, *La corvée en Bretagne au XVIII^e siècle*, Rennes, 1905 (extr. des *Annales de Bretagne*) et *Les voies de communication en France au XVIII^e siècle* (*Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1909) ; Pierre CARON, *L'enquête sur l'état des routes et canaux au début de l'An II* (Bull. d'histoire économique de la Révolution, années 1917-1919). — Un grand obstacle aux relations commerciales de la France avec ses voisins de l'est, c'est le mauvais état des communications alpestres ; c'est seulement à l'époque napoléonienne que de bonnes routes seront construites ; voy. Marcel BLANCHARD, *Les routes des Alpes Occidentales à l'époque napoléonienne*, 1920 (Thèse de doctorat ès lettres).

(4) LETACONNOUX, *Les transports en France au XVIII^e siècle* (Revue d'histoire moderne, 1908-1909, t. XI).

(5) Bien rares sont les études comme celle de BOISSONNADE, *La production et le commerce des céréales, vins, etc., en Languedoc au XVII^e siècle* (Annales du Midi, t. XXI, 1909).

(6) Signalons toutefois le très intéressant ouvrage de Paul DECHARME, *Le comptoir d'un marchand au XVII^e siècle, d'après une correspondance inédite*, Paris, 1910.

(7) Voy. notamment Marcel VIGNE, *La banque à Lyon du XV^e au XVIII^e siècle*, 1902 et BONZON, *La banque à Lyon aux XVI^e et XVII^e siècles* (Revue d'histoire de Lyon,

tion du crédit a une importance capitale, surtout à la fin de l'Ancien Régime. Les archives des Chambres de commerce, des tribunaux consulaires, des Amirautés fourniraient, sur toutes ces questions, une mine de renseignements ; elles sont presque entièrement inexplorees (1).

Ce que l'on connaît le mieux, c'est le grand commerce maritime et colonial, qui se développe dès l'époque de Colbert et s'amplifie au cours du XVIII^e siècle. Nous avons affaire ici à un grand nombre de travaux, relatifs surtout, il est vrai, à la colonisation. L'histoire du commerce lui-même a été étudiée de moins près ; pour le XVIII^e siècle, nous n'avons aucun ouvrage aussi instructif que ceux de Dahlgren (2) et de G. Scelle (3), qui traitent de la fin du XVII^e siècle et des débuts du XVIII^e (4).

Le régime des grandes compagnies de commerce, leur action, leurs opérations commerciales pourraient donner lieu encore à bien des études. L'importance croissante du commerce colonial et maritime au XVIII^e siècle nous est révélée par la prospérité de ports comme Marseille, Bordeaux (5), Nantes, Rouen, Le Havre (6). Grâce aux ouvrages de M. Masson, l'histoire du port de Marseille nous est maintenant bien connue ; mais l'histoire de la place de Nantes reste encore à écrire. Les relations commerciales avec les États de l'Europe continentale n'est encore qu'ébauchée (7).

Ce qui apparaît clairement toutefois, c'est que le grand com-

années 1902-1903). A consulter aussi Germain MARTIN, *Histoire du crédit sous le règne de Louis XIV*, 1913.

(1) On trouvera beaucoup de renseignements sur le commerce dans BOURDE DE LA ROGERIE, *Introduction à la série B des Archives du Finistère (fonds des Amirautés)*.

(2) *Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique*, Paris, 1909.

(3) Georges SCELLE, *Histoire politique de la traite négrière aux Indes de Castille*, 1906, 2 vol., in-8°.

(4) Voy. cependant les bons ouvrages de Paul MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Paris, 1906 et *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Paris, 1911 ; GARNAULT, *Le commerce rochelais au XVIII^e siècle*, 3 vol., 1887-1888. — Sur les compagnies de commerce, qui ont joué un si grand rôle, voy. BONNASSIFUX, *Les grandes compagnies de commerce*, 1892 ; WEBER, *La Compagnie des Indes Orientales*, 1904.

(5) Voy. MALVEZIN, *Histoire du commerce de Bordeaux*, 3 vol., in-8°, 1892.

(6) Voy. les travaux si précis de Ph. BARREY (dans HAYEM, *Mémoires et documents sur l'histoire du commerce et de l'industrie*, t. V et VI).

(7) La meilleure étude de cette sorte a été écrite par P. BOISSONNADE, *Histoire des premiers essais de relations économiques directes entre la France et l'Etat prussien, pendant le règne de Louis XIV (1643-1715)*, Paris, 1912.

merce maritime a contribué à accroître la quantité des capitaux qui vont pouvoir commencer à s'employer dans l'industrie. En France, comme en Angleterre, on voit que le capitalisme commercial a précédé et, en quelque sorte, engendré le capitalisme industriel. C'est le commerce qui a déterminé l'accroissement de la plupart des villes (1). Mais, comme en notre pays le développement économique est beaucoup moins intense que chez nos voisins, la concentration des capitaux y résulte encore moins du commerce que des affaires financières. L'étude de ces affaires, à peine ébauchée, l'histoire sociale des gens de finance seraient, à cet égard, bien précieuses pour l'histoire économique.

III

Une étude d'un intérêt capital, c'est celle de l'évolution industrielle au XVIII^e siècle. On voit bien clairement que c'est toujours le régime de la petite industrie qui prédomine. Dans toutes les villes, les petits artisans, travaillant avec un petit nombre de compagnons, et même seuls, sont de beaucoup les plus nombreux, et le fait peut être constaté, non seulement dans les places purement commerciales, comme Paris et Bordeaux, mais même dans les centres industriels les plus importants. Partout, c'est le même régime de dispersion industrielle. A cet égard, des faits intéressants pourront nous être révélés par l'histoire économique et sociale des villes, encore à peine ébauchée, et que des travaux de géographie urbaine, aujourd'hui en honneur, viendront encore étoffer (2).

En réalité, avant 1750, la grande industrie n'est guère représentée que par des manufactures d'État, s'occupant presque uniquement de la production des objets de luxe (tapisseries, glaces, etc.) et aussi par un certain nombre de manufactures

(1) Voy. à cet égard les travaux de géographie urbaine [de Raoul BLANCHARD et notamment son *Grenoble*, Paris, 1911 ; cf. aussi LEVAINVILLE, *Rouen*, 1913.

(2) Voy. Gaston ROUNDEL, *La ville et la campagne au XVII^e siècle ; étude sur les populations du pays dijonnais*, Paris, 1922 ; Alex. NICOLAI, *La population de Bordeaux au XVIII^e siècle* (*Revue économique de Bordeaux*, 1905-1909), tirage à part, 1909 ; H. SÉE, *La population et la vie économique de Rennes vers le milieu du XVIII^e siècle d'après les rôles de la capitation* (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. IV, 1923) ; Fr. BRAESCH, *Essai de statistique de population ouvrière de Paris vers 1791 (Révolution française, an. 1912, t. LXII)*.

privilegiées. L'organisation de ces manufactures nous est assez bien connue par les travaux de M. Germain Martin (1), qui a étudié à la fois le règne de Louis XIV et celui de Louis XV, et aussi par des monographies, comme celles d'E. Frémy (2), Boissonnade (3), etc. L'action de Colbert, sa politique industrielle sont maintenant élucidées aussi bien que possible (4), et on commence à bien voir les raisons pour lesquelles cette politique de protection a presque complètement échoué (5).

L'histoire des manufactures au XVIII^e siècle est suffisamment connue ; mais la réalité pourrait être serrée encore de plus près par de nouvelles monographies, que rendent possibles les nombreux documents du Conseil et du Bureau du Commerce (6), les papiers des intendances (7), etc. Dès maintenant, on voit bien que les manufactures ne cessent de se développer au cours du siècle, déterminant un progrès très notable de l'industrie, qui va en s'accroissant dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qui est ralentie seulement par la crise qu'ont provoquée le traité de commerce de 1786 avec l'Angleterre et les mesures prises par des pays comme l'Espagne (8).

(1) *La grande industrie sous le règne de Louis XIV*, 1899 ; *La grande industrie sous le règne de Louis XV*, 1900.

(2) Elphège FRÉMY, *La manufacture des glaces en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, 1909.

(3) *Colbert, son système et les industries d'État en Languedoc (1661-1683)* (*Annales du Midi*, 1902, t. XIV).

(4) Sur l'industrie à la fin du règne de Louis XIV, voy. Ph. SAGNAC, *L'histoire économique de la France de 1689 à 1714, essai de bibliographie critique* (*Revue d'histoire moderne*, t. IV), et *L'industrie et le commerce de la draperie à la fin du XVIII^e siècle* (*Ibid.*, t. IX, 1907). Sur les nouvelles tendances économiques au début du XVIII^e siècle et la réaction contre le colbertisme, voy. du même, *La politique commerciale de la France avec l'étranger de la paix de Ryswick à la paix d'Utrecht* (*Revue historique*, 1910, t. CIV).

(5) Voy. l'étude [très intéressante de Paul-M. BONDOIS, *Colbert et la question des sucres ; la rivalité franco-hollandaise* (*Revue d'histoire économique*, années 1923, p. 12-61).

(6) Voy. BONNASSIEUX et LELONG, *Inventaire analytique des Procès-Verbaux du Conseil du Commerce*, Paris, 1900, in-4^o.

(7) Les mémoires des intendants offrent souvent de précieux renseignements sur le commerce et l'industrie ; tel, le mémoire de Ballainvilliers, à la fin de l'Ancien Régime (voy. DUTIL, *L'état économique du Languedoc à la fin de l'Ancien Régime*, 1911) ; tel, le mémoire de l'intendant des Gallois de la Tour ; voy. H. SÉE, *L'industrie et le commerce de la Bretagne dans la première moitié du XVIII^e siècle* (*Annales de Bretagne*, 1922, t. XXXV).

(8) Voy. F. DUMAS, *Étude sur le traité de commerce de 1786 entre la France et l'Angleterre*, Toulouse, 1904 ; Ch. SCHMIDT, *La crise industrielle de 1788* (*Revue historique*, 1908, t. XCVII, p. 78-94). — Pour tout ce qui concerne l'industrie à la fin de l'Ancien Régime, on trouve de précieux renseignements dans GERBAUX et SCHMIDT,

Toutefois, l'industrie capitaliste ne triomphe pas encore à la veille de la Révolution. On saisit seulement l'origine de la future organisation du travail. Nous avons déjà, à cet égard, assez de sérieuses monographies pour donner une conclusion ferme, que de nouvelles études, sans doute, ne feront que confirmer.

Sur la transformation de l'industrie, la nouvelle politique économique, libérale, hostile à la réglementation et aux privilèges, a eu une influence indéniable (1). Mais la concentration industrielle, que seul rend possible le triomphe du machinisme, n'en est encore qu'à ses débuts. En fait, le machinisme, qui a commencé d'abord à apparaître en Angleterre (2), et qu'on tente d'importer en France, ne s'introduit guère que dans les nouvelles manufactures de cotonnades et surtout d'indiennes, qui se distinguent des anciennes industries par des procédés de fabrication plus complexes ; on voit se créer des *fabriques*, au sens moderne du mot, fabriques qui groupent un grand nombre d'ouvriers. Les travaux de MM. Robert Lévy (3), Sion (4), Levainville (5), Ch. Schmidt (6), Dauphin (7), Garsonnet (8), Georges Mathieu (9), etc., nous ont apporté, à cet égard, des documents décisifs. Dans l'industrie houillère, comme le montre la thèse de M. Marcel Rouff (10), se forment aussi quelques grandes exploitations exigeant des capitaux considérables. Mais

Procès-Verbaux du Comité d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention, 1906-1910, 4 vol., in-8° (Coll. des Documents économiques de la Révolution).

(1) Voy., par exemple, DEPITRE, *La toile peinte en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris 1912.

(2) Voy. Paul MANTOUX, *La révolution industrielle au XVIII^e siècle*, Paris, 1905 ; CUNNINGHAM, *The growth of english industry and commerce*, 3^e éd., 1905.

(3) *Histoire économique de l'industrie en Alsace*, Paris, 1912 (thèse de doctorat en droit).

(4) *Les paysans de la Normandie orientale*, Paris, 1909 (thèse de doctorat ès lettres).

(5) *Rouen*, Paris, 1913.

(6) *Les débuts de l'industrie cotonnière en France (1706-1806)* (*Revue d'histoire économique*, 1913 et 1914).

(7) *La manufacture de toiles peintes d'Orléans* (HAYEM, *op. cit.*, t. III, p. 1-36).

(8) *Recherches sur l'industrie textile en Anjou*, Angers, 1915.

(9) *Notes sur l'industrie en Bas-Limousin dans la seconde moitié du XVIII^e siècle* (HAYEM, *op. cit.*, t. I, p. 35-72 et II, p. 101-16) et *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'industrie et du commerce en Bas-Limousin* (*Ibid.*, t. III, p. 47-72).

(10) *Les mines de charbon en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1922 (thèse de doctorat ès lettres). Cf. BARDON, *L'exploitation du bassin houiller d'Alais*, Nîmes, 1908, et GRAR, *Histoire de la recherche de la découverte et de l'exploitation de la houille dans le Hainaut français, la Flandre et l'Artois*, 1847.

ce ne sont que des cas exceptionnels. Dans la métallurgie elle-même, c'est la petite industrie qui prédomine (1), et on ne peut citer que les deux grandes usines du Creusot et d'Indret qui aient un outillage déjà perfectionné (2).

D'autre part, l'industrie, même dispersée, tombe de plus en plus sous la domination du capitalisme, — non point industriel, mais commercial (3), — grâce surtout au développement de l'industrie rurale et domestique, qui va ouvrir la voie à la grande industrie capitaliste du siècle suivant. Échappant à la réglementation des métiers urbains, parfois même à l'inspection des agents de l'État, se contentant de faibles salaires, elle est assurée d'un progrès rapide. Elle livre ses produits à des négociants, qui disposant de la matière première, souvent même des *métiers*, exercent sur elle une emprise de plus en plus forte et se transformeront, au siècle suivant, en grands patrons industriels. La question de l'industrie rurale commence à être élucidée, grâce aux travaux de MM. Tarlé (4), Bourdais et Durand (5), Elie Reynier (6), grâce aussi aux thèses de géographie de MM. Demangeon (7), Sion, Musset (8).

Ainsi, à la veille de la Révolution, on aperçoit déjà les symptômes de la grande transformation économique et sociale, qui aboutira au triomphe du capitalisme. Elle apparaît aussi lorsqu'on étudie la répercussion sociale des phénomènes économiques.

(1) G. et H. BOURGIN, *Etat de l'industrie sidérurgique en France au début de la Révolution*, 1920 (Coll. des Documents économiques de la Révolution).

(2) G. BOURGIN, *Deux documents sur Indret* (Bull. d'histoire économique de la Révolution, an. 1917-19), et surtout G. BALLOT, *L'introduction de la fonte au coke en France et la fondation du Creusot* (Revue d'histoire des doctrines économiques, an. 1912, p. 29-62). Cf. LEVAINVILLE, *L'industrie du fer en France*, 1922.

(3) C'est ce qu'a fort bien vu M. Alex. CHOULGUINE dans son article, *L'industrie capitaliste à la veille de la Révolution* (Revue d'histoire économique, 1922). Mais il attribue à la concentration industrielle une extension qui ne correspond pas à la réalité.

(4) *L'industrie dans les campagnes à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, 1910. Cf. LOUTCHISKY, *Etat des populations agricoles à la veille de la Révolution*, 1911, et *La petite propriété paysanne en France*, 1912.

(5) *L'industrie et le commerce de la toile en Bretagne au XVIII^e siècle* (Comité des Travaux historiques, Section d'histoire moderne et contemporaine, 1922, fasc. VII, p. 1-48).

(6) *La soie en Vivarais*, Largentière, 1921.

(7) *La Picardie et les régions voisines*, Paris, 1905.

(8) *Le Bas-Maine*, 1917. Cf. H. SÉE, *Le caractère de l'industrie rurale au XVIII^e siècle* (Revue historique, janvier 1923).

IV

La condition économique et sociale des classes marchandes et ouvrières mérite, en effet, une étude approfondie. La condition des diverses catégories de marchands, d'artisans et de compagnons n'a pas encore été étudiée autant qu'il le faudrait, surtout pour le *xvii^e* siècle. Des indications intéressantes, il est vrai, nous sont fournies par Babeau, dans ses *Artisans et domestiques d'autrefois*. Une récente et excellente thèse de M. Gaston Roupnel décrit, d'une façon très vivante, les diverses classes qui peuplent la ville de Dijon au *xvii^e* siècle (1). Des travaux de ce genre seraient hautement instructifs : les archives notariales et municipales, les actes de l'état civil, les rôles d'impôts fourniraient sur ces questions les données les plus précieuses. On peut commencer à distinguer la condition économique des diverses catégories de marchands et de gens de métiers ; on voit qu'au *xviii^e* siècle, comme au *xvii^e*, les apothicaires, imprimeurs et libraires, orfèvres, marchands de drap et de soie comptent parmi les marchands les plus aisés, que, parmi les métiers, ceux de l'alimentation, à peu près seuls, procurent l'aisance à ceux qui s'en occupent.

Grâce surtout à l'*Ouvrier en soie de Lyon* (2), de M. Justin Godart, on commence à bien comprendre comment, dans certaines industries (la fabrication lyonnaise de la soie surtout et aussi la draperie, l'industrie de la toile), les maîtres ouvriers tombent de plus en plus dans la dépendance économique des marchands, qui déterminent les prix de façons et « contrôlent » de plus en plus la production. Au *xviii^e* siècle, plus fortement encore qu'au *xvii^e*, les deux classes des *négociants* et des *artisans* s'opposent fortement : antagonisme à la fois économique et social (3). Les négociants appartiennent bien maintenant à la haute bourgeoisie ; c'est dans cette classe, dégagée du lien corporatif, que se recrutent

(1) Voy. aussi mon mémoire sur *La population et la vie économique de Rennes* et J.-M. RICHARD, *La vie privée dans une province de l'Ouest ; Laval aux xvii^e et xviii^e siècles*, Paris, 1922.

(2) 1901. Voy. aussi PARISSET, *Histoire de la fabrique lyonnaise*, Lyon, 1901.

(3) Voy. Camille BLOCH, *Etudes d'histoire économique*, Paris, 1900 ; J.-J. VERNIER, *Cahiers de doléances du bailliage de Troyes*, t. I (Coll. des Documents économiques de la Révolution). Cf. mon article sur l'Industrie rurale.

les directeurs de manufactures, les grands entrepreneurs de l'industrie houillère. Cette catégorie sociale peu nombreuse joue un rôle fort important dans les assemblées électorales de 1789 et y éclipse la masse des maîtres des métiers et des marchands organisés en jurandes (1).

La condition des compagnons commence aussi à se dessiner assez nettement ; elle ne diffère guère de celle des maîtres, bien que leur *standard of life* soit encore inférieur ; mais, comme ils parviennent de plus en plus difficilement à la maîtrise, ils tendent à former une classe distincte et permanente. A quel point est rude la condition d'existence des compagnons, c'est ce que montrent surtout la durée de la journée de travail et les salaires. On commence à avoir des indications assez précises sur la journée de travail. L'étude des salaires, de son côté, est à peine ébauchée et elle est très difficile, car ces salaires diffèrent suivant les métiers et suivant les localités (2). La moyenne en semble assez faible ; on voit que, s'ils se sont élevés sous le règne de Louis XVI, leur hausse cependant a été moins forte que l'accroissement des prix (3), ce qui se produit en tout temps, ce qui devait se produire surtout à une époque où les autorités publiques prenaient toutes les mesures capables d'empêcher la hausse des salaires ; on se préoccupe surtout des progrès de la production, nullement d'une équitable rétribution.

D'ailleurs, à chaque époque de crise, un grand nombre d'ouvriers sont réduits au chômage et à la mendicité. Le nombre des pauvres a été toujours considérable dans les villes, et il s'est accru d'une façon énorme pendant la crise de 1787-1789, qui a tant contribué à provoquer la Révolution (4).

Sur l'organisation ouvrière, on commence à posséder des données intéressantes. On connaît assez bien l'organisation des *compagnonnages*, restreints, d'ailleurs, aux métiers du *tour de*

(1) Voy. MOURLOT, *La fin de l'Ancien Régime et les débuts de la Révolution dans la généralité de Caen*, Paris, 1913, et les diverses publications des cahiers de doléances pour les États-Généraux de 1789.

(2) Il ne faut consulter qu'avec précaution d'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des denrées, des salaires et des prix de l'an 1200 à l'an 1800*, 5 vol., in-8°, 1894-1909.

(3) C'est ce que montre très nettement LEVASSEUR, *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 836 et sqq.

(4) Voy. Ch. SCHMIDT, *La crise industrielle de 1788* ; C. BLOCH, *L'assistance et l'État en France à la veille de la Révolution*, Paris, 1908.

France. Ils constituent certainement un organe de défense et de résistance vis-à-vis des maîtres, notamment par le fait qu'ils prennent en main l'embauchage des ouvriers ; mais les rivalités des deux *devoirs* hostiles paralysent en partie leur action. Cette concurrence prouve que les ouvriers ont encore peu conscience de leurs intérêts collectifs (1). C'est ce que montrent aussi les documents qui nous font connaître l'hostilité des compagnons contre ceux qui viennent travailler du dehors (les *forains*), l'hostilité des ouvriers *qualifiés* contre ceux qui n'ont pas fait d'apprentissage régulier (2). On a encore des renseignements sur quelques associations particulières, comme celles des compagnons papetiers (3).

On voit aussi que les grèves deviennent plus fréquentes au XVIII^e siècle qu'au XVII^e, qu'elles sont provoquées par la question de la journée de travail et surtout par la question des salaires ; le mouvement s'accroît encore aux approches de la Révolution, surtout à Paris et à Marseille (4). Des études nouvelles accroîtraient, à cet égard, nos connaissances. Mais, dès maintenant, il apparaît que les grèves sont, en général, localisées à une corporation ou à une ville, qu'il n'y a pas d'entente générale des ouvriers. On voit aussi que les pouvoirs municipaux et l'autorité royale mettent tout en œuvre pour briser les résistances ouvrières, pour imposer aux ouvriers l'obligation de ne pas quitter leur travail sans un congé exprès : on perçoit l'origine du *livret ouvrier*. Turgot lui-même et Necker, comme les Parlements, se préoccupent d'empêcher toute action ouvrière (5) ; on montre

(1) Voy. surtout MARTIN SAINT-LÉON, *Le compagnonnage*, 1902 ; H. HAUSER, *Les compagnonnages d'arts et métiers à Dijon aux XVII^e et XVIII^e siècles* (*Revue bourguignonne d'Enseignement supérieur*, 1907) ; GUÉNEAU, *op. cit.*, p. 76 et sqq. ; E. ISNARD, *Documents sur l'histoire du compagnonnage à Marseille* (HAYEM, *op. cit.*, t. IV, p. 185-211).

(2) Voy., par exemple, L. MORIN, *Essai sur la police des compagnons imprimeurs à Paris*, 1898.

(3) Voy., par exemple, BOURDE DE LA ROGERIE, *Note sur les papeteries des environs de Morlaix depuis le XV^e siècle jusqu'au commencement du XIX^e* (*Bull. historique et philologique*, 1911).

(4) Voy., par exemple, FLAMMERMONT, *Les grèves à la veille de la Révolution* ; M. ROUFF, *Une grève de gagne-deniers à Paris à la veille de la Révolution* (*Revue historique*, 1910, p. CV, p. 332-348) ; ISNARD, *op. cit.*, *loc. cit.*

(5) Voy. HAYEM, *La repression des grèves au XVIII^e siècle* (*op. cit.*, t. I, p. 93-136) ; TURGOT, *Œuvres*, éd., Schelle, 4 vol. ; FLAMMERMONT, *Remontrances du Parlement de Paris*, t. III. — Pour tout ce qui précède, voy. un ouvrage très précieux de Germain MARTIN, *Les associations ouvrières au XVIII^e siècle*, Paris, 1900.

même la plus grande défiance à l'égard des sociétés de secours mutuels (1).

Au moment de la convocation des États Généraux, les ouvriers n'ont pu que bien rarement faire entendre leur voix ; c'est ce que prouvent les publications des cahiers de 1789 (2). D'ailleurs, les ouvriers n'ont pas une idée nette des changements qu'il faudrait apporter à la législation. Des travaux récents montrent que leur attitude a été toute passive au moment du vote de la loi Le Chapelier, de 1791 (3) ; on voit, par contre, que les travailleurs ont pris la part la plus active aux journées révolutionnaires, mais que la question sociale qui soulève les masses populaires, ce ne sont pas les difficultés auxquelles donne lieu l'organisation du travail, mais bien l'angoisse de la vie chère et de la disette (4). En un mot, en 1789, ce n'est pas la question *ouvrière*, qui se pose, mais la question *paysanne* (5). On le comprend si l'on considère que l'industrie capitaliste n'en est encore qu'à ses débuts et que les ouvriers n'ont pas une conscience nette de leurs intérêts de classe.

Les pages qui précèdent tendent à montrer combien est vaste le champ des recherches qui seraient nécessaires pour qu'on pût connaître avec plus de précision l'histoire du commerce et de l'industrie, sous l'Ancien Régime. C'est surtout dans l'histoire du commerce intérieur, de la technique commerciale, du crédit que les lacunes sont graves (6). C'est aussi la répercus-

(1) L. DU BROG DE SEGANGE, *Les émailleurs de Nevers et la faïence* ; E. LEVASSEUR, t. II, p. 828 et sqq.

(2) Cependant nous avons des cahiers de compagnons de Troyes (J.-J. VERNIER, *op. cit.*, t. I) et de Marseille (J. FOURNIER, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée, de Marseille*, 1908 (Coll. des Doc. Economiques de la Révolution). — Remarquons, à ce propos, que la Collection des Documents économiques présente une mine précieuse de renseignements sur l'histoire économique du XVIII^e siècle.

(3) Voy. TARLÉ, *La classe ouvrière en France pendant la Révolution* (en russe, analysé par KARÉIEV, *Rev. fr.*, 1912, t. LXII, p. 333 et sqq).

(4) Voy., par exemple, M. ROUFF, *Le personnel des premières émeutes de 1789* (*Rev. fr.*, 1909, t. XXIX, p. 213 et sqq.).

(5) Les écrivains, qu'on peut appeler socialistes, se préoccupent beaucoup plus de la propriété du sol que de la question du travail. Cf. LICHTENBERGER, *Le socialisme et la Révolution française*, Paris, 1899 ; KROPOTKINE, *La Grande Révolution*, trad. fr. 1909 ; JAURÈS, *La Révolution*, 4 vol. (Histoire socialiste). La notion de classes sociales commence à se dessiner chez Turgot, mais son cas est tout exceptionnel parmi les écrivains du XVIII^e siècle. Voy. ROGER PICARD, *La théorie de la lutte des classes à la veille de la Révolution* (*Revue d'économie politique*, 1911). — Sur tout ce qui précède, voy. aussi mon article, *Les classes ouvrières et la question sociale à la veille de la Révolution* (*Annales révolutionnaires*, sept.-oct. 1922).

(6) Il ne faut pas oublier combien pour la question que nous examinons est pré-

sion sociale des transformations économiques qui doit attirer l'attention des historiens. Mais, en l'état actuel de la science, l'on peut déjà formuler quelques conclusions générales, qui seront utiles aux sociologues et aux économistes, et nous sommes en mesure de fournir quelques données intéressantes à l'histoire comparée (1).

Dès maintenant, en effet, si l'histoire comparée de l'évolution commerciale et industrielle aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles est encore difficile à écrire, une esquisse de cette histoire pourrait sans doute être tentée (2). Elle montrerait la grande place que tient la France dans la vie économique de l'époque. C'est que, de tous les pays de l'Europe, c'est le plus peuplé, le mieux unifié, le plus fortement organisé ; ni l'Allemagne, ni l'Italie, ni l'Espagne ne peuvent lui faire concurrence ; les Provinces-Unies elles-mêmes sont bien déchues de leur ancienne splendeur. Quant aux États-Unis, avec leur 4 millions d'habitants, ils n'ont pas encore dépassé la période qu'on dénomme la « période coloniale » (3).

C'est donc la France, après l'Angleterre, qui annonce le plus clairement, à la fin de l'Ancien Régime, l'évolution qui s'achèvera au ^{xix}^e siècle. L'histoire du commerce et de l'industrie en France, dans la période que nous envisageons, présente un intérêt qui dépasse le cadre national ; elle permet d'étudier des phénomènes économiques d'une portée générale.

HENRI SÉE.

ciieuse encore aujourd'hui l'*Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*, d'E. LEVASSEUR, nouvelle édition, 2 vol., 1901. Cet ouvrage a certainement suscité beaucoup des travaux que nous avons énumérés dans la présente étude.

(1) C'est ce que je tente de montrer dans l'ouvrage qui doit bientôt paraître sur *L'Évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien Régime*.

(2) Voy. CARROL-D. WRIGHT, *L'Évolution industrielle des États-Unis*, trad. fr., Paris, 1901.

(3) On trouvera, à cet égard, bien des données dans G. RENARD et WEULERSSE, *Le travail dans l'Europe moderne*, 1920 (Coll. de l'Histoire générale du Travail).

REVUES CRITIQUES

LE PROBLÈME DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

A PROPOS D'OUVRAGES RÉCENTS

Par une rencontre assez curieuse, trois livres ont paru dernièrement, qui tous trois sont consacrés à l'étude d'un même problème : un des plus hauts que posent les sciences de l'homme, celui des rapports du milieu terrestre avec les sociétés humaines. Trois livres fort différents du reste et par leur esprit et par leur caractère particulier. Le premier se présente comme le testament d'un savant éminent, le véritable créateur de la géographie moderne en France, Vidal de la Blache¹. Le second est l'œuvre double, un peu ambiguë, de deux géographes en pleine possession de leur méthode et de leurs idées : Camille Vallaux et Jean Brunhes². Le troisième, l'essai critique d'un historien, préoccupé avant tout de dégager ce qui, dans les travaux et l'effort même des géographes contemporains, peut intéresser directement l'histoire³.

C'est cet historien qui, continuant son œuvre de critique rai-

1. VIDAL DE LA BLACHE (P.), *Principes de géographie humaine*, publiés d'après les manuscrits de l'auteur par E. de Martonne. Paris, Colin, 1922, VIII, 328 p., in-8° cartes.

2. BRUNHES (J.) et VALLAUX (C.), *La Géographie de l'Histoire, Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*. Paris, Alcan, 1921, II, 716 p., in-8°, cartes et diagrammes.

3. FEBVRE (L.), avec le concours de L. Bataillon, *La Terre et l'Évolution humaine, introduction géographique à l'Histoire*, Paris, La Renaissance du Livre, 1922, XXVI, 472 p., in-12, croquis (vol. 4 de la 1^{re} section de *l'Évolution de l'Humanité* dirigée par H. Berr).

sonnée des idées géographiques, en tant du moins qu'elles touchent à l'objet propre de ses études — voudrait rendre compte aujourd'hui des deux ouvrages importants qui ont paru à peu près en même temps que le sien. On l'excusera de ne point l'avoir fait plus tôt. Par un scrupule aisé à comprendre, c'est volontairement qu'il a ajourné, jusqu'après l'entière publication de son livre à lui, toute lecture et toute étude détaillée des travaux en question. Mais on lui pardonnera aussi de ne pas oublier tout à fait, dans leur rapide présentation, le point de vue auquel il s'est personnellement tenu : on ne s'étonnera donc point s'il marque, à l'occasion, d'un trait aussi net que possible, l'accord ou le désaccord de sa pensée avec celle des géographes dont l'œuvre va le retenir ici.

I

Le livre de Vidal de la Blache est un livre posthume. On sait que le grand géographe est mort le 5 avril 1918. Il avait en chantier depuis plusieurs années un ouvrage de caractère doctrinal et méthodique sur la science qu'il a véritablement créée en France. Lorsque la mort vint le prendre, la première partie de son travail, consacrée à la *Répartition des Hommes sur le Globe*, avait été assez poussée pour que plusieurs chapitres en aient pu paraître isolément, en 1917 et 1918, dans les *Annales de Géographie* : on les retrouvera dans les *Principes*¹ ; ils en constituent les chapitres I à V. Mais, nous dit M. E. de Martonne, l'éditeur du livre, gendre de Vidal de la Blache et lui-même professeur de géographie physique à l'Université de Paris : les deuxième et troisième parties du travail projeté, respectivement consacrées aux formes de civilisation et à la circulation, étaient restées entièrement manuscrites et n'offraient, en dehors de deux ou trois chapitres définitivement rédigés, que « des dossiers considérables de notes et de brouillons ». La mise en œuvre de semblables matériaux dut être chose fort délicate, nous le croyons sans peine.

Qu'eût été, achevé, publié par Vidal lui-même, le livre que

1. C'est le titre sous lequel paraît l'ouvrage posthume de Vidal. Ce titre est-il de Vidal lui-même? M. de Martonne ne nous le dit pas.

M. de Martonne nous soumet aujourd'hui? Nul ne peut le dire. Sous sa forme présente, il n'est pas exempt d'une certaine lourdeur. Et je ne sais pas si, au lieu de grouper les *membra disjecta* de l'ouvrage inachevé en un ensemble malgré tout un peu factice, M. de Martonne n'aurait pas rendu un meilleur service à l'auteur du *Tableau de la France* en publiant franchement sous forme de morceaux séparés les fragments qu'il avait marqués du signe du maître. Visiblement, M. de Martonne a eu la hantise de l'achevé. Si nous ne nous faisons pas illusion, nous dit-il, « la plupart des chapitres se présentent comme un tout homogène ; bien peu sont évidemment incomplets. » Etrange prestige du complet, alors que Vidal n'a jamais valu par ses talents d'architecte? Car c'est un fait que ce très grand, très pénétrant géographe, était médiocrement à l'aise, et un peu gauche, dans le domaine des concepts théoriques. Il lui fallait pour triompher ne jamais quitter « cette bonne forte base » dont parle Michelet : la terre. Dans les *Principes*, ce qu'il y a de plus vivant, ce sont des « fragments », quelques-unes de ces analyses si personnelles, si aiguës, si suggestives en même temps, qui ne sont, qui ne peuvent être que d'un seul géographe au monde. Et quand un gros fil blanc n'aurait point relié les perles retrouvées dans les cartons du maître, nul sans doute n'y aurait perdu sensiblement — pas même Vidal de la Blache, dont la gloire n'était point celle d'un constructeur de synthèses théoriques.

* * *

On a beaucoup dit et répété que, dans les pages de ce livre posthume, le lecteur ne trouvait rien de bien nouveau ni qui marquât un progrès réel de la pensée du maître. Et certes, il est vrai qu'on y rencontre, nombreux, des échantillons parfaits de ce talent et de ce savoir-faire spécial qui rendent si précieusement inimitables les « analyses » de Vidal, surtout lorsqu'il traite de ces contrées méditerranéennes qu'il aimait et connaissait si bien. Mais on découvre sans doute, dans les pages retrouvées et publiées par M. de Martonne, pas mal d'indications neuves, de suggestions inédites et qui valent la peine d'être retenues. N'en signalons qu'une, entre bien d'autres. Il y a, dans les *Principes*, une tentative fort intéressante pour adapter

aux fins de la géographie certains résultats obtenus, au prix d'efforts prolongés et soutenus, par une science jeune, en plein devenir : l'ethnographie.

Vidal de la Blache nous dit très bien le genre d'intérêt que faisait naître en lui la visite de quelqu'un « de ces musées ethnographiques comme il en existe dans certaines villes d'Europe ou des États-Unis. » Leurs collections évoquaient puissamment à ses yeux les sociétés même qui en avaient fourni les matériaux. Il n'était pas insensible à la forte, mais après tout superficielle, impression d'exotisme qui résulte de la réunion de tant d'objets divers rassemblés de toutes parts : et comment l'aurait-il été, doué d'une imagination aussi forte de géographe, d'un don aussi certain d'évocation ? Mais la contemplation l'incitait, selon sa coutume, à la méditation. « Lorsqu'une idée méthodique a présidé au classement de ces musées, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'un rapport intime unit les objets de même provenance. Isolés, ils ne frappent que par un air de bizarrerie ; groupés, ils décèlent une empreinte commune. Peu à peu, par la comparaison et l'analyse, l'impression géographique se précise. De même que celui de la fourrure et des organes de locomotion d'un animal permettent à un botaniste ou à un zoologue de discerner sous quelles influences générales de climat et de relief ces êtres pratiquent leur existence, il est possible au géographe de discerner, d'après le matériel soumis à son examen, dans quelles conditions de milieu il a été formé... La matière et la forme des appareils de chasse, de capture, de défense, de travail, de dépôt, de transport, dénoncent une provenance et une approximation se rapportant à certains genres de vie, formés eux-mêmes sous l'influence de conditions physiques et biologiques qu'il est possible de déterminer. En ce sens, une leçon de géographie comparative se dégage des témoignages des sociétés les plus humbles¹. »

Passage fort intéressant et qui témoigne chez le maître, ne disons pas d'une orientation nouvelle : il ne serait pas difficile de trouver dans son œuvre des témoignages bien antérieurs d'une curiosité ethnographique avertie — mais du moins de la conscience plus nette et plus claire de cette curiosité même et de sa

1. *Principes*, p. 120-121

vraie portée. On aura d'ailleurs noté au passage l'allusion précise à la théorie bien connue des *Genres de Vie*, exposée si brillamment par Vidal lui-même, en 1911, dans plusieurs articles d'intérêt capital¹. En fait, dans les *Principes*, tout un chapitre, le deuxième de la seconde partie, consacré aux instruments et au matériel, porte témoignages de ces tendances — et trois belles cartes en couleur, toutes trois publiées sous un titre commun : *les Milieux : développements autonomes de civilisation*, traduisent aux yeux de façon excellente les principaux résultats obtenus par Vidal de la Blache dans sa recherche. L'une illustre la part qu'occupent, dans le matériel de diverses civilisations, certaines plantes : non seulement le cocotier, ou le bambou, mais le bouleau et le coton, pour ne citer que celles-là. L'autre précise le rôle utilitaire de ceux qui proviennent du renne par exemple, ou du mouton, ou des tortues géantes, des huîtres perlières, des coquilles merveilleuses du Pacifique. La troisième enfin s'attache à la répartition des formes de construction en fonction des matériaux employés : et voici le domaine des architectures en pierre, celui de la brique et du pisé, celui de la maison en bois résineux, ou de la case tropicale, tantôt rectangulaire, tantôt cylindrique.

*
* *

C'est avec un vif intérêt qu'on prend connaissance tant de ces documents figurés que des pages, souvent excellentes et dignes du meilleur Vidal, que le maître a consacrées à prendre et à nous donner conscience de cet « air de famille » qui apparente entre elles les œuvres matérielles issues par exemple des civilisations tropicales. Ces civilisations utilisent, certes, les ressources de la forêt ; mais elles s'inspirent aussi du spectacle quotidien et, pour ainsi dire, de l'exemple perpétuel de ce monde végétal qui les abrite et les entoure. « Ce sont des édifices vivants, note finement Vidal, que ces étages superposés des galeries forestières, depuis le sous-bois à ras de sol et les arbres à mi-hauteur jusqu'aux cimes suprêmes que surmonte et enveloppe la toiture aérienne de feuillage. Si l'architecture des cases n'en est qu'une reproduction bien médiocre, elle n'en décèle pas moins quelque lointaine rémi-

1. *Les genres de Vie dans la Géographie humaine (Annales de Géographie, XX, 1911).*

niscence. Les entrelacements de lianes qui permettent à certains hôtes de la forêt de circuler sans toucher terre, devinrent entre les mains des hommes ces ponts végétaux qu'on trouve en usage depuis l'Afrique Occidentale jusqu'à la Mélanésie ; les indigènes d'Amazonie en prirent modèle pour les hamacs, qui semblent avoir leur origine chez eux. Les gros fruits sphériques du *Lagenaria* et du Cocotier, comme ailleurs les œufs d'autruche, communiquèrent aux coupes ou calebasses taillées dans leurs flancs une configuration ronde, ou ovale... La nature vivante a cela de caractéristique, qu'elle suggère la forme en même temps qu'elle fournit les matériaux¹. » — Plus loin encore, notons ces remarques délicates : « Il est remarquable de constater, surtout dans le Centre et l'Ouest africain, combien la technique du métal s'y inspire de formes dérivées du régime végétal. On dirait que le fer ne s'est substitué au bois qu'en l'imitant. » Et, énumérant les couteaux de jet, les serpes, les instruments de sacrifice qui lui inspirent ces réflexions : « Les uns, note-t-il, se profilent symétriquement le long d'un axe semblable à la nervure médiane d'une feuille de bananier ; d'autres se terminent en lancéoles comme une tige de palmier ; d'autres s'incurvent et, dans leur concavité, projettent des dents ou lamelles semblables aux stipules qui se détachent de la gaine d'une feuille. »

On retrouve bien là le Vidal de la Blache qui, dans le *Tableau de la France*, notait d'un mot sobre et juste « cet aspect d'élégance » que présente la Lorraine à qui vient de la Belgique ou de l'Ardenne, avec sa flore qui déjà « prend des teintes méridionales » ; la fine végétation, ajoutait-il, « montre des ciselures dont l'art local s'est maintes fois inspiré, qu'il fait revivre dans le fouillis de ses fers ouvragés et dans la svelte décoration de ses vases de verre². »

Tout ceci, fort ingénieux, fort intéressant, véritablement suggestif. Mais qu'en va donc conclure Vidal de la Blache, géographe ? Sans nul doute, que le milieu détermine et conditionne étroitement ces sortes de civilisations qu'il qualifie d'autonomes — et que le géographe trouve en elles d'excellents types de sociétés véritablement déterminées par le sol et le climat du domaine qu'elles occupent ? — Nullement.

1. *Principes*, p. 122.

2, *Tableau de la Géographie de la France*, 1903, p. 207.

Ces civilisations dépendent étroitement d'un milieu local : c'est vrai. C'est si vrai qu'on pourrait, à l'exemple de certains géographes botanistes, attribuer à telle ou telle de ces espèces vivantes la valeur d'un type et en faire le signalement dans certains domaines de civilisation : que l'on songe par exemple au bambou et au cocotier sous les tropiques, au dattier et à l'agave dans les contrées arides, au bouleau dans les régions subarctiques, au renne dans le Nord de l'Ancien Monde et au phoque ou au morse dans le Nord du Nouveau. Vidal note tout cela au passage. Mais il n'a garde, cédant à la tentation, de se transformer « en géographe botaniste ». Non seulement par ce qu'il sait fort bien que ces civilisations, précisément dans la mesure où elles sont attachées à des milieux spéciaux par des liens étroits et qu'on est tenté de croire nécessaires, sont frappées d'infirmité. « Il leur manque le don de se communiquer et de se répandre ¹. » Mais aussi parce qu'il le note expressément : les ressources locales, en définitive, ne fournissent jamais à l'homme que des matériaux spéciaux pour réaliser des instruments dont l'idée n'est pas d'origine locale. « Les instruments que l'homme a fabriqués pour l'attaque ou la défense, pour le transport ou comme récipients, ne s'écartent pas sensiblement de certaines formes générales ². Que ce soient la pierre, l'or, la coquille ou le bois qui entrent dans leur composition ; la hache, la massue, l'arc présentent le même ensemble. La pirogue creusée dans un tronc, le canot d'écorce, le cayak revêtu de peaux, le gréement des voiles de nattes, de lin et de cuir comme chez les anciens Celtes, diffèrent plus par les matériaux que par les formes. Ce qui s'exprime ainsi, c'est l'intention qui préside à l'adaptation de la matière, c'est l'élément inventif par lequel l'homme y imprime sa marque. »

Ainsi, la contemplation de ces sociétés fermées qui semblent tout tirer du milieu, qui semblent pour ainsi dire n'être elles-mêmes qu'un produit du milieu — cette contemplation n'excite pas ce géographe éminent à prendre le change sur des apparences et à proclamer la subordination de l'homme aux conditions naturelles : tout au contraire. Ce qui le frappe avant tout, c'est l'ingéniosité de l'homme, son initiative, sa plasticité, sa liberté si l'on veut, en vidant le mot de tout sens métaphysique — nul-

1. *Principes*, p. 131.

2. *Ibid.*, p. 132.

lement son asservissement. Sa dépendance envers le milieu local ? « Elle ne fait que mieux éclater en certains cas la puissance et la variété d'invention dont il est capable. » Et en définitive, dans le matériel d'une civilisation, ce que Vidal de la Blache, au terme de sa carrière scientifique, riche de toutes les observations, les réflexions, les expériences d'une vie de continuelle méditation, trouve de plus digne de remarque : ce ne sont pas les liens qu'il aperçoit mieux et plus finement que personne et qui relient les créations des hommes aux produits variés de la nature qui les entoure : c'est la puissance unitaire et dominatrice du génie humain.

On nous pardonnera de relever avec une particulière satisfaction ces vues profondes d'un grand esprit, et d'en signaler, une fois de plus, la largeur et la fécondité.

II

Toute inachevée qu'elle soit, l'œuvre dernière de Vidal atteste du moins en toutes ses parties une belle unité de doctrine et de sentiment. C'est une œuvre double au contraire, assez étrange dans sa composition, assez déconcertante dans sa réalisation, que la *Géographie de l'Histoire* de MM. J. Brunhes et C. Vallaux. Œuvre double, non seulement parce que les auteurs sont deux — et bien réellement deux, par leurs qualités comme par leurs défauts ; mais encore et surtout par ce qu'elle se compose de deux parties distinctes entre lesquelles j'avoue qu'il me paraît difficile d'établir un lien. De ceci, si l'on se reporte à l'*Avant-Propos*, l'un des deux auteurs seul est responsable, M. Brunhes, puisqu'il nous dit que la *Géographie de l'Histoire* était « construite et en partie rédigée » quand M. C. Vallaux lui proposa sa collaboration.

La première partie du livre, de beaucoup la plus considérable — 440 pages — est une étude générale sur les relations de la Géographie avec l'Histoire. La seconde, moins développée — 250 pages — une suite de considérations sur la guerre mondiale de 1914-1918, publiée sous un titre dépourvu de netteté, sinon de substantifs : *Géographie des luttes contemporaines ; Races, Nationalités, Nations, États, Guerre et Paix*. Entre ces deux parties,

quelles relations réelles? Les auteurs ne le disent point. Ils n'ont pas entendu recourir à la vieille division commode : première partie, codification de principes théoriques dégagés de l'expérience historico-géographique de tous les temps ; deuxième partie, application de ces principes aux faits essentiels de la guerre de 1914-1918. En réalité, les 250 dernières pages du livre ne se rattachent pas aux 400 premières par un lien précis. Elles forment une sorte d'étude indépendante. Elles tiennent de l'article de revue, bien plus que du traité de géographie. Parfois même, fort nettement, elles nous rappellent que l'un des deux auteurs, et celui dont visiblement toute cette fin de livre porte la marque, s'est senti pendant la guerre une vocation de journaliste assez impérieuse. On nous excusera de ne point le suivre sur ce terrain. Chacun son métier. La guerre n'a posé pour nous, de 1914 à 1918, qu'un petit nombre de ces modestes problèmes de tactique qu'envisageait l'*Instruction sur le combat des petites unités*. Nous ne nous sentons point qualifiés, par cette humble expérience, pour juger de haut les stratégies terrestres, maritimes et aériennes des chefs d'armée en présence. Ou plus exactement, notre avis en la matière, serait sans aucun poids ni aucune valeur.

Quant à la première partie, nous nous sentons plus à l'aise pour l'examiner, et la discuter au besoin. C'est gibier de géographe, et d'historien. Honnête gibier et déjà fort connu sur le marché. Car, ce qui appartient à M. Brunhes dans ces 440 pages, n'a rien d'imprévu. Les idées sont celles qu'exprimait déjà la *Géographie Humaine* du même auteur, à la fois d'une façon générale et, au chapitre VIII, d'une façon assez particulière. Or, en 1914, un mémoire de 70 pages, publié exactement sous le même titre que le livre actuel dans la *Revue de Géographie Annuelle*¹, avait développé et mis en forme ces idées. — Pareillement, ce qui est de M. Vallaux n'est point à proprement parler nouveau sous sa plume. En 1910, dans un volume riche de substance, intitulé : *Géographie sociale, le Sol et l'Etat*², ce géo-

1. Tome VIII, 1914, fasc. I. Le mémoire demeure intéressant, même après le gros livre, par les intéressantes illustrations hors-texte qu'il renferme : photographies typiques de Bosnie-Herzégovine.

2. Il avait été précédé d'un autre volume, intitulé *la Mer*. Nous avons signalé en leur temps ces deux ouvrages aux lecteurs de la *Revue de Synthèse*. Cf., t. XVIII, p. 242.

graphe qualifié formulait déjà les réflexions dont il nous présente aujourd'hui une expression « plus condensée et mieux coordonnée », c'est lui-même qui nous le dit. Au total, on le voit : beaucoup de voulu dans l'entreprise de MM. Brunhes et Vallaux et un ouvrage qui doit sa naissance plus peut-être au succès d'un ouvrage antérieur qu'à une véritable nécessité intellectuelle.

*
* * *

Ne nous attardons pas à en signaler les bonnes pages, les paragraphes utiles, les réflexions ingénieuses. Elles ne font point défaut, certes — et, en particulier, les chapitres consacrés au peuplement du globe, aux routes, aux frontières, aux villes capitales sont riches en suggestions profitables. Mais c'est un débat d'idées que nous voudrions instituer ici, un débat de principes et, dans une certaine mesure, de méthodes. Allons donc droit à l'essentiel, je veux dire à ces quelques chapitres assez serrés et drus dans lesquels M. Vallaux, résumant son expérience antérieure, a condensé ses idées essentielles sur le, ou les problèmes fondamentaux de la géographie politique. Excellente occasion de reviser, une fois de plus, nos propres idées sur un ensemble de procès dans lesquels, les géographes voudront bien l'admettre, les historiens ont quelques motifs légitimes de vouloir se porter partie.

Dans le premier des trois chapitres ¹ consacrés par lui à l'étude successive des « trois problèmes fondamentaux de la géographie politique », M. Vallaux recherche tout d'abord et s'efforce de déterminer les « conditions géographiques primaires » qui sont « la base nécessaire de toute formation d'État ². » C'est bien là, en effet, le problème des problèmes, celui qui est le cœur de toute géographie politique.

Or, la méthode suivie paraît d'une précision irréprochable. Dresser la carte des États. Puis la carte du monde habité. Superposer la première à la seconde. Relever les non-coïncidences. Et appliquer l'analyse géographique aux parties blanches, aux parties du monde habité qui échappent à la prise des États ; chercher à leur arracher, précisément, le secret géographique de la

1. *Op. cit.*, ch. VII, p. 269 sqq.

2. *Ibid.*, p. 281.

fonction des organismes politiques. En théorie, rien de plus rationnel. En pratique, voyons :

Dresser la carte des États... Mais, qu'est-ce qu'un État? M. Vallaux nous le dit, et là où, précisément, il doit le dire : au début même de son livre. « Les États sont des sociétés organisées pour garantir aux individus qui les composent la sécurité personnelle et la jouissance paisible de leurs biens et des fruits de leur travail¹. » Sécurité, propriété, nous voilà en pleine théorie juridico-politique. Mais alors, la géographie, qu'a-t-elle à faire ici? Sécurité, propriété : ce ne sont point précisément des notions géographiques?

— Pardon, objecte M. Vallaux. L'exercice le plus simple de ces droits de l'État (pourquoi droits, alors qu'on attend fonctions?) — « cet exercice ne se peut concevoir si ces droits ne sont pas accompagnés de l'occupation permanente d'un morceau de la surface terrestre. » — Mais quelle nécessité voilà-t-il? L'État, tel que vous le concevez et le définissez, c'est l'État formel et militaire de Ratzel dans sa *Politische Geographie* : une société d'assurance et de protection contre les dangers qui menacent les sociétaires. Mais rien, dans cette définition, ne s'oppose à la conception, par exemple, d'un État de nomades perpétuellement nomadisants ; rien, en d'autres termes, n'implique la nécessité de l'occupation permanente d'un morceau de surface terrestre, circonscrit par des frontières? Qu'il y ait eu réellement, dans l'histoire, des États nomades purs ou, comme le dit C. Vallaux, *absolus et complets*², c'est une autre question. Mais en ce moment, nous nous mouvons dans la sphère des concepts et des définitions. Je dis que la définition abstraite et juridique de l'État, considéré purement et simplement comme système de défense et de protection, n'implique pas par elle-même la nécessité d'une occupation permanente du sol.

Je sais bien : Camille Vallaux a répondu par avance. « Un groupe d'hommes qui se déplace toujours sans se fixer nulle part, et qui ne fait aucun effort de transformation sur le sol où il réside temporairement ne saurait constituer une société politique, même embryonnaire. » C'est que « le besoin de sécurité collective ne commence à naître que du jour où, en se fixant à

1. *Ibid.*, p. 269.

2. *Ibid.*, p. 277.

un territoire, en l'appropriant, en l'utilisant pour les nécessités de la vie matérielle, les hommes groupés sentent qu'ils ont à défendre un patrimoine commun. » Mais d'abord, que devient là la distinction formulée par C. Vallaux lui-même, entre la *Souveraineté*, cette forme d'occupation du sol spéciale à l'État et, d'autre part, l'occupation simple ou la propriété privée? Quand notre auteur nous dit qu'il n'y a pas d'État sans occupation permanente d'un territoire, ne retombe-t-il pas dans la confusion qu'il dénonce chez Anatole France — ou chez Ratzel?

*
* * *

Laissons cela, et revenons à la genèse de ce « besoin de sécurité collective », qui ne prendrait naissance que dans le cas de fixation des hommes sur un territoire approprié par eux. Mais les membres d'une caravane, n'éprouvent-ils pas « un besoin de sécurité collective? » Et pour sentir « qu'ils ont à défendre un patrimoine commun », que ce patrimoine d'ailleurs soit réellement commun entre eux ou qu'il se compose d'une somme de patrimoines individuels — ont-ils besoin d'être des propriétaires fonciers? Qu'un Ratzel commette cette sorte de confusion de la Souveraineté et de la Sédentarité, on le comprend. Il ne part de l'affirmation : « L'État est l'intermédiaire par lequel la société s'unit au sol », que pour arriver à sa conclusion : « Un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort ; il doit y mourir, en subir la loi. » Ratzel, passe. Mais M. Vallaux?

Autre chose. Qui dit État, nous explique-t-on, dit organisation de défense et de protection. — Mais tout groupe humain, si humble soit-il, ne se préoccupe-t-il point, avant tout, de protéger ses membres contre les atteintes, les entreprises des autres groupes? Et alors, comment distinguer, à l'aide de cette définition, les sociétés politiques élémentaires ou rudimentaires, des grands États évolués? — J'entends que, chemin faisant, M. Vallaux indique d'autres critères. Un État véritable, un État digne de ce nom ne peut naître, nous dit-il, que sur un territoire suffisamment peuplé pour que des relations constantes de proximité s'établissent entre les groupes élémentaires dont l'association formera une société politique autonome. Evidemment. Mais la définition liminaire de l'État par M. Vallaux comporte-t-elle

cette donnée? Non. Et du reste, même lorsqu'il introduit de nouvelles distinctions de ce genre, la notion d'un État caractérisé uniquement par l'organisation d'un système de protection de ses membres ne cesse de hanter notre auteur. « Il faut qu'il y ait entre les hommes composant un groupe des relations constantes de proximité pour que naissent les besoins et l'organisme de la sécurité collective ¹. » Sécurité toujours. C'est bien là, aux yeux de C. Vallaux, l'essentiel de l'État.

Or, vraiment, pour un géographe — c'est peut-être une attitude assez paradoxale? Car enfin, est-il bien exact que dans la genèse de l'État, n'interviennent que des besoins militaires? Pour ne parler que de ceux-là, les besoins économiques ne jouent-ils pas leur rôle, leur rôle capital et de tout premier plan, dans la constitution des unités politiques? Et si le fait est exact, et il l'est — un géographe peut-il raisonnablement s'en désintéresser? qu'un juriste, qu'un théoricien du droit public se satisfasse de la définition abstraite qu'adopte M. Vallaux et qui lui sert de point de départ, je le comprends. Que, pour lui, le sol puisse être « sublimé » en quelque sorte jusqu'à devenir une catégorie abstraite de la pensée ; qu'il y ait lieu, toujours pour lui, de dégager une notion du sol pur, valant par la position, l'étendue, etc. — soit. Mais pour un géographe? S'il ne s'intéresse pas à la terre en tant que telle, à la terre productive et nourricière, à la terre couverte de plantes et peuplée d'animaux et bourrée de métaux — qui donc s'y intéressera légitimement? Sans compter que, cette conception toute formelle, toute militaire de l'État — je comprends que Ratzel, l'Allemand Ratzel, le pangermaniste Ratzel l'ait adoptée. Elle était dans la logique de sa pensée et de sa doctrine, non pas scientifique, mais politique. N'avons-nous pas mieux à faire, nous, que de le suivre sur ce terrain?

Je demeure impénitent, je l'avoue. Aujourd'hui comme naguère, à mes yeux : « le problème politique et le problème humain ne font pas deux. » Il n'y a pas pour moi de géographie politique et historique sans géographie sociale — ni de géographie sociale sans géographie économique — ni de géographie économique sans géographie physique. C'est un enchaînement qui ne saurait se rompre. Et je me refuse obstinément à ne voir

1. P. 279.

dans la société qu'une sorte de ressort se mouvant dans une boîte rigide, l'État — et tantôt s'y détendant, tantôt s'y contractant. C'est en eux-mêmes et pour eux-mêmes qu'on doit, il me semble, étudier les groupes sociaux établis sur le sol et en tirant leur subsistance.

* * *

Mais avançons d'un pas. Émettre l'idée, aujourd'hui, que les géographes demeurent trop dominés parfois par des préjugés « nécessitaristes » et que, trop souvent encore, ils admettent sans discussions la possibilité d'une « influence » directe, en quelque sorte mécanique, des facteurs physiques sur les sociétés humaines — c'est aller au-devant de belles protestations : « Déterminisme, ou mieux, nécessitarisme géographique? Quel est ce moulin à vent sur lequel vous vous ruez? La porte est ouverte, l'ami, ne prenez point la peine de l'enfoncer ! »

Or, je reviens aux chapitres de géographe politique de C. Vallaux. Quand il a confronté la carte des États et celle du monde habité, il constate deux marques de coïncidence. L'un dans la zone arctique ; l'autre, dans la zone sylvestre équatoriale. « Toutes deux sont habitées. Ni l'une ni l'autre n'a et *n'aura jamais* une histoire politique qui lui appartienne¹. » Il ne s'agit pas d'une imprudence de langage. C. Vallaux insiste, et précise. « Qu'elles demeurent inorganiques, ou qu'elles soient colonisées par des puissances lointaines, on ne peut y concevoir une formation d'État qui prenne vraiment racine dans le sol. » Mais pourquoi? Parce que « toute évolution d'histoire est étouffée dans ces contrées par les lois géographiques... Cette région du globe est la seule où l'on puisse saisir l'influence directe du climat sur le gouvernement des hommes. Ici seulement se vérifie la théorie popularisée autrefois par le grand nom de Montesquieu...² »

Prophétisme du « jamais ». Prédestination du climat. Évidemment, le nécessitarisme géographique n'est qu'un moulin à vent...

Que d'objections à présenter, cependant ! Nous ne chicanerons certes pas M. Vallaux sur le caractère rudimentaire des sociétés

1. P. 282.

2. P. 283.

politiques qui existent actuellement dans la zone des forêts tropicales humides, approximativement circonscrites entre 10 degrés au Nord et 10 au Sud de l'Équateur. Tout au plus indiquerons-nous d'un mot — avec Vidal de la Blache — que, si des causes évidentes contribuent à maintenir là l'isolement des groupes humains, « on aurait tort cependant de conclure qu'il ne s'y est pas développé de civilisations intéressantes¹. » Mais comment parler d'influence *directe* du climat sur le gouvernement des hommes? Comment surtout prononcer un « jamais » aussi catégorique, aussi sûr de lui? Ce n'est pas moi cependant, c'est C. Vallaux qui écrit, à la page 271 : « L'extension de la carte politique à la plus grande partie du monde habitable ne date que de quelques dizaines d'années. » De quel droit alors dire à ce mouvement d'extension : « Tu n'iras pas plus loin? » De quel droit exclure telle ou telle contrée du domaine de l'humanité politique? Qu'il ne puisse se constituer, dans ces territoires évidemment défavorisés par le climat et par les conditions géographiques de toute nature — qu'il ne puisse s'y constituer aisément et sans difficultés de grands États pleins de vitalité et d'avenir, capables de rivaliser avec les formations politiques les plus vigoureuses et les plus énergiques des zones tempérées du globe — cela n'a pas besoin d'être dit, ou démontré. Mais là n'est pas le problème. La « carte des États » de C. Vallaux, elle, ne contient pas que des États de premier ordre, certes. Elle comporte des États de nomades, comme celui des Touaregs, ou des Senoûsi, ou des Kirghiz. Elle comporte aussi des États peu évolués, comme ceux des zones tropicales et subtropicales de l'Afrique. Elle comporte enfin des États coloniaux. Et qui donc pourrait prétendre que, dans un certain temps, il ne se sera pas constitué, même dans la région de la sylvie équatoriale, exploitée, aménagée, pénétrée par l'homme civilisé, un ou des États coloniaux susceptibles sinon d'un développement indéfini, du moins d'une certaine vie particulière et organisée? — Je vous arrête là, dira Vallaux : je ne parle que de la formation de « sociétés politiques autonomes. » Les colonies, elles, sont des formations politiques importées du dehors, et imposées... — Imposées? Mais en quoi ce trait distingue-t-il les colonies des autres États — de ceux

1. *Principes*, p. 121.

dont l'auteur nous dit lui-même (p. 270) : « Tous les grands États, évolués et pourvus d'un passé historique, unissent par les liens d'une contrainte imposée ou librement consentie, des fragments de peuples, de races et de nations.... » Ainsi, on appellerait État, s'il n'avait été détruit, l'État hova de Madagascar — était-il le résultat d'un développement politique autonome? — mais on refuserait ce titre à un État colonial de Madagascar, de plus en plus libéré de ses liens avec la patrie d'origine? Il y a cependant un illustre exemple, au delà de l'Atlantique, d'une formation coloniale transformée en grand État... Comment décréter qu'il n'y en aura jamais d'autre?

Camille Vallaux a prévu l'objection, et il y répond. Mais comment? Je ne sais rien de plus instructif. « Les rejetons coloniaux des grands États, poussés dans la zone équatoriale ou dans son voisinage immédiat, montrent déjà, écrit-il page 283, bien que récemment fondés, des symptômes de langueur qui sont de mauvais augure pour l'avenir. » Il s'agit, on se le rappelle bien, de l'influence du climat « sur le gouvernement des hommes » et de ce fait que, « sur la lisière terrestre circumpolaire et sur la lisière équatoriale, toute évolution d'histoire est étouffée par les lois géographiques. » Mais quels sont ces rejetons coloniaux des grands États qui, victimes du climat et des « lois géographiques », s'étiolent déjà et s'acheminent vers une fin inévitable? Camille Vallaux cite deux exemples. L'un, sur lequel il passe rapidement : de toutes les républiques américaines, « les plus faibles, les plus fragmentaires, les moins prospères sont celles qui avoisinent immédiatement l'Équateur, au Nord et au Sud. » — Mais le cas typique, l'exemple entre tous instructif, c'est celui de l'Australie. Car J. F. Fraser l'a écrit : dans ce pays relativement neuf, « les jeunes Anglais ne se distinguent pas spécialement par leur initiative » ; encore sont-ils plus vifs que les jeunes Australiens.

Ne chicanons pas. Accordons à cette assertion le maximum de créance ; tenons pour rigoureusement démontré le manque d'initiative des jeunes Anglais transplantés en Australie, ou celui des Australiens nés dans l'Australasie même. De quoi s'agit-il? De l'impuissance à vivre des rejetons coloniaux de grands États « poussés dans la zone équatoriale ou dans son voisinage immédiat... » Je regarde une carte et je vois que l'Australie

peuplée, celle qui compte, est exactement à la latitude du Transvaal, de l'Orange, des parties vivantes de cette Afrique australe anglaise, de ce Chili, de cette Argentine, où il ne semble pas qu'un climat oppressif accable les énergies? Je vois que Melbourne, par 37°5 lat. S. n'est pas plus proche de l'Équateur, pas plus équatoriale qu'Athènes par 38° lat. N., ou que Séville, Grenade, Téhéran; mais je vois par contre que Fez, Alger et Tunis; Messine, Syracuse et Palerme; Alexandrie, Le Caire, et toutes les capitales de l'ancienne Égypte, et la Mecque, et Jérusalem, et Bagdad, pour ne point parler de Babylone ni de Ninive — que toutes les cités de l'Inde, toutes celles de la Chine centrale et méridionale, toutes les capitales politiques du Japon sont plus « équatoriales » que Melbourne, et, pour la plupart, que Sydney aussi. Je vois tout cela, et j'en suis bien confus : car je ne suis point géographe ¹.

III

On a bien voulu me révéler, de divers côtés, ces temps derniers, que j'avais formé le dessein particulièrement noir d'étrangler la géographie. Et, circonstance aggravante, de l'étrangler en lui empruntant, à elle-même, le « fatal lacet ».

Qu'on me permette de protester. Je voudrais simplement voir les géographes s'imposer à eux-mêmes, par leur seule force de réflexion, une discipline collective et rigoureuse à l'égard de théories toutes faites, de grandes doctrines ambitieuses, qui ne sont pas d'origine géographique — Camille Vallaux a eu parfaitement raison de le rappeler, s'il n'a pas eu tout à fait raison de *me* le rappeler ² — et dont ils se désolidarisent avec vigueur quand on les leur présente dogmatiquement; mais dans la pratique, et après l'exemple que vient de nous fournir la *Géographie de l'Histoire* elle-même, qui donc oserait prétendre qu'ils ne subissent pas souvent encore leur emprise — et qu'elles ne les

1. Il est entendu que je le suis cependant assez pour ne pas me figurer qu'il suffit de connaître la latitude d'un lieu pour savoir sa température! Je réponds par de très grosses approximations à des approximations non moins grosses, — je le sais.

2. Dans une récente Chronique du *Mercur de France*, n° du 1^{er} janvier 1923, p. 205 et 206.

entraînent pas à des imprudences de fait, à des glissements d'interprétations?

Une mise au point très précise s'impose. Dans quel sens? Je n'ai pas à le dire, historien, aux géographes ; ils le savent évidemment mieux que moi. Me permettront-ils cependant de leur signaler un texte qui me paraît du plus vif intérêt? C'est encore à Camille Vallaux que je vais l'emprunter. Rendant compte du livre posthume de Vidal que nous avons présenté plus haut aux lecteurs de cette Revue, il citait un fragment d'une lettre privée que son maître, en 1909, lui adressait ¹. Il s'agissait de l'épithète d'*humaine* qu'on prenait de plus en plus à cette époque l'habitude d'accoler au nom de *Géographie*. Et Vidal d'écrire, toujours si préoccupé de maintenir l'unité et l'homogénéité de la géographie : « On abuse vraiment des adjectifs. Pourquoi ne pas faire de la géographie tout court? On y reviendra. »

J'imagine que dans ce futur, il y avait une bonne part d'op-tatif? En tout cas, je me reprocherais de rien ajouter à ces trois petits mots de la fin, qui me paraissent fort prophétiques et tout à fait pleins de sens.

Mais, dira-t-on, à quoi bon attribuer tant d'importance à un adjectif? Que peut bien faire de mal l'innocente épithète d'*humaine* qui vient relever si souvent aujourd'hui le prestige un peu vague du substantif *géographie*? Des titres, des formules, des étiquettes — des mots... Eh oui, mais des mots qui signifient, qui commandent, qui impliquent des concepts. Et la conception de la géographie humaine, qui oserait dire aujourd'hui qu'il n'y a pas lieu de la reviser de près?

Géographie humaine... Prenez garde. Tant qu'il s'agissait d'une géographie « tout court » comme dit Vidal, s'occupant naturellement et largement de l'homme, puisque l'homme, « par les établissements qu'il fonde à la surface du sol, par l'action qu'il exerce sur les fleuves, sur les formes mêmes du relief, sur la flore, la faune et tout l'équilibre du monde vivant, appartient à la géographie » — point de difficultés, point de conflits, point de périls. Du jour où on a prétendu créer de toutes pièces une science autonome baptisée géographie humaine ; du jour où

1. Toujours dans le *Mercur*e, *ibid.*, p. 202.

on a ainsi introduit officiellement l'homme dans la place, de ce jour les difficultés sont nées. Philosophiques, si je peux dire, et méthodiques. Faire sa part à l'homme, tâche malaisée. C'est un conquérant, par nature. Géographie, substantif, d'abord. Mais voilà : l'adjectif, petit à petit, a éclipsé le substantif. Homme d'abord... Or, tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence ; et voilà les géographes amenés à dissenter, tant bien que mal, sur un déterminisme qui n'en est pas un, sur un nécessitéisme à intermittences ou à éclipses, sur... Tout cela, pour quel profit, et quel résultat ? Il y a plus. Les voilà amenés à s'inquiéter de prétendus problèmes d'une nature toute spéciale, qu'on pouvait croire bannis de leurs études, et qui vraiment ne peuvent être qualifiés de géographiques que par le plus manifeste des abus, ou la plus puérile des ambitions : nous entendons parler ici de toutes ces questions « d'influences », de toutes ces poursuites de « causes » dont nous avons dénoncé ailleurs le méfait et l'illusion — pas assez énergiquement peut-être, ni assez sévèrement. Mais quoi ? c'est le balancement prévu : si l'homme agit sur la terre, la terre, par contre, agit sur l'homme... Géographes qui vous qualifiez d'humains, songez dès lors que rien d'humain ne vous est étranger... Et demandez-vous bien vite si le climat n'est pas la cause d'une demi-stagnation politique des sociétés australiennes contemporaines — tout en continuant de professer pour les théories périmées de Montesquieu le plus louable et le plus total des mépris. — Seulement, vous aurez beau faire, votre science vous échappera toujours : car qui empêchera, à côté de vous, M. de Morgan, historien, de se demander lui aussi ¹ « si les grandes lignes de l'évolution humaine ne sont pas le résultat de deux grands phénomènes naturels : la sécheresse, qui a contraint les Sémites à sortir de leur péninsule — et le refroidissement de la Sibérie obligeant les Indo-Européens à quitter leurs steppes » ?

Tant bien que mal, dans *la Terre et l'Évolution humaine* ² (et plutôt mal que bien, car je ne suis pas philosophe, et on ne s'improvise pas philosophe) je l'ai dit, ou plutôt j'ai essayé de le dire : le germe de toutes les difficultés au milieu desquelles on

1. Tout récemment, dans cette Revue même, t. XXXIV, 1922, p. 7 : *Des origines des Sémites et de celles des Indo-Européens.*

2. P. 86.

se débat actuellement quand on essaie de mesurer avec précision la valeur des efforts de la géographie humaine contemporaine, il est là—je veux dire dans l'adoption par trop de géographes, sans critique ni réflexion suffisante, de ce qu'on pourrait nommer la notion vulgaire de causalité, ou plus simplement dans le besoin qu'ils ont, dans l'illusion qu'ils se créent de vouloir « remonter aux causes ». Leur science, naguère, n'était que description. Elle entend être explication. Et c'est parfait. Mais dans le domaine des sciences d'observation, que faut-il entendre par « explication » — c'est toute la question¹. Classer les faits observés, les ranger dans un certain ordre, en constituer des séries: parfait. Mais dans ces séries, est-il parfaitement légitime de faire intervenir des faits d'un tout autre ordre? Est-il vraiment correct, scientifiquement parlant, de brusquement souder à un anneau météorologique, un anneau politique, et de tenir la chaîne ainsi obtenue pour parfaitement homogène? En discuter nous mènerait bien trop loin. Et je ne suis aucunement qualifié pour mener semblable discussion : à chacun son métier, dit la sagesse des nations. Je demande tout simplement que les géographes qualifiés réfléchissent sérieusement à ces difficultés. Ce n'est point, j'imagine, vouloir les étrangler.

LUCIEN FEBVRE.

1. Cf. H. Berr, *La Synthèse en Histoire*, p. 49, et d'une façon générale, toute l'*Introduction* de la seconde partie du livre.

L'HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

MÉTHODES ET RÉSULTATS

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Les travaux consacrés à l'antiquité apparaissent en général comme relevant de l'érudition plus que de l'histoire : l'archéologie et l'épigraphie, qui en sont les fondements les plus solides, passent pour être réservées à un cénacle d'initiés, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est de toutes les classes de l'Institut la plus ignorée du grand public. C'est que le plus souvent ces travaux ne sont que des analyses de détail, critique de textes, confrontation de témoignages, discussions chronologiques, dont la minutie semble rebutante et les résultats trop maigres en proportion de l'effort fourni. Mais prendre ces dissertations pour l'histoire ancienne, c'est confondre les matériaux épars et l'édifice achevé. Il arrive qu'après toute une vie de recherches patientes, l'érudit, se dégageant de la foule des faits établis et des détails soigneusement vérifiés, embrasse d'un coup d'œil toute une période, reconnaisse la courbe d'une évolution, dégage les idées maîtresses d'une politique, brosse largement un grand tableau d'histoire.

C'est ce que vient de faire M. Holleaux. Après les « années d'analyse », le voici arrivé au « jour de synthèse » ¹. Son livre sur Rome et la Grèce ², qui n'est que le début d'une plus vaste histoire, s'adresse non plus seulement aux épigraphistes ou aux philologues, mais à quiconque s'intéresse à l'histoire ancienne,

1. FUSTEL DE COULANGES, *La Gaule romaine*, p. XIII.

2. MAURICE HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle. av. J.-C.* (273-205). Un vol., in-8°, Paris, de Boccard. — Dans le cours de cet article toute référence qui se contente d'indiquer le chiffre de la page renvoie à cet ouvrage,

disons mieux, à l'histoire universelle. Œuvre capitale en effet. D'abord par le sujet : la création de l'empire romain est un des faits qui dominent l'histoire du monde et la politique romaine n'a cessé d'être matière à réflexions pour les philosophes et les historiens, depuis Machiavel, Bossuet et Montesquieu. Puis par la maîtrise de l'auteur : nous avons ici, au vieux sens du mot, un « chef-d'œuvre », le modèle de ce que peut réaliser le meilleur ouvrier en possession de tous les secrets du métier. De là la portée générale que nous attribuons au livre de M. Holleaux : il peut servir à définir ce qu'est l'histoire de l'antiquité, quelles en sont les méthodes, quels peuvent en être les résultats.

I

Si l'on veut établir une filiation intellectuelle entre M. Holleaux et les maîtres qui l'ont précédé, le nom de Fustel de Coulanges vient naturellement à l'esprit. Non pas, à vrai dire, le Fustel de Coulanges de la *Cité antique*, hardi constructeur de vastes synthèses, mais le Fustel de Coulanges de la seconde manière, l'érudit minutieux et patient des travaux préparatoires à l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*.

L'un et l'autre adoptent, en face du passé, la même attitude critique. « Ce qu'il y a de plus dangereux dans la science historique comme dans toute science, c'est de prendre pour démontré ce qui ne l'est pas et de passer à côté des problèmes sans les apercevoir ¹... Rien n'est plus contraire à l'esprit scientifique que de croire trop vite aux affirmations, même quand ces affirmations sont en vogue. Il faut en histoire, comme en philosophie, un doute méthodique. Le véritable érudit, comme le philosophe, commence par être un douteur ². » Il faut se méfier des autres, des opinions courantes, des « assertions qui ont commencé par être des hypothèses et qui, à force d'être redites, sont devenues des axiomes ³ », des erreurs que les érudits modernes « répètent

1. FUSTEL DE COULANGES, *Nouv. rech. sur qqs. probl. d'hist.*, p. 305.

2. FUSTEL DE COULANGES, note inédite citée par Guiraud, *Fustel de Coulanges*, p. 162. Cf. Holleaux, *Rev. des Ét. Anc.*, XVII (1915), p. 166.

3. FUSTEL DE COULANGES, *l'Invasion germanique*, p. xi.

de livre en livre sans se donner la peine de vérifier »¹, de ces « vieilles erreurs » qui « ont la vie dure »². Mais il faut tout autant se méfier de soi-même, des idées préconçues, des opinions arrêtées avant un examen suffisant, de tout ce que condamne Fustel de Coulanges sous le nom de *méthode subjective*, « subjective en ce que, au lieu d'étudier l'objet en soi et tel qu'il est, vous y portez, vous, sujet pensant, vos idées personnelles »³. M. Holleaux, qui ne manque ni d'esprit combatif, ni de verve, malmène fort les historiens qui « n'ont fait (telles) découvertes que dans leur imagination »⁴, que « leur conviction a dispensés d'une démonstration »⁵, dont « l'esprit de système offusque la clairvoyance »⁶. La principale cause d'erreur est de regarder le passé avec les yeux du présent⁷ : ce qui nous semble naturel et logique ne l'était pas nécessairement pour les Anciens⁸. Ce sont les historiens, qui « penchés sur leurs atlas »⁹, habitués aux jeux de la diplomatie et aux « préoccupations d'équilibre familières aux chancelleries modernes »¹⁰, ont, « par un anachronisme ingénu »¹¹, prêté aux sénateurs romains une politique réfléchie, persévérante, parfois machiavélique, que leur interdisait leur ignorance de l'étranger et leur inaptitude aux spéculations politiques. « Rester autant qu'il est possible au milieu des pensées anciennes »¹², « écarter résolument de l'histoire du passé les idées modernes qu'une fausse méthode y a portées »¹³, voilà des règles de Fustel de Coulanges, que contresigne et qu'applique M. Holleaux.

Pour atteindre sûrement et les faits et les pensées des Anciens, il n'est pas d'autre voie que l'étude des textes. « Le meilleur des

1. FUSTEL DE COULANGES, *l'Invasion germanique*, p. 39. Cf. Holleaux, *Rev. des Et. anc.* XVIII (1916), p. 78.

2. HOLLEAUX, *Bull. corr. hell.*, XXX (1906), p. 473, n. 2.

3. FUSTEL DE COULANGES, *Rev. des Quest. hist.*, 1887, p. 34; cf. *l'Inv. germ.*, p. 240; *la Monarchie franque*, p. 30, 31, 32, 42, 66; *Nouv. rech. sur qqs. probl. d'hist.*, p. 337, 414.

4. P. 273. Cf. Fustel de Coulanges, *Rech. sur qqs. prob. d'hist.*, p. 384.

5. P. 84.

6. P. 311.

7. FUSTEL DE COULANGES, *la Gaule romaine*, p. 111; *Nouv. rech. sur qqs. prob. d'hist.*, p. 219.

8. P. 25.

9. P. 319.

10. P. 315.

11. P. 319.

12. FUSTEL DE COULANGES, *Nouv. rech.*, p. 148.

13. FUSTEL DE COULANGES, *la Mon. fr.*, p. II.

historiens est celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux ¹. » Les règles à suivre ont été souvent rappelées : travailler sur l'original et non sur une traduction qui peut être fautive ², vérifier soigneusement le texte ³ et n'y pas introduire de correction arbitraire ⁴, peser soigneusement le sens de chaque mot ⁵, ne pas détacher une phrase du contexte qui l'éclaire ⁶. On en retrouvera de remarquables applications dans les notes de M. Holleaux, modèles de discussion de texte ⁷ et d'analyse précise des termes ⁸. Hors des textes, il ne peut y avoir de vérité historique ⁹ : « nous nous attacherons aux textes, regardant comme démontré ce qu'ils démontreront et tenant pour non avenu ce que nous n'y trouverons pas ¹⁰ ».

Je ne sais si M. Holleaux a, au même degré que Fustel de Coulanges, la superstition des textes. S'il défend volontiers les leçons des meilleurs manuscrits contre les correcteurs ¹¹, il n'hésite pas à corriger la vulgate lorsque celle-ci lui semble inadmissible ¹². Et surtout il n'accorde pas la même valeur à tous les textes. S'il n'est pas permis d'interpréter avec fantaisie et parti pris les textes les plus clairs ¹³ ou simplement de n'y prendre que ce qui cadre avec la thèse soutenue ¹⁴, il faut du moins distinguer entre les « textes dignes de créance » ¹⁵ et les autres qu'on peut négliger. La critique des sources devient la première et la

1. FUSTEL DE COULANGES, *la Mon. fr.*, p. 33.

2. FUSTEL DE COULANGES se refuse à utiliser les documents celtiques, islandais ou scandinaves parce qu'il en ignore la langue, *Rech. sur qqs. probl. d'hist.*, p. 307, n. 1 ; *les Origines du système féodal*, p. 199, n. 3.

3. FUSTEL DE COULANGES, *Nouv. rech.*, p. 364, n. 1.

4. FUSTEL DE COULANGES, *Rech. sur qqs. probl. d'hist.*, p. 324 ; *Nouv. rech.*, p. 345 ; *les Orig. du syst. féod.*, p. 295.

5. FUSTEL DE COULANGES, *l'Alleu*, p. 167, 171 ; *Rev. des Quest. hist.*, 1887, p. 5.

6. FUSTEL DE COULANGES, *Nouv. rech.*, p. 185 ; cf. Holleaux, p. 38.

7. Voir, à titre d'exemple, p. 7, n. 3 ; p. 79, n. 1.

8. Voir, par exemple, la discussion sur le sens de *παρρησιάζεσθαι* dans Polybe, p. 110, n. 1, ou la discrimination des termes voisins *ἐπιτιμωρὶ* et *συμπιμωρὶ* p. 128, n. 2.

9. FUSTEL DE COULANGES, *la Mon. fr.*, p. 32-33 ; *l'Alleu*, p. 149 ; *la Gaule rom.* p. 4 ; *Rev. des Quest. Hist.*, 1887, p. 5, p. 20 ; etc.

10. FUSTEL DE COULANGES, *Rech. sur qqs. probl. d'hist.*, p. 359.

11. Holleaux, *Rev. des Ét. Anc.*, XXIII, 1921, p. 188 sq.

12. P. 43. Cf. Renan, *Vie de Jésus*, p. v : « La critique ne connaît point de textes infaillibles ; son premier principe est d'admettre dans le texte qu'elle étudie la possibilité d'une erreur. »

13. P. 274, n. 1.

14. P. 40.

15. P. 96.

plus utile besogne de l'historien¹. Par là, M. Holleaux complète et dépasse Fustel de Coulanges, qui acceptait trop facilement les textes de toutes mains. Voyons donc, dans le livre de M. Holleaux, ce qu'est l'étude critique des sources.

Il est inutile, bien entendu, de se référer au témoignage d'un écrivain, lorsque par ailleurs nous avons le texte plus ancien qu'il ne fait que répéter : que Plutarque s'accorde avec Polybe, cela n'accroît pas la valeur du renseignement si la concordance résulte d'un emprunt². Si l'original est perdu, le compilateur ou l'abrégiateur peut le remplacer, à condition qu'il le reproduise exactement³. Mais le plus souvent un historien ne se contente pas de répéter un devancier : il emprunte à divers auteurs les éléments de son récit et le travail de la critique est de distinguer les sources utilisées et d'apprécier la façon dont elles ont été utilisées. Tel est le travail que réclame Tite Live. Pour l'histoire de la conquête romaine, Tite Live emprunte à deux sources, aux Annalistes romains et à Polybe : M. Holleaux, pour chaque renvoi à Tite Live, ne manque jamais d'indiquer si le passage appartient à Tite Live — Annalistes ou à Tite Live — Polybe. Or, d'une part, par vanterie patriotique, parfois par simple verbiage⁴ les Annalistes déforment ou amplifient les faits : tout ce qui vient d'eux est suspect⁵, même si la tradition annalistique a été recueillie dans des documents d'allure officielle comme les *Fastes*⁶. D'autre part, lorsque Tite Live suit Polybe, il fait preuve d'inattention⁷ ou de sottise⁸ et introduit dans son texte de grossiers contresens⁹. Ajoutons qu'il n'est pas impartial, qu'il cherche à tromper son lecteur¹⁰. Voilà de quoi motiver l'exclusion en bloc de toutes ses affirmations. On aurait tort cependant de s'en tenir à cette solution extrême : M. Holleaux lui-

1. P. II, n. 2.

2. HOLLEAUX, Στρατηγὸς Ὑπατος, p. 86, n. 1.

3. Jugements favorables sur Diodore, abrégiateur de Polybe, Holleaux, *Rev. des Ét. Anc.*, XVIII (1916), p. 80 ; sur Polyen, *Rev. des Ét. gr.*, 1920, p. 237, n. 2 ; *Rev. des Ét. anc.*, XVIII (1916), p. 162 ; — défavorables sur Appien, *Bull. corr. hell.* XXXII (1908), p. 267 ; sur Trogus, p. 15.

4. P. 192.

5. P. 134, 143, n. 6 ; 278, n. 1 ; 288, n. 2.

6. P. 102, n. 6.

7. HOLLEAUX, Στρατηγὸς Ὑπατος, p. 83, n. 2.

8. HOLLEAUX, Στρατηγὸς Ὑπατος, p. 81, n. 3.

9. HOLLEAUX, *Bull. corr. hell.*, XXIX (1905), p. 364-365.

10. P. 276 ; 278, n. 2.

même reconnaît que, si, le plus souvent, Tite Live se contente de juxtaposer ses deux sources, il lui arrive de les remanier et de les combiner, ce qui ne permet plus de les reconnaître à coup sûr ¹ et il se refuse à pousser aux dernières limites le scepticisme à l'égard des Annalistes ², qui ont pu broder des détails imaginaires sur un canevas de faits exacts ³. Malgré ces atténuations, le jugement de M. Holleaux reste assez sévère pour que son mouvement instinctif soit d'écarter Tite Live et de s'en tenir au seul Polybe.

A celui-là du moins M. Holleaux semble accorder pleine confiance : il lui demande les faits « sûrement historiques ⁴ » et les arguments décisifs ⁵. Il le félicite également de n'avoir ni les défauts, « l'intempérante faconde » de Tite Live, ni les qualités dangereuses « ni l'art, ni les hardiesses » de Thucydide ⁶. Comme il n'est ni écrivain ni artiste, Polybe n'aura d'autre souci que celui du technicien qui démonte les rouages de la machine politique pour en comprendre le fonctionnement. Polybe, à n'en pas douter, a été admirablement placé pour suivre les événements de son temps et il a apporté à cette étude l'intelligence la plus pénétrante. Mais Thucydide était lui aussi un témoin non moins averti et non moins perspicace, et il s'est trouvé quelqu'un pour écrire un *Thucydides mythistoricus*. Polybe échappe-t-il à toute critique? M. Holleaux est bien obligé de noter son parti-pris contre Philippe V ⁷, contre les Étoiliens ⁸, contre les grands ministres des rois ses contemporains ⁹, sa faveur pour qui touche de près son ami Scipien Émilien ¹⁰; il signale chez lui à l'occasion une « singulière exagération » ¹¹ et n'hésite pas, s'il le faut, à rejeter ses explications ¹². Le seul appui qui nous restait va-t-il à son tour chanceler?

1. P. 255, n. 2; 258, n. 4; 260; Στρυγγὸς ὕπατος, p. 162.

2. P. 288, n. 2; 248, n. 2; 249.

3. P. 183, n. 2; 244, n. 2.

4. P. 22.

5. P. 14.

6. P. 18.

7. P. 178, n. 1; 231, n. 7; 149, n. 1.

8. P. 16, n. 1.

9. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. Anc.*, XVIII (1916), p. 240, n. 6.

10. P. 139, n. 1.

11. P. 140, n. 1.

12. P. 133.

Nous touchons ici à un obstacle presque insurmontable. De proche en proche, tous les auteurs anciens ont été éliminés à l'exception de Polybe, et Polybe lui-même « n'est pas l'historien d'une rectitude impeccable que beaucoup se sont figurés ¹ ». Mais, le fût-il, il serait seul : or l'adage *testis unus, testis nullus* vaut en histoire comme en justice ². Tandis que l'historien des temps modernes court le danger d'être submergé sous le flot des documents et des témoignages, celui de l'antiquité le plus souvent reste face à face avec un seul témoin : pour les guerres médiques, un témoin unique — si même on peut l'appeler témoin — Hérodote, pour la guerre du Péloponnèse un témoin unique Thucydide, pour la période thébaine, un témoin unique Xénophon. Et même, de ce témoin unique, l'historien devra d'autant plus se méfier qu'il en tiendra à haut prix la personnalité, car la valeur relative des événements se trouvera faussée selon qu'ils seront racontés par un Thucydide qui sait dégager du fait le plus particulier l'élément psychologique qui en fait l'intérêt général, ou par un Xénophon, écrivain aisé mais penseur médiocre, qui donne à tous les événements une même couleur terne et ennuyeuse. Enfin avec un témoin unique, l'historien n'a plus d'autre moyen de contrôle que le raisonnement, c'est-à-dire l'exercice de sa propre réflexion et de sa propre sensibilité. L'histoire ancienne, disait Fustel de Coulanges, doit être objective, parce qu'elle s'appuie uniquement sur les textes : les textes faisant défaut, la voilà condamnée à redevenir subjective. Quoi qu'il fasse, l'historien ne pourra apercevoir l'antiquité qu'à travers ses idées et son tempérament.

II

C'est précisément ce qui fait la grande diversité des tableaux historiques : là où les uns apportent une foi enthousiaste, les autres ne dissimulent pas leur scepticisme. Pour Fustel de Coulanges, tout se tient et s'enchaîne selon une impeccable logique :

1. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. Anc.*, XXIII (1921), p. 190, n. 1.

2. « Quand nous avons deux récits d'un même fait, il est extrêmement rare que les deux récits soient d'accord. N'est-ce pas une raison, quand on n'en a qu'un seul de tomber en bien des perplexités? » RENAN, *l'ie de Jésus*, p. XCII.

à l'évolution des croyances religieuses répond l'évolution des institutions et des sociétés. Le développement historique est soumis à une loi qui en donne la complète explication ¹. « Nul n'a été un partisan plus sincère du déterminisme que Fustel de Coulanges ; nul n'a été plus désireux d'éliminer de l'histoire le hasard, le caprice ou l'accident. Chez lui, les faits se déduisent les uns des autres avec une telle rigueur qu'on en arrive à se persuader qu'ils étaient inévitables ². »

Exactement opposée est la conception de M. Holleaux. Si, pour la rigueur de la méthode, il peut être reconnu pour le disciple de Fustel de Coulanges, pour l'esprit qui inspire ses travaux il a d'autres maîtres et suit d'autres voies. Je crois bien reconnaître l'influence de Renan et d'Anatole France ³. Je ne sais si, avec le premier, il se figure le monde comme « une comédie à la fois infernale et divine, une ronde étrange menée par un chorège de génie ⁴ », mais il a sûrement comme le second le sentiment de « l'universelle et fatale incertitude ⁵ » et estime comme lui qu'« il faut dans toutes les choses humaines faire la part du hasard ⁶ », cet adversaire capable de tenir en échec les combinaisons du génie ⁷. « Tout s'enchaîne dans l'univers. Mais en réalité, les anneaux sont, par endroits, si brouillés que le diable lui-même ne les démêlerait pas, bien qu'il soit logicien » ⁸.

M. Holleaux s'inscrit en faux contre tous ceux qui veulent reconnaître dans la politique romaine des desseins constants et conduits de loin ⁹, qui admirent l'esprit de méthode et la prudence prévoyante du Sénat ¹⁰, qui se flattent de décrire « le développement normal et quasi fatal de la politique romaine ¹¹ » et qui, s'ils n'osent plus reconnaître là, avec Bossuet, les desseins

1. FUSTEL DE COULANGES, *la Cité antique*, p. 464.

2. P. Guiraud, *Fustel de Coulanges*, p. 215.

3. Notons par curiosité que les idées de M. Holleaux sur la politique et les guerres des Romains sont à peu près celles que M. Bergeret développe à son disciple M. Roux et au commandeur Aspertini, *le Mannequin d'osier*, p. 6-8.

4. RENAN, *Vie de Jésus*, p. xxi.

5. A. FRANCE, *la Vie littéraire*, III, p. xviii ; cf. II, p. 119.

6. A. FRANCE, *la Vie litt.*, II, p. 104.

7. A. FRANCE, *la Vie litt.*, II, p. 188.

8. A. FRANCE, *la Vie litt.*, III, p. xvi.

9. P. 287.

10. P. 194.

11. P. 310.

de la Providence, affirment l'existence de « lois historiques et psychologiques » pour expliquer « la nécessité presque inéluctable ¹ » qui poussait les Romains à se rendre maîtres du monde. « Sans y prendre garde, dit finement M. Holleaux, nos historiens posent d'abord en principe que les choses n'eussent pu être différentes de ce qu'elles ont été ; au fond ce qu'ils déclarent fatal, c'est simplement ce qui est arrivé ². »

C'est tout autrement qu'il va nous présenter les faits. Pendant longtemps les Romains n'ont montré pour les Grecs que la plus parfaite indifférence, l'Orient et l'Occident formant deux mondes complètement isolés l'un de l'autre. Les premiers prétendus rapports des Romains avec les cités de la Grèce propre ou les royautes hellénistiques sont des légendes. C'est en 229 seulement que, pour la première fois, les Romains prennent pied dans la péninsule des Balkans ; mais la guerre d'Illyrie « née à l'improviste, d'une cause purement fortuite » ³, n'a été ni désirée, ni, à plus forte raison, cherchée par les hommes d'État romains ⁴. Elle leur a été imposée, et lorsqu'ils en sortent victorieux, ils ne songent nullement à profiter des circonstances pour inaugurer une action politique en Grèce : le premier rapprochement entre Romains et Grecs « n'est, à son tour, qu'un accident ⁵ », « un fait épisodique sans portée ni conséquences ⁶. » Bien plus le Sénat, singulièrement aveugle ⁷, ne comprend pas l'intérêt qu'il aurait à profiter d'abord des dangers que court la Macédoine, à contrarier ensuite les progrès d'Antigone ⁸. Mêmes hésitations et même incompréhension des intérêts romains après la courte expédition qu'est la seconde guerre d'Illyrie : lorsqu'en Grèce « la Fortune a travaillé pour eux ⁹ » en suscitant la guerre des Alliés, les Romains ne songent pas un instant à intervenir et laissent Philippe écraser ses adversaires, si bien que, pour n'avoir pas voulu se mêler des affaires de Grèce, ils sont menacés maintenant de voir le roi de Macédoine intervenir dans celles d'Ita-

1. P. III-IV, 125.

2. P. 127.

3. P. 98.

4. P. 99, 126.

5. P. 127.

6. P. 128.

7. P. 119, 124.

8. P. 121, 122.

9. P. 145 ; cf. p. 138, n. 1.

lie ¹. Tandis que « sommeille la vigilance vantée du Sénat ² », c'est Philippe qui prend l'offensive et s'allie à Hannibal. Le Sénat, qui n'a connu cette alliance que par « un accident heureux ³ » se borne à « laisser venir les événements ⁴ ». Il ne songe même pas à se procurer des alliés parmi les Grecs ennemis de Philippe et c'est le général romain qui « sans nulle participation du Sénat » ⁵ a l'initiative de l'alliance avec les Étoliens, que le Sénat juge d'importance si secondaire qu'il met deux ans à la ratifier. La première guerre de Macédoine est conduite avec le même défaut d'esprit politique : non seulement une guerre atroce et sans merci est menée contre les alliés de Philippe, qu'il eut été habile de ménager pour les détacher de la Macédoine, mais même à l'égard de leurs alliés étoliens, les Romains font preuve de tant d'inertie que les Étoliens, vaincus par Philippe, abandonnent la cause romaine. En toute occasion, les Romains témoignent par leurs actes « que, s'ils sont venus en Grèce — par aventure et par accident — c'était sans désir ni dessein d'y revenir ⁶ ». Et si la guerre reprend en 200, ce sont encore les circonstances qui l'imposent aux Romains : « C'est par accident et par une erreur de jugement que les *Patres* entrèrent dans cette voie qui, les menant bien plus loin qu'ils n'avaient dessein d'aller, eut pour terme imprévu et nullement souhaité d'eux l'établissement définitif de la domination romaine sur l'hellénisme entier ⁷ ».

Cette brève analyse révèle suffisamment la philosophie de l'histoire, si je puis dire, de M. Holleaux. C'est par suite d'une illusion que nous croyons à « l'esprit de conduite » du Sénat romain, disons mieux de toute assemblée humaine. La politique n'obéit pas à la volonté de l'homme, mais au jeu des circonstances. La Fortune mène le monde sans que nous puissions même prévoir les événements, et quand les hommes se mêlent d'agir, ils arrivent à des résultats imprévus, « au rebours même de leurs intentions ⁸ ». Presque à chaque ligne reviennent sous la

1. P. 165.

2. P. 175.

3. P. 183.

4. P. 194.

5. P. 211.

6. P. 273.

7. P. 334.

8. P. 330.

plume de M. Holleaux les mots *accident*, *accidentel*, *fortuit*, *hasard*, *fortune* ¹. La conquête romaine — un des faits qui dominent l'histoire universelle — n'est plus qu'une « paradoxale aventure » ². Il ne saurait être question ici d'engager la discussion sur le terrain philosophique, mais nous devons nous demander si la conception historique de M. Holleaux n'est pas une résultante presque nécessaire de notre façon de connaître — ou d'ignorer — l'histoire ancienne. L'impression de décousu, d'incohérent, de contradictoire même que donne la politique romaine est-elle un reflet de la réalité ou un effet de notre ignorance? Si les hommes nous semblent des pantins, n'est-ce pas parce que les lacunes de notre information nous interdisent de comprendre comment et par qui sont tirées les ficelles? La conclusion obtenue serait impliquée dans la méthode même.

Faute de témoignages, nous ne connaissons qu'un petit nombre de faits : si un auteur est muet, que devons-nous tirer de l'*argumentum ex silentio* ³? D'une part, les Romains établissent de nombreuses colonies sur les côtes de l'Adriatique ; d'autre part, ils restent plus de dix ans sans répondre aux insultes répétées des pirates illyriens : faits contradictoires, semble-t-il, mais le premier, dont M. Holleaux est bien obligé de tenir compte ⁴, semble si caractéristique qu'on peut se demander s'il n'y a pas eu, entre 244 et 229, d'autres mesures prises dont aucune mention ne nous serait parvenue. M. Holleaux critique ceux qui attribuent une portée politique à l'ambassade envoyée en Asie pour chercher le *Mater Idæa* ⁵ ou à la consultation de l'Oracle par Fabius Pictor après Cannes ⁶, et il est vrai que les textes n'autorisent aucune hypothèse de ce genre, mais les textes ne nous rapportent peut-être que les démarches officielles et peuvent négliger les tractations secrètes. Ce ne serait pas la seule fois où la politique ouverte d'un gouvernement se substituerait celle d'un agent, qui la complétât ou la contrecarrât. Les généraux et les ambassadeurs emportaient de Rome les instructions du Sé-

1. Je relève quelques exemples épars, p.^{er} II, 98, 126, 127, 145, 194, 202, 273, 334.

2. P. 334.

3. P. 115, n. 3 ; 118.

4. P. 27.

5. P. 95, n. 1. Cf. sur la croyance répandue à Rome des origines troyennes et sa signification politique, p. 56.

6. P. 195, n. 1.

nat ¹, mais un général en chef pouvait conclure des alliances sous réserve de faire ratifier ses actes par le Sénat et le peuple, et c'est ainsi que M. Valerius Longinus avait traité avec les Étoiliens ². Bien plus, si le chef de mission se conforme à ses instructions, ne peut-il y avoir dans son entourage des agents subalternes, qui, sans mandat, se mêlent des affaires et engagent, malgré eux, et le magistrat et le Sénat? Et cela ne devait-il pas se produire surtout en pays étranger, alors que les magistrats romains se trouvaient isolés au milieu de peuples dont ils ignoraient jusqu'à la langue. Si quelques Romains étaient capables de parler grec, la plupart devaient recourir à des interprètes, à des auxiliaires plus ou moins fidèles, engagés déjà dans les multiples intrigues de leurs compatriotes et mêlant à la diplomatie romaine les amitiés et les haines nationales. De telles machinations, rien ne pourrait transparaître dans les témoignages officiels, et pourtant cette ingérence d'un entourage anonyme n'a rien d'in vraisemblable. A Rome aussi, il pouvait en être de même. Assurément auprès du Sénat romain, nous ne trouvons rien qui corresponde à nos bureaux, à ces organes administratifs dont l'action occulte peut être plus puissante que celle des chefs responsables. Cependant lorsqu'un homme d'État romain avait à discuter d'une affaire, il devait bien, pour indifférent qu'on le suppose, prendre des renseignements et, si je puis dire, faire établir un dossier et, sur les affaires grecques, je ne vois guère pour conseillers que les esclaves et les affranchis grecs, déjà nombreux sans doute dans les grandes maisons romaines.

Ce que nous connaissons par les textes, c'est la décision prise, c'est l'acte accompli, mais la discussion et la préparation nous en échappent. M. Holleaux dit constamment « le Sénat » ou plus souvent encore « les *patres* » comme si *tous* les sénateurs agissaient d'une seule et même volonté. Mais il y avait au Sénat des partis, des groupes apportant sur chaque affaire leur opinion et leur programme. Lorsqu'il fallut engager la guerre contre Hannibal en secourant Sagonte, il y eut au Sénat des controverses et des hésitations ³, et, pour l'avoir enjolivée de rhétorique, Tite Live n'a pas inventé de toutes pièces la discussion devant le

1. P. 279 ; Σζρχαγγός ὁ πρεσβύτης, p. 88, n. 1.

2. P. 211.

3. P. 144, n. 3.

Sénat entre Scipion et Fabius sur le projet de porter la guerre en Afrique. A côté de la majorité, que seule nous apercevons, puisque nous ne connaissons que le résultat du vote, il pouvait y avoir une imposante minorité, dont les desseins nous restent inconnus. En face de la politique majoritaire, indifférente aux affaires de Grèce, il pouvait y avoir une politique minoritaire d'intervention. Que, pour des raisons inconnues de nous, quelques voix déplacent la majorité, et voilà toute la conduite des affaires modifiée. A distance, nous verrons se succéder des attitudes contradictoires — la guerre décidée par exemple en 201, alors qu'en 205 on ne désire que la paix — et nous aurons peine à expliquer ce changement radical « surprenant en lui-même, non moins surprenant par sa rapidité ¹ », si nous prenons les *Patres* en bloc, alors que peut-être il n'est que l'apparition d'une politique depuis longtemps préparée et qui finit par l'emporter.

Est-on sûr que l'ignorance et l'indifférence à l'égard des choses grecques aient été générales? C'est une idée courante que l'hellénisme avait de bonne heure pénétré à Rome et fait des conquêtes dans la haute société, et l'on explique couramment la politique de T. Quinctius Flaminius par un sincère philhellénisme. Après avoir vu tant d'autres idées courantes s'évanouir sous les coups de M. Holleaux, je suis beaucoup moins confiant dans la valeur de celle-là, mais je regrette précisément que M. Holleaux n'ait pas soumis à sa pénétrante et sévère critique cette question, mal connue je le crains, de l'introduction de l'hellénisme à Rome. Elle me semble étroitement liée à celle des rapports politiques de Rome et de la Grèce, puisqu'elle peut révéler l'existence d'une minorité sur laquelle aurait agi « l'antique prestige d'Athènes ² ». Lorsque M. Holleaux en arrivera, dans son prochain ouvrage, à la politique de Flaminius, j'espère bien qu'il nous donnera cette histoire du philhellénisme romain.

Toutes les remarques précédentes nous ramènent à cette idée que la politique romaine nous apparaîtrait peut-être comme moins ballottée par les hasards, si nous en connaissions mieux tous les secrets. Peut-être ! dirait M. Holleaux, mais ce ne sont là que des hypothèses, qu'aucun texte ne confirme. — Assurément, répondrons-nous, mais qu'aucun texte non plus n'infirmes.

1. P. 311 ; cf. p. 212.

2. P. 267.

III

Hypothèses sur hypothèses, rien d'autre n'est possible dans l'histoire ancienne. Faute de documents, sans autre aide que des textes tronqués et incontrôlables, l'histoire de l'antiquité ne peut être une science exacte, elle ne peut atteindre le réel, elle est une simple construction de l'esprit.

M. Holleaux n'a garde de se faire illusion sur les résultats obtenus. Il sait que les modernes sont nécessairement réduits aux hypothèses¹, mais il sait aussi que ces hypothèses doivent remplir les conditions que toute science exige de l'hypothèse. L'hypothèse doit apporter l'explication du plus grand nombre de faits donnés² et par conséquent répondre « à toutes les vraisemblances historiques³ ». A plus forte raison, doit-elle ne pas choquer la logique et la raison : toute explication qui suppose un homme déraisonnable⁴, une conduite « contradictoire jusqu'à l'absurde⁵ », ou complètement inintelligible⁶, est à rejeter sans discussion. Si plusieurs hypothèses semblent répondre également à ces conditions, on les présentera toutes sans choisir l'une d'elles⁷. J'ajouterai enfin — sans que M. Holleaux ait eu occasion de noter ce caractère — qu'une hypothèse doit être simple. De même que pour mesurer les lacunes d'une inscription mutilée, l'épigraphiste doit, entre les restitutions possibles, choisir la plus courte, de même entre plusieurs hypothèses acceptables, l'historien doit préférer la moins compliquée. Les hypothèses de M. Holleaux me semblent d'autant plus séduisantes qu'elles sont plus simples.

Aboutir à de simples hypothèses, n'y a-t-il pas là de quoi rebuter quiconque songe à traiter de l'antiquité? Ou bien au contraire, n'est-ce pas un attrait de plus que d'être obligé de mettre en jeu l'imagination et je ne sais quelle divination? Il y a dans Renan des formules qui, au premier abord, paraissent

1. P. 245, n. 3 ; 3.

2. Bon exemple d'une hypothèse appuyée sur une série de faits, p. 244, n. 2.

3. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. grecques*, 1920, p. 240.

4. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. grecques*, 1920, p. 228.

5. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. gr.*, 1920, p. 227.

6. P. 268.

7. HOLLEAUX, *Rev. des Ét. Anc.*, XXIII (1921), p. 209-210.

étranges, et qui s'appliquent fort bien à l'histoire ancienne. « Il n'y a guère de détails certains en histoire, dit-il, les détails cependant ont toujours quelque signification. Le talent de l'historien consiste à faire un ensemble vrai avec des détails qui ne sont vrais qu'à demi ¹. » Cette façon de faire du vrai avec du faux serait incompréhensible si l'histoire ancienne était seulement une œuvre de science, mais elle est aussi une œuvre d'art. L'exposé de M. Holleaux peut contenir des inexactitudes, il entraîne cependant la conviction parce qu'il repose sur une peinture vivante, d'une vie intense, des *Patres* et de leur psychologie. Nous voyons vraiment, avec un relief saisissant, ces « riches campagnards », énergiques et endurants, « admirables de constance lorsque l'ennemi presse et que le salut de la chose romaine est en jeu », capables même à l'occasion de prévoyance et d'action vigoureuse, mais ignorants des réalités géographiques, mal instruits des choses de l'étranger, timorés, indécis, apportant « dans la politique extérieure leur lenteur d'esprit et leur pauvreté d'imagination, comme aussi les multiples défiances, la répugnance aux nouveautés, la crainte des aventures, la timidité devant l'inconnu naturelles aux âmes paysannes ² ». Que l'on relise les pages dont je ne donne ici qu'un résumé sommaire et incolore, et l'on verra comment, pour expliquer les événements historiques, il n'est rien de tel que d'en ranimer les auteurs. Véritable résurrection, non pas par le dehors, par le bric-à-brac d'une couleur locale romantique, mais par le dedans, par la compréhension et l'analyse psychologique des âmes d'autrefois.

A voir le soin qu'apporte M. Holleaux à la forme — et voilà encore un exemple à proposer à tous les historiens — on comprend qu'il ne sépare pas la science de l'art. C'est en m'inspirant de la leçon que nous donne son livre que je livrerai aux méditations des historiens de l'antiquité — et par la même occasion de tous les autres — quelques lignes d'Anatole France qui ne sauraient déplaire à M. Holleaux : « La vieille histoire est un art ; c'est pourquoi elle a, dans sa beauté, une vérité spirituelle et idéale bien supérieure à toutes les vérités matérielles et tangibles des sciences d'observation pure ; elle peint l'homme et les passions

1. RENAN, *Vie de Jésus*, p. XXI ; cf. *les Évangiles*, p. 5.

2. P. 168-172.

de l'homme... L'histoire narrative est inexacte par essence. Je l'ai dit et ne m'en dédis pas ; mais elle est encore avec la poésie, la plus fidèle image que l'homme ait tracée de lui-même¹. »

AUGUSTE JARDÉ.

1. A. FRANCE, *la Vie littéraire*, I, p. 124.

L'HISTOIRE MILITAIRE

SA NATURE. — SON RÔLE
LA PLACE QU'ELLE A OCCUPÉE. — CELLE QU'ELLE DEVRAIT
OCCUPER

A propos d'un ouvrage récent.

Le lieutenant-colonel Tournès soutenait avec succès en 1921 des thèses de doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris. Sa thèse secondaire portait comme titre : *l'Histoire militaire*, en sous-titre : « But et utilité. Difficultés et méthodes. La crise de l'Histoire. L'enseignement de l'histoire dans les Écoles militaires préparatoires et à l'École de Guerre¹. » Cette thèse était peut-être plus importante aux yeux du colonel que la principale². Elle avait pour but de poser devant le public militaire un problème de méthodologie appliquée à l'histoire militaire, de convaincre les officiers de la valeur de cette discipline pour leur formation morale et intellectuelle.

Elle venait à son heure. Depuis la guerre, l'Armée française est en voie de réorganisation. Il était bon qu'une voix autorisée prit la défense de l'histoire et réclamât pour elle la place à laquelle elle a droit dans nos écoles militaires et dans l'ensemble de notre armée. C'est ce que fit le colonel Tournès. Il sera intéressant pour les lecteurs de la *Revue de Synthèse historique* de connaître cet ouvrage, de savoir dans quelles conditions l'histoire militaire est étudiée dans nos centres d'enseignement, d'apprendre les modifications qui pourront y être apportées grâce aux propo-

1. Paris, Lavauzelle, xiii-116 pages, in-8°.

2. *La garde nationale dans le département de la Meurthe pendant la Révolution, 1789-1820* ; Angers, 1920, in-8°.

sitions du colonel. Tel est notre but en présentant ici ce livre qui mérite quelques instants de réflexion, et, à notre avis, une approbation sans réserve.

*
* * *

Avant la guerre, le capitaine Tournès était détaché à la Section Historique de l'État-Major de l'Armée. Ce petit cénacle de travailleurs ne comprenait que six ou sept officiers. Il s'était signalé à l'attention des historiens par la valeur et la probité de ses travaux. Il publiait la *Revue d'Histoire*¹ qui renseignait les officiers sur les nouveaux ouvrages et contenait des articles bien documentés et fort intéressants.

L'État-Major de l'Armée ne croyait pas, en ce temps-là, à l'utilité de l'histoire militaire. L'étude du passé ne semblait pas nécessaire. A de nouvelles conditions de matériel et de temps devaient s'adapter de nouveaux procédés. Il suffisait de raisonner. Exercices en salles, *Kriegspiel*, donnaient satisfaction aux esprits désireux de s'instruire. Comme conclusion régnaient les doctrines qui érigeaient en dogme inviolable le mouvement en avant, seul irrésistible et seul profitable. Dans ces conditions, il n'était pas besoin de conserver cette section historique inutile, où quelques officiers étaient distraits d'un travail actif. L'État-Major songeait à supprimer cet organe. Le colonel Picard, chef de la section, demanda à deux de ses officiers de prendre la défense de l'histoire militaire, de montrer son but et son rôle pour essayer de maintenir ce centre d'études.

Les capitaines Vidal de la Blache et Tournès écrivirent des articles qui parurent dans la *Revue d'Histoire* et dans la *Revue Militaire générale*². Ils se heurtaient à ce moment à un courant défavorable, leurs opinions n'obtinrent aucun succès et leurs idées n'amènèrent aucun changement dans la situation. Les cours d'histoire militaire avaient disparu de certaines de nos écoles, ils étaient remplacés, tant bien que mal, par des récits

1. La *Revue d'Histoire* n'a malheureusement pas reparu depuis la guerre. Elle a été fusionnée avec la *Revue des Armées étrangères* et le *Journal des Sciences militaires* dans la *Revue Militaire française*, publiée sous les auspices de l'État-Major de l'Armée.

2. *Quelques observations sur l'histoire militaire* (*Revue d'Histoire*, juin-juillet 1913).
— *Les difficultés et la méthode en histoire militaire* (*Revue militaire générale*, juin 1914).
— Cf. L.-C^t Ragueneau. *Les études militaires en France* (*Revue Militaire générale*, mars-avril 1912).

de bataille dans les cours de tactique ou par des leçons d'histoire générale, à tendance plus politique que militaire. D'autre part, l'État-Major de l'Armée négligeait de diriger les travaux de la section historique vers un but précis, ce qui amenait celle-ci à suivre l'inspiration du moment au lieu de suivre un programme méthodique pour ses recherches et ses études. Cependant, en Allemagne, un organe important, l'*Abteilung für Kriegsgeschichte*, existait au Grand État-Major. Ce groupe d'historiens militaires avait dans les *Vierteljahreshefte* une publication de premier ordre. L'exemple n'avait pas été suivi : on avait créé la section historique et la *Revue d'Histoire*, mais on ne leur donna jamais la place à laquelle elles avaient droit.

La guerre vint. Le capitaine Vidal de la Blache devait trouver une mort glorieuse à la tête d'un bataillon en Argonne. L'autre auteur, promu lieutenant-colonel, revenait à l'ancienne section agrandie et devenue Service historique. Il reprenait ses articles, ajoutait un chapitre sur l'histoire militaire dans notre armée d'après-guerre et présentait ce tout comme une étude de méthode aux suffrages de la Sorbonne.

Les temps sont changés. La dernière guerre, malgré les engins nouveaux, malgré son immensité, a fait reparaitre des méthodes employées autrefois, des armes disparues depuis des siècles. Elle est la source où peuvent être puisés les meilleurs renseignements, elle est le plus formidable recueil de documents où l'historien puisse fouiller. Comme l'écrivait le maréchal Foch¹, les événements dominent les raisonnements, il faut donc rechercher dans l'étude de ces événements les procédés à employer et les principes à respecter. La cause est entendue actuellement. L'Histoire militaire a acquis le droit de cité. Ce qui le prouverait peut-être le plus, c'est l'influence du livre du colonel dans les hautes sphères de l'armée. Il n'en reste pas moins que si on admet la valeur de cette discipline intellectuelle, le corps des officiers n'est pas encore suffisamment préparé à exploiter l'histoire militaire.

* * *

Il faut donc préparer les officiers à traiter des sujets d'histoire militaire. Si on examine les très nombreux travaux publiés

1. Cité par le colonel Tournès.

sur des questions de ce genre, on constate que généralement ils sont faits par des historiens qui ne sont pas des militaires ou par des militaires qui ne sont pas des historiens. Il est facile de voir combien une étude peut souffrir d'être exécutée dans de telles conditions par quelqu'un qui ne possède qu'une seule de ces techniques.

On ne voit guère un historien traitant des questions de stratégie ou de tactique s'il est ignorant des moindres notions militaires. Les ouvrages de Thiers sur *le Consulat* et *l'Empire* sont à peine mentionnables au point de vue des opérations de Napoléon : malgré ses prétentions de grand stratège, il n'a jamais pu dissenter convenablement sur le plus grand manœuvrier de l'histoire ; il n'a jamais compris les difficultés d'exécution ; il n'a pas su rendre le drame passionné qui se déroulait sur les champs de bataille de cette époque.

Ce n'est pas une condition suffisante d'avoir vécu dans l'armée pour pouvoir traiter pareilles questions. Il faut posséder une méthode pour être capable d'écrire scientifiquement. On ne s'improvise pas historien, il y a toute une éducation à faire. Cette formation historique est trop connue des lecteurs de la *Revue* pour que nous insistions sur ce point. Le colonel Tournès se défend d'être un novateur à cet égard. Il désire simplement que l'on utilise pour l'histoire militaire les méthodes qui se sont répandues en France et à l'étranger depuis quarante ans et qui ont fait la valeur des travaux historiques de ces dernières années : c'est un témoignage apporté aux progrès de la méthode en histoire. Il recommande aux historiens militaires de posséder une bibliographie abondante pour ne pas négliger des ouvrages précédemment parus sur la question, d'avoir une documentation sérieuse et importante pour ne pas oublier des pièces éclairant d'un jour nouveau le sujet traité. Il insiste sur la nécessité d'une critique vigilante s'exerçant sur les textes pour bien vérifier la valeur du document et ne pas se contenter de copies plus ou moins exactes, pour s'assurer de l'authenticité des pièces consultées, et sur l'importance d'une étude sérieuse pour peser l'exactitude et la sincérité des faits et des récits mentionnés.

Pour lui, l'histoire militaire n'est pas une discipline spéciale, étrangère à tout, qui se suffit à elle-même. Il ne la conçoit pas en dehors de l'histoire générale : histoire diplomatique, une

guerre ne se déclarant pas sans prodromes ; histoire constitutionnelle, les organisations militaires étant fonction des institutions d'un pays, etc. Les procédés de l'histoire générale peuvent s'appliquer à la branche relative à l'histoire des guerres et à l'administration de l'armée ; ce sont ces méthodes qu'il faut connaître.

Si on ne les comprend pas, si on ne voit pas cette pénétration des diverses parties de l'histoire, on publie des ouvrages dont la documentation est incomplète ou dont l'information est sujette à caution. Il est dangereux de bâtir des théories tactiques ou stratégiques sur une base aussi peu solide. Le type de ces ouvrages peu sérieux au point de vue scientifique est, pour le colonel Tournès, l'œuvre du général Bonnal. Il énumère les lacunes de la documentation, l'insuffisance critique des sources qui font de ses nombreux livres une histoire plus fantaisiste que scientifique. Par opposition, il signale, sans le citer, un travail remarquable sur 1809¹. Il y a dans le livre du colonel une série d'indications qui seraient très utiles dans une Bibliographie pour connaître les ouvrages à étudier et ceux qu'il faut éviter.

C'est en effet une des difficultés qui se présentent aux officiers qui veulent travailler l'histoire. Les critiques bibliographiques contenues dans les revues militaires ne sont guère utiles : certaines ne comprennent que les ouvrages qui sortent de chez le libraire éditeur de la revue, d'autres distribuent invariablement des louanges, signalant l'intérêt de la lecture et négligeant la valeur scientifique. Aucune revue n'a l'indépendance de la *Revue d'Histoire*. Fait regrettable, joint à ce qui précède, les bibliothèques et écoles militaires ne sont en général pas abonnées à des revues historiques. L'officier n'a à sa disposition immédiate aucune Bibliographie ; il est obligé, dès ses premiers pas en histoire, d'aller dans des bibliothèques étrangères où il perd un certain temps à s'adapter.

*
* * *

Est-il nécessaire de créer une discipline spéciale dans nos écoles ? L'histoire militaire présente-t-elle une utilité suffisante

1. Commandant Beut, *Étude critique d'histoire militaire : 1809 ; De Ratisbonne à Znaim*. Paris, 1909, 2 vol.

pour permettre le détachement d'officiers chargés de compulser des documents ou de les publier? La réponse ne fait aucun doute. Le colonel ne voit que des avantages à ces études qui sont basées sur des événements et non sur des raisonnements. Seule l'histoire militaire, par la description précise du drame que vit l'humanité à certaines heures, peut faire connaître les principes de la guerre. Elle donne l'exposé des faits, les conditions dans lesquelles ils se sont produits. Dépasant l'analyse, faisant de la synthèse, elle nous dépeint les procédés d'un grand homme de guerre, elle établit une comparaison entre des campagnes différentes, elle pourra même esquisser dans quelle direction évoluera l'art de la guerre. Il n'y a pas lieu de craindre que la forme industrielle de la lutte vienne écarter la nécessité de ces études : « Les opérations militaires restent souvent commandées par la structure du sol, sans que leur industrialisation scientifique arrive à s'en affranchir... ; l'excès de civilisation a, sur bien des points, ramené les pratiques guerrières à la barbarie élémentaire des temps les plus primitifs¹. » Ainsi des procédés se retrouvent immuables.

Ce sera l'histoire qui montrera ces pratiques éternelles.

N'aurait-elle que cette utilité, l'histoire mériterait le droit de cité. Elle a un autre but. Elle contribue autant et plus que beaucoup d'autres sciences à former l'esprit de l'officier. En montrant à chacun qu'au milieu des influences qui s'exercent de toutes parts : terrain, armement, troupes, chefs, l'action du commandement n'est pas la moindre, elle fait sentir la grandeur de la mission, la beauté de la servitude, la noblesse de la responsabilité. Elle fait ainsi du jeune officier un convaincu ; elle le met en garde contre des spéculations trop hâtives, contre des solutions trop rapides. Elle lui donne un esprit scientifique, lui inculque des méthodes de prudence dans le raisonnement et d'audace dans l'action, en lui montrant l'influence de l'homme sur les événements.

*
* * *

La crise de l'histoire militaire a survécu à la guerre. Ce n'est pas une raison pour se décourager. Le colonel Tournès indique

1. De Launay, *Géologie de la France*, p. V.

les remèdes qui lui paraissent convenir dans l'état actuel de l'armée. C'est la conclusion de son travail ; par la place qu'elle tient, 40 pages sur 114, elle montre l'importance attachée par l'auteur à ce projet de réforme.

La première de ces réformes consisterait à recruter un personnel enseignant parmi des officiers ayant une culture historique. Il ne faudrait plus se contenter d'un examen « n'exigeant aucune préparation particulière » et destiné à montrer leurs aptitudes « de rédaction et d'élocution »¹. C'est peut-être cette absence de qualités techniques chez les candidats qui fit songer à la rédaction, par une commission, d'un cours commun qui serait enseigné dans toutes les écoles. De pareils essais ont souvent été tentés et n'ont donné que rarement des résultats satisfaisants. Un tel cours devient un manuel et ne transforme pas l'enseignement de l'histoire militaire qui reste ce qu'il a toujours été : un cours secondaire au lieu d'être supérieur.

Pour obtenir des professeurs ces qualités techniques, le colonel Tournès propose de leur demander un travail : mémoire, article de revue, ouvrage, etc., puis une courte leçon, enfin une interrogation-causerie sur un ouvrage historique. De plus, le jury d'examen qui n'était composé jusqu'à présent que de militaires, comprendrait aussi un universitaire. Après admission, l'ancien candidat ferait un stage pour étudier un sujet restreint au Service Historique ou dans une Faculté.

Il est évident qu'ainsi préparé il aurait d'excellentes notions sur la méthode historique. Nous préférierions pourtant voir le stage au Service Historique précéder l'examen. C'est de là, après une sélection opérée parmi le personnel, que viendraient les professeurs. Nous y voyons un avantage : après l'examen, l'officier serait de suite professeur, ayant montré à l'avance ses capacités d'historien.

Une fois les professeurs recrutés, il faudrait faire travailler les élèves. Actuellement, nos cours d'histoire militaire ne ressemblent en rien aux leçons de nos universités. Même les officiers les plus brillants ne peuvent qu'esquisser le tableau qui leur est demandé par le programme ; ils doivent « montrer l'évolution de l'art de la guerre à tous les âges et faire ressortir les lois de

1. Circulaires ministérielles de juillet et septembre 1920.

l'évolution des peuples ». Quel programme irréalisable pour ceux qui n'ont pas abordé, dès leur plus jeune âge, l'étude de ces questions ! Il faut des années de dur labeur pour être à même de réaliser de pareilles synthèses. On peut dire que l'analyse de notre histoire militaire est encore à faire ; les lacunes de la documentation sont nombreuses. Le colonel Colin, lui-même, n'a pu qu'esquisser la transformation de l'art de la guerre ¹, et le général Hardy de Perini dans ses récits des batailles françaises s'est contenté d'analyser ². Étudions les documents, formons les travailleurs et peut-être pourrons-nous un jour publier des travaux synthétiques.

Mais pour cela, il faut changer la formule des cours ; il faut qu'on apprenne à travailler au lieu de se borner à des récits de bataille. On devra étudier les institutions militaires, leur évolution, montrer les relations entre ces organisations et la vie politique et économique d'un peuple, constater les répercussions de toutes sortes qui se manifestent, éviter de dévier et ne pas faire de la stratégie et de la tactique en lieu et place d'histoire militaire.

Un essai va être tenté à l'École de Guerre pour donner aux officiers quelques notions de méthodologie et d'heuristique. Le colonel Duffour, titulaire de la chaire d'histoire, étudiera des guerres passées, la guerre de 1914-1918, la guerre de Sécession à cause de sa ressemblance avec le conflit mondial ; il présentera aussi la situation sociale du corps des officiers depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Il y a là un programme intéressant pour montrer l'interdépendance qui existe entre l'armée et les institutions d'un pays. Une grande innovation consiste à avoir demandé au colonel Tournès de venir exposer ses théories en quelques conférences. Les quatre sujets suivants seront traités :

L'histoire en France depuis une centaine d'années ;

L'histoire militaire en France et en Allemagne depuis cent ans ;

La bibliographie historique ;

La critique des textes.

Il ne faut pas espérer que tous les auditeurs profiteront de leçons aussi peu nombreuses : dans les Facultés, les cours sur ces

1. *Les transformations de la guerre. — Les grandes batailles de l'histoire* (Bibliothèque de Philosophie scientifique).

2. *Batailles françaises*, 6 vol., Flammarion.

matières sont plus longs et sont accompagnés de travaux pratiques ; mais c'est déjà quelque chose de signaler aux futurs brevetés l'utilité et les difficultés de l'histoire militaire, les méthodes et les procédés. Les officiers sont bien préparés par leur maturité d'esprit, mais non par leur éducation antérieure, à profiter de ces conférences. Ce point a frappé notre auteur qui a suggéré d'apporter des modifications au programme d'admission à l'École de Guerre pour remédier à cette situation.

L'examen comporte une épreuve d'histoire militaire à traiter en trois heures et une composition de rédaction générale sur un sujet d'histoire, de géographie, ou d'économie politique à traiter en sept heures. Cette dernière épreuve exigeait une sérieuse culture : il était nécessaire de connaître la question pour traiter convenablement le sujet ¹, et, par suite de son importance, la composition d'histoire était un peu sacrifiée et traitée comme une question de manuel, les candidats ne faisant travailler que leur mémoire et négligeant tout recours aux sources ². La nature de l'effort demandé était telle que l'on vit très rapidement

1. Voici les sujets donnés pour cette épreuve :

1920. — L'Afrique, terre de colonisation européenne. — Origines : les comptoirs, les grandes explorations, les escales ; développement du commerce, abolition de l'esclavage ; côtes et hinterland, les zones d'influence, les protectorats et les colonies ; voies de communication ; situations respectives de la France et de la Grande-Bretagne en Afrique, état actuel et avenir.

1921. — Exposer les conditions dans lesquelles s'est établi et maintenu l'équilibre européen de 1871 à 1914 : formation de la Triple Alliance, de l'Alliance Franco-Russe, de l'Entente cordiale, de la Triple Entente. Caractériser le régime de paix issu de cet équilibre et indiquer les causes qui devaient en amener la ruine dans une conflagration générale.

1922. — Quels sont les principes fondamentaux qui vous paraissent avoir été mis à la base des lois et coutumes de la guerre sur terre, telles qu'elles étaient définies par le règlement annexé à la Convention internationale de la Haye du 18 octobre 1907 ? Comparer ces principes fondamentaux avec ceux qui avaient été exposés par le Grand État-Major allemand en 1902 dans sa publication : *Les lois de la guerre continentale*, principes qui étaient résumés dans l'introduction ci-jointe de la publication.

Sujet de 1923 : l'esprit de corps.

2. Sujets d'histoire :

1921. — La défense nationale en 1870 entre Seine et Loire. Raisons pour lesquelles le gouvernement de la Défense Nationale a continué la lutte. Situation générale à la fin de septembre 1870 dans la région d'Orléans. Opérations entre Seine et Loire des 1^{re} et 2^e armées de la Loire, de fin septembre au 5 décembre 1870. Conséquences pour la France de la détermination de prolonger la guerre après le 2 septembre 1870.

1922. — Campagne de 1813 jusqu'à l'armistice du 4 juin : situation générale au début de 1813 ; organisation et valeur des forces en présence ; projets de Napoléon et des coalisés. Exposé sommaire des événements jusqu'à la fin de mars. Concentration des forces françaises vers la Saale ; les manœuvres de Lutzen et de Bautzen, leurs résultats, l'armistice.

paraître quelques ouvrages du genre Manuel pour les guerres nouvellement inscrites au programme¹.

Là encore, l'influence du livre du colonel Tournès s'est fait sentir. On a augmenté de deux points le coefficient (7 au lieu de 5) et d'une heure l'épreuve d'histoire ; on a modifié le programme. Précédemment, on demandait un exposé « sommaire » d'une question : on a supprimé ce mot, ce qui suppose que l'on désire voir les candidats s'orienter vers une étude plus approfondie. De plus, le programme précise que les campagnes ne doivent pas être étudiées en elles-mêmes, mais reliées aux institutions de l'époque : « Acquérir pour chaque période caractéristique une idée exacte de l'armement et des institutions militaires et se rendre compte de l'influence que ces éléments ont exercée sur la forme et le développement des opérations. » On demande plus de connaissances, mais on réduit le nombre des campagnes à étudier, de façon que le travail du candidat ne soit pas dispersé, et que l'officier puisse avoir une réelle connaissance d'une question d'histoire.

Un concours a eu lieu depuis cette circulaire². On pourra voir que le sujet prévoit une étude d'une bataille, et un résumé sommaire de la campagne. Il y avait donc obligation pour les candidats de travailler avec soin pour être en mesure de rédiger convenablement cette partie de la composition. Il fallait une recherche du détail pour arriver à réaliser la synthèse demandée par le sujet ; il fallait montrer une connaissance complète de la campagne et de la bataille de Liao-Yang.

Voilà l'état actuel de l'histoire militaire dans l'armée et l'évolution qui se dessine grâce à l'ouvrage que nous venons d'analyser. Si nous notons le travail qui s'accomplit au Service Historique³, les lecteurs de la *Revue* constateront un effort tenté en vue de faire profiter le monde militaire de la science historique. Il est regrettable que le colonel n'ait pas insisté pour le rétablissement de la *Revue d'Histoire*. La part faite à cette discipline

1. J. Sauliol, *Turenne*. — *La manœuvre de Denain*. Paris, Lavauzelle, 2 vol., in-8°.

2. Guerre de Mandchourie 1904. — Notions générales sur les forces en présence au début de la guerre. Plans de campagne des deux adversaires. — Description sommaire des événements de guerre maritime et terrestre depuis le début des hostilités jusqu'au 24 août 1904. — Étude de la bataille de Liao-Yang en vue de faire ressortir l'influence sur la tactique de l'armement moderne mis en œuvre au cours des combats.

3. Cf. *Revue de Synthèse historique*, nos 97-99, mai 1922.

dans la *Revue Militaire Française* est presque inexistante. C'est fâcheux parce qu'elle risque d'être peu connue par les officiers qui ne passeront pas par l'École de Guerre.

Nous avons cherché à présenter cette thèse à cause de son influence dans les milieux militaires. Nous avons esquissé les théories de l'auteur qui seront approuvées par tous les historiens amoureux de leur science. Le succès de ce livre est réel, il a été lu par beaucoup d'officiers ; certains l'ont discuté, montrant qu'ils comprenaient l'importance du sujet ; d'autres sont restés méfiants à cause de leur éducation antérieure, trop abstraite, ou par suite des anciens cours d'histoire dont ils se souvenaient. La diffusion de ces idées par les conférences de l'École de Guerre mettra les officiers brevetés plus à même d'aborder les sujets historiques. Grâce à cette mesure, les travaux d'histoire militaire ne manqueront plus de bases solides. C'est ce que le colonel Tournès espère, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il réussisse en répandant ainsi ses idées.

Capitaine R. VILLATE.

LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

DE LA

CONSCIENCE INTELLECTUELLE

D'APRÈS LÉON BRUNSCHVICG.

Le développement des géométries non-euclidiennes, la décomposition de la mécanique classique, la crise de scepticisme qu'ils entraînèrent parmi les savants et les philosophes avaient fait, depuis longtemps déjà, une obligation à Léon Brunschvicg de faire précéder toute considération sur la connaissance d'une réflexion sur la science. Il avait cru pouvoir mettre fin à l'opposition entre la raison et l'expérience et renouveler le sens du rationalisme en se plaçant au point de vue de l'activité de la pensée. La découverte des théories de la relativité vient de l'inciter à contrôler sa propre attitude à la lumière de données nouvelles et à présenter dans *l'Expérience humaine et la Causalité physique*¹ le résultat de son enquête.

* * *

Suivons l'expérience humaine dans son effort pour organiser l'univers. Pendant des siècles, l'humanité s'est prêtée à l'anthropomorphisme. Le mysticisme de la mentalité primitive, l'atomisme démocritéen, le mathématisme platonicien, le système aristotélicien des quatre causes, le naturalisme stoïcien, l'artificialisme thomiste, la crise du dynamisme aristotélicien attestent, sous des formes diverses, un abandon au réalisme

1. *L'Expérience humaine et la Causalité physique*, par Léon Brunschvicg, 1 vol. in-8° de 625 p. Paris, Alcan, 1922.

logique et à la déduction, le défaut d'une structure interne capable de mener à la pratique de l'indépendance intellectuelle. Ni le dynamisme de Galilée, ni l'induction de Bacon, ni l'atomisme épicurien de Gassendi ne marquent de rupture avec la pensée des anciens et des scolastiques. Jusqu'à la nuit du 10 novembre 1619, Descartes lui-même se contente de critiquer les superstitions médiévales en disciple de Montaigne. C'est lorsqu'il discerne dans l'analyse mathématique l'activité créatrice de l'esprit que se produit l'avènement de la science. Alors seulement Descartes s'affranchit d'Aristote et de Bacon, inaugure l'ère de la mécanique et opère une révolution.

En opérant un retour au dynamisme, Leibniz et Newton suscitent une crise de la philosophie mécanique qui met aux prises cartésiens et leibniziens, leibniziens et newtoniens, engage Kant à s'interroger sur les rapports de la géométrie et de la physique et à découvrir l'idée critique. La *Critique de la Raison pure* érige la subjectivité de la pensée en condition de réalité pour l'objet : elle donne ainsi à la mathématique et à la physique une base nouvelle, ajuste le rationalisme aux conditions et aux limites de l'expérience scientifique et résout définitivement les difficultés opposées par l'empirisme à la conception rationaliste de la causalité.

La rupture entre la science et la philosophie, le retour au conceptualisme médiéval, le discrédit de la philosophie post-kantienne, le crédit de la philosophie positive entraînent, au début du XIX^e siècle, l'hésitation des savants devant la diversité des interprétations mécaniques antagonistes. Poisson, Navier et Cauchy font entrer, à la suite de Laplace, tous les phénomènes dans les cadres de la mécanique newtonienne. Joseph Fourier et Auguste Comte s'inspirent de Lagrange pour faire de la mécanique une suite d'équations différentielles. Poincaré donne un nouveau relief à la conception cartésienne et géométrique de la mécanique. Après 1850, l'opposition du principe de la conservation de l'énergie et du principe de la dégradation de l'énergie entraîne des controverses qui font osciller les savants entre un dogmatisme métacritique et un positivisme acritique.

Les travaux de Maxwell, Gibbs, Boltzmann entraînent une révolution de pensée en étendant l'emploi du calcul des probabilités. L'application des méthodes statistiques au mouvement

moléculaire permet à Einstein et à Smolnchowski de donner une théorie du mouvement brownien, à Perrin de faire de l'atome un être de laboratoire. Les travaux de J.-J. Thomson et de Rutherford, de Henri Becquerel, de M. et Mme Curie aidant, un revirement se produit en faveur de l'atomisme. Sans doute, bien des idées divergentes et contradictoires se pressent encore sous ce terme. Il n'en est pas moins vrai que le développement des théories atomiques avec la dynamique de l'électron et la théorie des *quanta* achève de détacher l'atome du support substantiel sur lequel avait été greffée l'ontologie de la matière ; il reporte l'esprit vers la considération des moyens mathématiques mis en œuvre pour la conquête de la nature.

Les travaux se rattachant, dans le domaine de l'électro-magnétisme et de la gravitation, aux théories de la relativité confirment ces réflexions. Einstein établissant qu'il y a diverses métriques du temps, comme Riemann et Lobatschewsky ont établi qu'il y a diverses métriques de l'espace, restitue à la science son caractère fondamental d'être une opération de mesure, refuse aux procédés humains de mesure l'unité immuable qu'on leur prêtait et nous découvre ainsi la signification relative de la relativité en opposition à l'absolu de la relativité qui avait été, dans les générations précédentes, dressé symétriquement à l'absolu newtonien. Ainsi ce sont les bases mêmes de la science moderne qui sont remises en question au nom de la physique et par la voie de la physique.

Si un semblable renversement a pu entraîner chez les physiiciens une crise de scepticisme aussitôt exploitée par les partis politiques, chez les philosophes une renaissance de l'instinct réaliste, c'est faute d'avoir été éclairé par un mouvement de réflexion critique. La solution de la crise suppose la solution du problème de la pensée mathématique et du problème de la perception sensible, laissés en suspens par le Kantisme. Il convient de l'aborder, dans un esprit kantien, à la lumière de deux faits nouveaux : l'arithmétisation de l'analyse et la découverte des géométries non-euclidiennes. Seule une doctrine critique de la perception et de la science peut mettre fin au réalisme psychologique à demi dissous par Berkeley, comme la doctrine critique de l'expérience mathématique avait mis fin au réalisme logique dans les *Étapes de la Philosophie mathématique*.

Si l'on fait fond sur les données de la science positive, si l'on écarte les extrapolations des philosophes, si l'on emploie l'analyse réflexive qui atteint non la sensation, mais le jugement, l'affirmation d'existence primordiale, on peut restituer la « manœuvre d'ensemble de l'homme créant des courants d'intelligibilité » au sein d'un univers tissu d'actions réciproques, qui ne sauraient être isolées les unes des autres pour donner naissance aux « éléments de la représentation ». Les *fonctions* d'espace et de temps, de substance et de causalité se déploient solidairement pour créer l'univers de la perception. Mais elles n'y épuisent pas leur fécondité ; elles se prolongent au delà de cette connaissance qualitative pour engendrer l'univers de la science. Cet univers est un système de coordonnées déterminé par les conditions dans lesquelles l'homme est placé pour la mesure invariante des phénomènes naturels. Alors disparaissent les antinomies du fini et de l'infini, du déterminisme et de la liberté. Le réalisme métaphysique des concepts qui pose un mouvement en soi, un espace en soi, un temps en soi, une causalité en soi, disparaît devant la notion de *champ* appliquée par Einstein à la gravitation. Le réalisme métaphysique des lois abstraites, qui subsisteraient à titre de faits généraux, disparaît devant le caractère d'approximation et de singularité que conservent les lois pour être données dans un moment particulier de la durée où elles interfèrent avec d'autres lois. Par suite, l'hypothèse qui ne fait qu'anticiper sur une relation fonctionnelle ne se distingue plus de l'hypothèse illégitime qui égare l'imagination en lui faisant attendre un mode de production. Toutes ces modifications correspondent à la solidarité existant entre le procédé formel de mesure et l'objectivité expérimentale de la chose mesurée, solidarité dont nous avons pris conscience grâce à Einstein.

Ainsi on n'atteint ni la philosophie de la nature rêvée par Hegel, ni la philosophie de la science souhaitée par Kant et Comte. La science se passe de spéculation ; elle démontre le caractère artificiel de toute catégorie fixée, de toute détermination définitive ; elle est en devenir comme la nature. Son contenu ne peut se développer sur un seul plan. Et cette constatation de fait rend nécessaire l'avènement d'une philosophie de l'esprit se prêtant aux sinuosités qu'offre le cours de la pensée. La connaissance de la courbe parcourue permet de projeter la

lueur d'une réflexion nouvelle sur les phases antérieures du passé et d'éclairer d'un jour particulier la relativité du moment présent. La philosophie de l'histoire humaine n'enseigne-t-elle pas que le savoir humain est fait d'un perpétuel va-et-vient entre une expérience et une raison également inépuisables, qu'il permet à l'homme de prendre conscience de sa juridiction propre et qu'il modèle sa *conscience intellectuelle*, foyer du jugement de vérité, imposant un ordre supérieur à l'ordre biologique et susceptible d'éclairer le progrès d'une conscience morale et d'une conscience religieuse se libérant des préjugés égoïstes et des traditions littérales?

*
* * *

Il convenait de respecter ainsi le mouvement d'une pensée riche en nuances, en suggestions, en vues pénétrantes. La réflexion sur l'évolution des sciences physiques y rejoint la réflexion sur la critique philosophique pour constituer une synthèse originale pénétrée d'un sentiment juste de l'histoire. Sans doute, l'organisation de l'expérience humaine se poursuit sur un champ assez vaste et depuis des temps assez reculés pour que certains moments semblent pouvoir se prêter soit à une description plus complète, soit à une interprétation divergente. Ainsi pouvons-nous, dès maintenant, préciser les caractères que revêtent le temps, l'espace et la cause dans les civilisations inférieures. Ainsi pouvons-nous suivre, dans la civilisation ionienne et chez les «physiciens», la constitution d'une conscience scientifique où les Présocratiques puiseront les éléments d'un Humanisme, dont les Socratiques et Platon se détourneront au lendemain des guerres du Péloponèse pour faire retour à l'Orphisme, aux mystères et aux arcanes pythagoriques. Ainsi pouvons-nous attribuer à la Renaissance italienne, à Galilée, à Gassendi, à Fermat, à Huygens, un rôle prépondérant dans la formation d'un *esprit nouveau* dont Bayle, Fontenelle, Mairan et l'Académie des Sciences se feront les vulgarisateurs au cours du XVIII^e siècle. Ainsi pouvons-nous cesser d'interpréter en fonction du Kantisme le système d'Auguste Comte qui met en lumière la fonction sociale et la valeur éthique de la science.

De tels déplacements de pensée n'infirm后将 en rien l'exacti-

tude et la validité des vues d'ensemble présentées par Brunshvieg. Il paraît entièrement fondé à élaborer une théorie de la connaissance qui demeure fidèle à l'esprit du Cartésianisme, tout en répondant aux exigences de la science contemporaine, et qui reconnaît son caractère temporel et relatif. Il est pleinement fondé à ne pas proscrire la *philosophie de l'histoire*, comme on l'a fait trop longtemps au nom d'une attitude positive insuffisamment compréhensive. Et l'on peut accorder à Brunshvieg que l'exercice de la science fait naître et grandir une conscience intellectuelle constitutive de l'ordre humain, encore que les autres modes de l'activité humaine contribuent eux aussi à surmonter l'ordre biologique et doivent être compris dans un Humanisme. Enfin Brunshvieg nous débarrasse de tout dogmatisme.

Par là il rejoint pragmatistes et sociologues. Depuis plus de trente ans, ceux-ci ont insisté sur la nécessité de corriger, par une étude de l'expérience intime et de l'expérience sociale, ce qu'un enseignement d'école tenant dans des controverses sur le syllogisme, la déduction et l'induction, pouvait avoir d'artificiel et de stérile. Brunshvieg rend pleinement justice à l'œuvre critique de Henri Bergson comme à l'apport positif de Durkheim et de Lévy-Bruhl. Encore qu'il ait conscience de son originalité et qu'il pense discerner chez les pragmatistes et les sociologues, à tort ou à raison, une tendance au subjectivisme dont la critique de la science l'éloigne, il rencontre les mêmes adversaires et les mêmes obstacles. Ne tend-il pas à faire sortir la pensée de la stagnation dans laquelle la maintient le rationalisme universitaire et de la régression où le Néo-Thomisme l'engage?

Dans le rationalisme universitaire, que Jules de Gaultier nommait récemment « philosophie officielle », il discerne une indifférence pour l'évolution des sciences que certains philosophes trahissent lorsqu'ils prétendent devancer les sciences et leur imposer *a priori* des cadres et des méthodes miraculeusement tirés d'une raison raisonnante.

D'autre part, l'histoire lui révèle des défaites passagères de la pensée critique dans le Thomisme — que Duhem compare à une « marqueterie où se juxtaposent, nettement reconnaissables et distinctes les unes des autres, une multitude de pièces empruntées à toutes les philosophies du Paganisme hellénique, du

Christianisme patristique, de l'Islamisme et du Judaïsme » ; dans la recrudescence de la scolastique manifeste, au cours du XIX^e siècle, chez des biologistes et des physiciens qui tentent « un compromis entre la spiritualité de la pensée libre et la matérialité d'une révélation littérale ». En ne taisant pas « le danger de régression vers un nouveau moyen âge dont l'humanité apparaît menacée après chaque secousse de la civilisation occidentale », Brunschvicg est un des rares historiens tirant de l'après-guerre la leçon qu'elle comporte. En élaborant une *philosophie du jugement* qui rejoint Descartes, Fontenelle, Condillac et Destutt de Tracy, il est un des rares philosophes qui opposent résolument nos traditions intellectuelles au Néo-Thomisme — issu de combinaisons politiques étrangères au développement de la conscience religieuse et redevable de son prestige apparent aux lassitudes, aux compromissions, aux lâchetés qui livrent l'intelligence française à un mouvement internationaliste, temporel et militant.

En demeurant fidèle à l'esprit de liberté qui inspira la réflexion de nos philosophes, comme il inspira les projets d'éducation élaborés par la Convention, Brunschvicg ne défend pas seulement les droits de la conscience intellectuelle qui se constitue lentement à travers le monde. Il ajoute une œuvre à des œuvres. *L'Expérience humaine et la Causalité physique* justifie l'impression causée par *l'Orientation du Rationalisme*. Cet article critique ne confirmait pas seulement avec éclat une maîtrise. Au même titre que les *Données immédiates de la Conscience* et les *Règles de la Méthode sociologique*, il annonçait un moment nouveau de la spéculation qui fera époque dans la pensée française.

RAYMOND LENOIR.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

CONTRIBUTION A LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ

M. Pareti, l'actif directeur de cette *Atene e Roma*, qui s'efforce utilement de mettre l'érudition à la portée du grand public, s'est fait une spécialité de l'histoire de Sparte. Déjà il avait consacré à un sujet peu connu, la marine de cet État, un savant mémoire que nous avons analysé [Cf. t. XXI, 1 (1910), p. 107]. C'est maintenant une étude d'ensemble de la Laconie à l'époque archaïque qui remplit un récent volume¹, qu'un second suivra bientôt, consacré à la constitution lacédémonienne. Je crois utile de résumer les conclusions principales de l'auteur.

Il écarte les migrations pélasgiques, trop facilement admises sur la foi des anciens, dont les traditions plaçaient aussi des Lélèges un peu partout. Il est probable qu'il y eut d'abord en Péloponèse des populations « pré-grecques », en partie d'origine orientale, mais les souvenirs religieux conservés pendant des siècles en Laconie, et les restes d'objets néolithiques retrouvés, ne fournissent à ce sujet aucun renseignement ethnographique. Il s'agit là, d'ailleurs, de choses très anciennes : c'est entre 2500 et 2000 environ avant notre ère, qu'ont dû arriver en Laconie les premiers Grecs, précédant les Doriens. Les Arcadiens ont joué dans ce pays un rôle important ; l'étude des cultes et celle des dialectes le donnent à penser. Pour des raisons semblables, on doit se représenter une invasion dorienne par petits groupes, ayant duré une bonne part du ^{xiv}e siècle. Une légende tardive la faisait commencer « après la guerre de Troie », indication assez vague et sans valeur. Des modernes ont prétendu que les Doriens sont arrivés dans le Péloponèse vers la fin de la culture « mycénienne », dont la destruction leur serait imputable. M. Pareti le conteste et prolonge cette civilisation jusqu'au ^{ix}e siècle. Au début, les nouveaux venus portent encore leur nom primitif d'Achéens ; celui de Doriens a pris naissance plus tard et ce fut sur les côtes du sud-ouest de l'Asie Mineure. Après avoir été colonisée, la Laconie colonisa à son tour, envoya des émigrants dans le voisinage, vers la fin du ^{xiii}e siècle, ainsi que dans les îles méridionales de l'Égée. Ils

1. LUIGI PARETI, *Storia di Sparta archaica*, parte I (*Contributi alla scienza dell' antichità*, pubblicati da G. DE SANCTIS e L. PARETI, vol. II), Firenze, Felice Le Monnier, 1920, VIII-276 p. in-8.

pénétrèrent en Argolide avant la floraison du mycénien et il n'y a pas lieu de faire coïncider leur venue avec le commencement du style géométrique. En réalité, ils ont importé des articles de même date que le mycénien, et très différents : principalement une céramique grossière, incisée et monochrome, qui rappelle celle du Danube, des terramares et de Hallstatt ; ils avaient gardé des relations commerciales avec les régions du Nord d'où ils étaient partis.

Aux premiers temps, le petit État lacédémonien resta limité probablement à une partie de la vallée supérieure de l'Eurotas, et la cité unique se maintint pour quelques siècles sur la colline de Thérapié. Elle s'empara d'abord de toute cette haute vallée, et c'est alors qu'apparurent les Hilotes, ainsi nommés comme habitants des plaines basses et marécageuses (*ἑλῶτες*), et tombés brusquement en esclavage ; Doriens eux aussi, ils occupaient et cultivaient la *πολιτεία χῶρος*, dont on ne sait exactement les limites. La capitale put alors quitter les hauteurs et Sparte fut fondée (vers 900 à 850) ; elle annexa aussitôt la zone côtière, où se trouvaient les périèques, citoyens de villes autonomes, mais soumises à Sparte pour les relations extérieures ; puis, dépassant la Laconie, établit sa domination au sud de la Messénie, dont elle ne conquit le nord et l'ouest qu'un siècle plus tard, dans une lutte très dure d'une vingtaine d'années, quand le besoin de terres nouvelles à cultiver fut devenu de plus en plus impérieux, malgré les départs pour la fondation de Tarente et le renfort apporté aux colons laconiens de Théra. Nous n'avons sur ces campagnes que très peu de renseignements dignes de foi, par Tyrtée ; M. Pareti analyse longuement, pour en démontrer le caractère très suspect, tous les récits qui ont une date postérieure, comme ceux qui se rapportent à la colonisation de Cyrène.

L'auteur a une méthode très serrée et une érudition très sûre, et même ceux qui se sépareront de lui devront reconnaître qu'il les a lui-même documentés.

VICTOR CHAPOT.

UNE ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

La Société des Nations n'est pas encore parvenue, malheureusement, à cette phase d'autorité indiscutée que connaissent les institutions reconnues et acceptées de tous. Il n'est donc pas oiseux de chercher pour elle, dans le passé, des répondants et des justifications. D'autre part, ainsi que le constate M. Gide dans l'introduction qu'il donne au livre de M. J.-L. Puech sur la *Tradition socialiste en France*, et la *Société des Nations*¹, le socia-

1. *Bibliothèque d'information sociale*, dirigée par C. Bouglé. Paris, Garnier, 1922, in-8.

lisme de la première moitié du XIX^e siècle, si longtemps flétri du nom d'*utopique*, redevient d'actualité. L'idée de M. Puech était donc très judicieuse quand il s'est avisé d'étudier les projets d'une Société des Nations élaborés par les grands penseurs de notre socialisme français. D'autre part, M. Puech, historien du Proudhonisme, apôtre du pacifisme qui, en attendant la paix universelle et pour hâter l'heure de cette paix, a combattu durant la Grande Guerre, M. Puech était amplement qualifié pour cette entreprise.

M. Puech procède par une sélection rigoureuse. Seuls sont présentés par lui les théoriciens socialistes, c'est-à-dire ceux qui ont voulu « l'organisation politique » du monde dans le sens de « la liberté, l'égalité, la fraternité », qui réprouvant la guerre et son œuvre de « consommation improductive », lui ont opposé la paix et le travail, et ont espéré faire régner cette paix par un système d'équilibre concerté entre les nations. Nous voyons donc ainsi défilier successivement Saint-Simon, les saints Simonien, Fourier et ses disciples, notamment Considérant et Godin, Pecqueur, Pierre Leroux et enfin Proudhon. Les plus intéressants semblent bien être Saint-Simon, qui dans son incurable ingénuité, s'adresse à Napoléon puis à Louis XVIII pour réorganiser la société européenne, Godin qui, le premier, propose des moyens pratiques, Pecqueur dont la pensée éprouve le besoin de réagir contre le bellicisme et le napoléonisme des années 40, surtout Proudhon que sa théorie du libre contrat entre contractants égaux a conduit à envisager la réalisation dans et par la paix, dans et par le travail, de la Confédération des Républiques européennes.

Si tous ces penseurs s'accordent à demander et proposer une coopération et une association des peuples, le débat se prolonge entre eux sur la forme de cette association : sera-t-elle étroite et étatiste, ou large et fédérative? La fondation de l'Internationale paraît devoir en rapprocher l'avènement. Puis c'est l'ère de la paix armée imposée près d'un demi-siècle par l'Allemagne au monde et qui, elle, repose sur l'hégémonie oppressive de l'Allemagne. Ce n'est qu'en 1919, après cette bien longue éclipse, que le rêve surgit à nouveau. Et dès lors, il prend corps et la Société des Nations est créée.

Tel est l'exposé de M. Puech, bref, alerte, méthodique, nourri et qui rendra de notables services. Une bibliographie, succincte mais soignée, lui fait suite. Je ferai un reproche à M. Puech. Délibérément, logiquement, il s'est refusé à étudier la tradition de la Société des Nations hors de France, et, pour la France même, en dehors des théoriciens socialistes.

J'eusse préféré qu'il élargît quelque peu son sujet, qu'il accordât une place à Kant, dont la manifestation est si paradoxale dans une Prusse qui avait fait de la guerre une industrie nationale, qu'en France il mentionnât et saluât l'abbé de Saint-Pierre, et Rousseau, et Lamennais et, en admettant qu'il écartât Victor Hugo, lequel était d'un tempérament à vaticiner et point à construire des systèmes, qu'il nous rappelât la motion de Frédéric Passy de 1867, à laquelle s'associait, pour ouvrir le Congrès de Genève, Jules Barni. Car n'y a-t-il pas eu, chez les socialistes que nous présente M. Puech, quelque inspiration empruntée à ces divers sociologues?

L. LÉVY-SCHNEIDER.

ANCIENNE ET NOUVELLE ALLEMAGNE

A PROPOS D'OUVRAGES RÉCENTS

M. Adolf Rapp, professeur à l'Université de Tubingue, est du nombre des Allemands qui n'ont rien appris ni rien oublié. Son histoire de l'idée nationale allemande depuis le XVIII^e siècle¹, d'ailleurs pleine de faits intéressants et bien groupés, tend à la glorification exclusive du nationalisme allemand, du pangermanisme et de la royauté prussienne. Il voit très bien comment l'idée nationale allemande, d'abord toute littéraire et appuyée sur des théories herdériennes relatives au génie des peuples et à la précellence de l'esprit allemand, ne prend de couleur politique que grâce aux victoires de Frédéric II, un peu, mais beaucoup plus, grâce aux humiliations que lui inflige Napoléon. De 1813 à 1830, voire 1848, les patriotes allemands se recrutent surtout chez les démocrates et les libéraux, que persécutent les monarques particularistes. Mais en dehors de l'action des partis s'élabore un vaste germanisme romantique, scientifique et littéraire, dont Rapp a raison de noter l'importance et la force de rayonnement : le pangermanisme des soixante dernières années, la glorification de la race germanique, le programme de plus en plus démesuré de son expansion nécessaire, ses formules et jusqu'à ses hymnes favoris, ont leurs origines dans cette période d'anarchie et d'impuissance politiques.

Rapp étudie avec soin, comme il convient, la position des partis à l'Assemblée de Francfort ; toute sa sévérité va aux libéraux, imbus d'erreurs démocratiques venues de France, contaminés en Rhénanie et dans l'Allemagne du Sud par un contact trop proche avec les Français ; toute son admiration est acquise au parti de droite, en majorité prussien, discipliné par l'éducation salubre qui lui vient des Hohenzollern. L'échec de l'œuvre de l'Assemblée lui paraît tenir à la méfiance que les Allemands du Sud, les catholiques et les démocrates ont témoignée à la Prusse, peut-être aussi à la personnalité médiocre et timorée de Frédéric-Guillaume III. Il n'aperçoit pas qu'en 1849 l'unité allemande nécessaire a été tout prêt de se faire, sans guerre, avec l'Autriche (à tout le moins l'Autriche allemande), sur des bases fédéralistes et presque démocratiques, et que l'obstacle principal a été la monarchie prussienne, figée dans son système de militarisme et de droit divin. Il ne lui restait alors qu'à rallier peu à peu autour d'elle, par une habile politique économique (*Zollverein*), et par trois guerres victorieuses, les États du Nord, puis ceux du Sud, unanimes à lui confier leur sort en 1870, enfin l'Autriche elle-même, dont elle a su se faire une alliée. A partir de 1849, le prussianisme de Rapp se donne libre carrière : il encense

1. Dr ADOLF RAPP, *Der deutsche Gedanke, seine Entwicklung im politischen und geistigen Leben seit dem 18 Jahrhundert* (Bücherei der Kultur und Geschichte, Band 8), Kurt Schröder, Bonn et Leipsig, 1920, 373 p., in-12.

Bismarck, tance les libéraux, blâme les catholiques, insulte les Juifs, anathématise les socialistes. Il expose avec complaisance toutes les théories soi-disant scientifiques des Woltmann, Driesmans, H. Stewart Chamberlain, Paul de Lagarde ou Friedrich Lange. Dans le nouvel Empire, l'antisémitisme lui paraît un phénomène normal et sain, l'*Alldeutscher Verband* a toute son approbation, il parle avec tendresse de « l'excellent général von Bernhardt. » Tout ce qu'il trouve à reprocher au pangermanisme, c'est d'avoir été naïf, bruyant, imprudent en paroles, par exubérance de jeunesse. La défaite de 1918, l'effondrement moral et politique de l'Allemagne ne l'empêchent pas de croire avec Treitschke et Bernhardt que la guerre est moralisatrice ; et s'il constate que le peuple allemand manque d'éducation politique, c'est pour mieux affirmer la nécessité de la discipline prussienne, de l'autorité des Hohenzollern et d'une aristocratie forte.

Livre d'ancien régime, livre de parti, violemment anti-français parce que l'idée française de liberté dans l'égalité apparaît à l'auteur comme le contraire de cette liberté hiérarchisée que préfèrent les Allemands, celle où chaque sujet, docile à une autorité qu'il aime, n'a exactement que « la liberté de faire son devoir. » Quant à la façon dont les Hohenzollern ont conduit la Prusse et l'Allemagne, Rapp n'a qu'admiration et nostalgie, colère contre les ennemis de l'extérieur et haine contre ceux de l'intérieur. Son histoire de l'idée allemande n'est qu'un témoignage du pire esprit d'avant-guerre.

*
* *

Eckart von Sydow a dédié à Baudelaire une pénétrante étude sur la mentalité décadente¹. Dans tout le livre, Baudelaire (et à un moindre degré Amiel), sert d'exemple-type. Le phénomène littéraire et social qui a porté en France le nom de « décadence » est étudié avec intelligence et sympathie, mais d'un point de vue un peu étroit. Par réaction, contre les méthodes matérialistes et sociologiques, le décadent n'est envisagé que comme individu, dans son attitude métaphysique, dans sa psychologie, dans son attitude sociale et dans ses manifestations d'artiste. Pourquoi et comment, et dans quelles circonstances, surgit ce type de décomposition sociale et de désintégration de l'individu qui n'est nullement restreint, comme l'auteur le ferait presque croire, à la France de la fin du XIX^e siècle ; quels ferments de décadence apparaissent chez les classiques anciens et modernes, dans l'alexandrinisme et la basse latinité, au moyen âge, dans la Renaissance, chez les romantiques : autant de sujets qui ne sont pas même effleurés. Tel qu'il est, limité à la génération française de Baudelaire, Verlaine, Flaubert. Maupassant, Amiel, Maurice de Guérin, Huysmans, Arthur Rimbaud, avec de très rares incursions en Italie (Leopardi), en Angleterre (Hamlet), en Allemagne (Schopenhauer), en Russie (Tolstoï), en Scandinavie (Sören Kierkegaard), c'est un livre curieux et fin. La conclusion dogmatique ne laisse pas d'être surprenante : après avoir relevé

1. ECKART VON SYDOW, *Die Kultur der Dekadenz*, Sibyllen-Verlag, Dresde, 1921 (2^e éd., 1922), 328 p., in-8.

ce qu'il y a de valeur positive dans la décadence, à côté de ses négations l'auteur tourne court et passe à l'éloge du mysticisme catholique, dont le pessimisme décadent peut n'être qu'un premier degré. Foin de la platitude protestante et du rationalisme satisfait d'un Hegel ! L'avenir de la pensée allemande, Eckart von Sydow l'aperçoit dans une renaissance de l'idéalisme et dans un mysticisme nouveau auquel la mystique de Sainte Thérèse ou de Saint François — ces grands décadents, ces grands hystériques — servira de premier portique. Ce n'est pas la seule fois que nous aurons à signaler cette réaction intellectuelle et sentimentale chez les Allemands d'après la défaite. Le mysticisme romantique de 1810 n'en est pas très différent, et tient peut-être à des causes identiques. Mais il n'a pas eu son point de départ dans le blasphème baudelairien. Que celui, au demeurant, s'allie aisément à des effusions dévotes, nous en savons d'illustres exemples. Mais aucun Allemand ne l'avait encore si heureusement mis en lumière.

A signaler un intéressant chapitre sur le plan et la composition des *Fleurs du Mal*.

GENEVIÈVE BIANQUIS.

NOTES DE LECTURES

NOTES D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES

LOUIS FRANÇOIS, *Essai sur Dion Chrysostome*. Thèse Paris, Delagrave, 1921, in-8 de 213 pages. — Étudier Dion Chrysostome, c'est à quoi s'appliquèrent le fin, le délicat C. Martha, qui sut assez le connaître pour écrire à son sujet comme sur d'autres moralistes de l'époque romaine des pages aussi nobles que justes ; et ce probe érudit, von Arnim, dont le *Leben und Werke des Dio von Prusa* (Berlin, 1898), paraissait épuiser la matière. M. L. François a cherché avec curiosité, avec sympathie, à s'enquérir des sources de la pensée de Dion. Il trouve les principales dans la doctrine cynique et dans le stoïcisme de Posidonius. A la suite du meilleur guide en l'occurrence, il reconnaît dans le *Borystheniticos* les cultes de Mithra, la tradition des Mages. Rencontre accidentelle ou affinité profonde entre la Stoa et l'Orient ? Beaucoup de faits, soit indiqués par l'auteur, soit de toute autre nature, militeraient en faveur de la seconde hypothèse. Spectacle très attachant, dépeint d'une touche exacte, que ce sophiste attardé, demeuré à l'écart de la tradition socratique et même aristotélicienne, puis converti à la philosophie sous l'influence de thèses pour une grande part orientales.

FRITZ HEINEMANN, *Plotin, Forschungen über die plotinische Frage, Plotins Entwicklung und sein System*. Leipzig, F. Meiner, 1921, in-8 de

xiii, 318 pages. — Ouvrage aventureux, mais puissant, dont devront tenir compte les exégètes ultérieurs du néoplatonisme. L'auteur s'est persuadé que les *Ennéades* renferment beaucoup de textes qui ne peuvent être de la main de Plotin. Porphyre, qui en a disposé les matériaux, n'a pas dû borner là son intervention. Plusieurs passages semblent imputables à Amélius ; d'autres au médecin Eustochius. M. Heinemann rêve d'une édition de Plotin où se reconnaîtrait le *suum cuique* des divers rédacteurs ; il esquisse dès à présent une « évolution » de la pensée plotinienne telle qu'il la restitue à travers les multiples influences subies, ainsi qu'une interprétation nouvelle du système. Méthode dangereuse, où il est facile de dénoncer de l'arbitraire, mais la seule pourtant qui puisse renouveler le sujet. Très heureusement disposé à traiter de l'histoire de la philosophie de façon comparative, l'auteur discerne des facteurs gnostiques, comme d'ailleurs de l'hostilité à la gnose ; une influence des Parsis, dont le dualisme fut peut-être le prototype de tout pluralisme philosophique ; des traces même de la méthode yoga, comme technique d'approfondissement introspectif.

ÉTIENNE GILSON, *La philosophie au moyen âge*. I. De Scot Erigène à S. Bonaventure. — II. De S. Thomas d'Aquin à G. d'Occam. Paris, Payot (collection Payot, 25-6), 1922, in-8 de 160 et 159 p. — *Études de philosophie médiévale*. Strasbourg, Fac. des Lettres, 1921. Grand in-8 de vii, 292 p. — Le premier de ces ouvrages est un manuel sommaire, mais complet, ajoutons : le seul qui existe en France sur le sujet. Le second est un recueil d'études sur différents aspects de la pensée médiévale : fragmentaire, mais libre d'allures, il ne sépare pas l'enquête objective d'un effort personnel pour pénétrer le sens des événements et des doctrines. L'un et l'autre ainsi se complètent, attestant l'entreprise la plus compétente et la plus originale qui ait été tentée chez nous pour faire sortir de l'oubli ou de l'indifférence les études médiévales. Pour relier la pensée moderne à la pensée antique, il fallait, d'une part, saisir la portée des traditions issues de l'antiquité grecque, en particulier dans les écoles juives et musulmanes ; d'autre part, apprendre à considérer la philosophie moderne, par exemple chez Descartes son initiateur, sous le biais de la scolastique. C'est surtout dans la seconde de ces tâches que l'auteur est d'emblée passé maître, mais l'importance de la première ne lui a jamais échappé. Comme anneau intermédiaire, il a reconnu, dominant l'histoire, le thomisme, dont il a fourni une lumineuse analyse, tout récemment rééditée (Paris, Vrin, 1923, *le Thomisme*).

Cette Revue doit reconnaître ici des œuvres de synthèse parmi les plus utiles qui puissent être faites. Les deux petits volumes de la collection Payot mettent comme un ouvrage scolaire — et nous entendons par là, dans le meilleur sens du mot, un ouvrage classique — à la portée de quiconque ce qu'on ne doit plus ignorer de la pensée médiévale. Les *Études* font, en un sens supérieur, de la synthèse en nous apprenant à comprendre chacun par les autres les trois tronçons en lesquels nous avons artificiellement scindé notre passé : antiquité, temps modernes, époque intermédiaire, comme aussi en rattachant à l'histoire religieuse l'histoire des sciences. Sur

ce dernier point il faut signaler une très neuve analyse de l'œuvre de Harvey.

MARTIN GRABMANN, *S. Thomas d'Aquin*, trad. E. Vansteenbergh. Paris, Blondel et Gay, 1920, in-16 de X, 228 p. — Le directeur du grand séminaire de Lille rend un service réel au public philosophique en présentant cette version française d'un ouvrage réputé du maître Viennois.

ÉMILE BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie allemande*. Paris, Payot (coll. Payot, 13), 1921, in-18 de 160 p. — Ouvrage sommaire, mais résumé magistral d'une histoire sur laquelle l'opinion cultivée aurait le plus grand intérêt à posséder des notions justes. Nous disposons certes de travaux estimables sur Leibnitz et Kant, mais nous ne possédions encore aucun ouvrage français équilibrant les unes relativement aux autres, les diverses périodes de la pensée allemande, et seuls les spécialistes acquièrent des idées précises sur les origines comme sur l'état contemporain de cette philosophie. On devra désormais se référer à ce tableau d'ensemble, où est mise en pleine lumière une « étonnante unité d'inspiration » qui se manifeste d'Eckart à Eucken.

MAX SCHINZ, *Die Anfänge des französischen Positivismus*, 1^{er} Teil : *Die Erkenntnislehre*. Strasbourg, Trübner, 1914 (*Gesch. der franz. Philos. seit der Revolution*, I). Grand in-8 de XII, 266 p. — Professeur, du moins avant 1914, à l'Université de Zurich, collaborateur à la *Revue Philosophique* et, plus récemment, chargé d'un enseignement aux États-Unis, M. Schinz s'est appliqué à faire connaître l'Allemagne à la France et la France à l'Allemagne. Le présent ouvrage, auquel il faut souhaiter que l'auteur donne suite, se destine au public allemand, mais mérite une diffusion chez nous-mêmes. Il témoigne d'une connaissance attentive de Turgot et de Condorcet, mais se consacre surtout à la théorie de la connaissance chez d'Alembert. La classification des sciences élaborée par ce dernier est devenue classique ; mais elle n'est pour lui qu'un résumé de sa philosophie, en fonction de laquelle il la faut interpréter. On saura gré à M. Schinz d'avoir accompli sur ce précurseur du positivisme une enquête analytique de ses doctrines comparable à celle que fit naguère M. Lévy-Bruhl sur Comte lui-même ; et dans la mesure où l'auteur décèle chez l'Encyclopédiste une curiosité, même un dogmatisme épistémologique, on comprend mieux la profondeur de l'influence exercée par notre XVIII^e siècle sur la pensée allemande ultérieure.

RENÉ BERTHELOT, *Un romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*, t. III : *le pragmatisme religieux chez W. James et chez les catholiques modernistes*. Paris, Alcan, 1922, in-8 de 428 p. — Suite de la pénétrante analyse par laquelle M. René Berthelot a entrepris de scruter le pragmatisme. L'auteur excelle à discerner les facteurs constitutifs d'une doctrine, c'est-à-dire ses sources historiques, puis à en doser l'importance relative. Ici c'est d'une part James, de l'autre Newman et Tyrrel qui

fournissent le principal objet d'étude. Maniée avec cette objectivité et cette richesse, cette précision dans la connaissance des courants de pensées, la critique est tout près de coïncider avec la science positive : on prouve par le fait qu'elle peut être aussi sûre pour des périodes toutes proches du moment présent, que pour un passé permettant tout le recul désirable.

FIRMIN NICOLARDOT, *À propos de Bergson. Remarques et esquisses*. Paris, Vrin, 1921, in-8 de 174 p. — Ce livre est un recueil de notes, observations suggérées à l'auteur par la lecture des principales œuvres de Bergson. Nous ne saurions examiner ici la conception que l'auteur s'est faite de l'illustre philosophe, ni sa doctrine propre. C'est l'effort, très personnel, d'une pensée qui se cherche, à propos de celle d'un maître. Mais par contraste avec l'allure pénible de cette méditation, de ces phrases chargées d'incidentes, de parenthèses, de réticences, combien apparaissent lumineuses la classique perfection du style et l'adéquante rigueur de la spéculation dans les citations bergsoniennes !

P. MASSON-OURSSEL.

*
* *

JEAN BECQUEREL, *Le principe de relativité et la théorie de la gravitation*, Paris, Gauthier-Villars, 1922 ; 1 vol. in-8, 340 p. — *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein*, Paris, Payot, 1922 ; 1 vol. in-16, 200 p. — Un excellent ouvrage sur l'ensemble des théories Einsteinniennes et sur les théories qui se sont greffées sur elles (Eddington, Weyl, etc.). C'est assurément ce que nous possédons de mieux dans notre langue. M. Becquerel a réussi, dans un espace relativement réduit, à être très complet, tout en étant exact. Le livre est de lecture difficile et s'adresse aux initiés. Mais il est très clair, et, grâce à cette clarté, les non-initiés pourront peut-être s'y reporter, pour des renseignements de détail. Ils seront sûrs de leur guide.

Du même auteur, un petit ouvrage résumé, pour ceux dont les connaissances mathématiques sont insuffisantes, les théories relativistes. C'est une des moins mauvaises vulgarisations de ces théories, mais justement — et c'est ce que beaucoup peut-être trouveront — parce qu'elles ne sont pas en somme très vulgarisées.

PAUL KIRCHBERGER, *La théorie de la relativité exposée sans mathématiques*, Paris, Payot, 1922 ; 1 vol. in-12, 220 p. — Cet exposé, traduit en français par M. Thiers, se heurte aux mêmes inconvénients que tout essai de vulgarisation mathématique, d'une théorie qui, jusqu'ici, reste exclusivement mathématique dans sa forme (car elle s'applique à la réalité physique, dans son fond, et sort d'elle). Elle nous paraît cependant moins mauvaise que la plupart des essais tentés dans la même direction.

La vulgarisation y est plus méthodique. Mais tant que la représentation du monde (et par représentation nous entendons quelque chose qui est plus un agencement de concepts qu'un agencement d'images, au sens vulgaire

du mot), tant que la représentation à laquelle doit nécessairement conduire la spéculation relativiste ne sera pas plus précisée et concrétisée par les techniciens, qu'elle ne l'est actuellement, il sera bien difficile de la vulgariser.

BERTHOUD, *La constitution des atomes*, Paris, Payot, 1922 ; 1 vol. in-16, 150 p. — Excellent petit résumé technique (mais par suite peu accessible à ceux qui n'ont pas une instruction scientifique et mathématique suffisante) d'un ouvrage de vulgarisation beaucoup plus étendu et plus complet, que l'auteur a publié sous le titre : *Nouvelles conceptions de la matière et de l'atome* (Paris, Doin, 1922).

A. R.

QUELQUES LIVRES D'HISTOIRE MILITAIRE

Mémoires et souvenirs. — Le général von Hausen¹ fut la seule victime expiatoire de marque de la défaite allemande à la Marne en 1914. Ses souvenirs sont un plaidoyer pour la marche de la III^e armée, armée saxonne, qui marchait au centre du dispositif destiné au mouvement débordant. Il montre son armée tiraillée entre les II^e et IV^e armées qui réclament tour à tour des secours, arrivant pourtant sur la Marne à marquer un succès entre les troupes de Foch et celles de Langle de Cary. Il cherche à excuser les meurtres commis par ses hommes en signalant les excès des civils belges ou les francs-tireurs français dans l'Aube, mais il ne donne aucune précision. La traduction est précédée d'une étude de M. Kircheisen, très intéressante et reflétant des idées personnelles sur les opérations jusqu'à la Marne.

L'État-Major jouit dans certains milieux d'une réputation fâcheuse : ceux qui y sont ne travaillent guère et sont plutôt à l'abri. Le commandant Laure², nous fait connaître le service des officiers du 3^e bureau du G. Q. G., il montre l'effrayant labeur, les écrasantes responsabilités qui étaient la tâche quotidienne des officiers de cet État-Major, spirituellement décriés de parti pris par Pierrefeu. Cet ouvrage est un témoignage sincère et vécu sur l'état d'esprit des sphères dirigeantes de l'armée au cours de cette année 1918, remplie d'échecs et de succès.

Le général Tanant³ nous montre le même travail dans un état-major d'armée. Il étudie le rôle de la III^e armée en 1914 et en 1915 sur les Hauts de Meuse, autour de Verdun, en Argonne. On voit dans cet ouvrage comment le commandement local réagit en présence des nouvelles qu'il reçoit de la

1. Colonel général baron VON HAUSEN, *Souvenirs de la campagne de la Marne en 1914*, traduits par le commandant Mabilley. Paris, Payot, 285 p., in-8.

2. Commandant LAURE, *Au 3^e bureau du 3^e G. Q. G., 1917-1919*. Paris, Plon 1921. 275 p., in-16.

3. Général TANANT, *La 3^e armée dans la bataille* (Souvenirs d'un chef d'État-Major. Paris, Renaissance du livre, 1923, 255 p., in-18).

ligne de bataille. Il y a là pour un historien un tableau très intéressant qui fait comprendre combien les ordres sont des fois difficiles à exécuter, et combien les renseignements des témoins sont sujets à caution.

Le *Journal de Lee Meriwether*¹ nous fait parcourir toute la France, nous visitons les camps de prisonniers avec cet attaché de l'ambassade américaine. Il y a dans ce livre une description de notre pays pendant la guerre, le sang-froid et la tranquillité du peuple forment un joli tableau. Les camps de prisonniers ne semblent pas justifier les camps de représailles inventés par les Allemands. Au point de vue national, ce livre serait à répandre, ce serait une bonne propagande pour montrer l'inanité des griefs teutoniques.

Un reporter hollandais², ayant suivi les armées russes pendant la guerre, puis les troupes anti-bolchevistes au Caucase et en Sibérie, nous expose ce qu'il a vu. Il n'y a rien de plus poignant que le contraste entre le courage fataliste des soldats impériaux quand ils sont bien commandés et leur manque d'allant quand ils sont livrés à eux-mêmes, sans appui auprès de la population civile, sans ressources. Il aurait fallu une administration toute différente, une autorité plus réelle pour combattre Lenine et ses partisans et c'est ce qui a manqué, semble-t-il, tant à Denikine qu'à Koltchak.

Bien que l'ouvrage sur les chemins de fer du colonel Le Hénaff ne soit pas un livre de mémoires, il peut être classé sous cette rubrique. Ses auteurs³ ont été employés à la direction des chemins de fer et leur travail est le fruit de leurs réflexions appuyées sur des souvenirs. Aucun document, ou presque, n'est cité, mais il y a un historique très clair de tous les mouvements de troupes exécutés : mobilisation, concentration, en cours d'opération, vers l'Italie, travaux britanniques et américains. C'est un hommage à l'organisation des réseaux et au dévouement du personnel.

*
* *

Études. — L'ouvrage du major Lefébure⁴ nous ramène à un des modes de guerre rénovés par l'Allemagne malgré les conventions de la Haye. L'énigme du Rhin, c'est l'industrie chimique allemande dont les principales usines sont sur les bords du fleuve. Dans une première partie de son livre, il étudie les différentes phases de la guerre chimique, dans l'autre il pose une question redoutable : que nous réserve l'avenir pour cette industrie.

Dans un court volume le colonel Révol⁵ nous indique la part prise

1. *Le Journal de Lee Meriwether*, attaché spécial à l'ambassade américaine à Paris, 1916, 1917, 1918. Paris, Payot, 1922, 339 p., in-8.

2. L.-H. GRONDIJS, *La guerre en Russie et en Sibérie*. Paris, Bossard, 1922, xi-574 p., in-8.

3. Colonel LE HÉNAFF et capitaine BORNECQUE, *Les chemins de fer français pendant la guerre*. Paris, Chapelot, 1921, xiv-276 p., in-8.

4. Major V. LEFÉBURE, *L'énigme du Rhin*. Paris, Payot, 1922, 246 p., in-8.

5. Lieutenant-colonel J. REVOL, *L'effort militaire des alliés sur le front de France*. Paris, Payot, 1922, 93 p., in-8.

par chacun des alliés sur le front français. C'est une esquisse plutôt qu'une étude complète de la question, mais telle que, elle est très utile pour fixer les idées et apprécier la valeur respective des efforts alliés.

M. Gaston Raphaël a étudié les mémoires de l'amiral von Tirpitz, il en présente une critique assez vive, déniaut à l'amiral allemand les qualités d'organisateur et de chef que l'on se plaisait à lui reconnaître avant guerre. En tête de son livre il y a une préface du vice-amiral Ronarc'h, beaucoup plus indulgente, plus vraie peut-être au point de vue maritime, moins poussée au point de vue de l'action personnelle du créateur de la flotte moderne allemande¹.

Une étude de M. G. Gérard, archiviste, docteur ès lettres, nous amène à l'ancien régime². L'auteur présente le fonctionnement du recrutement à la fin du règne de Louis XIV : service volontaire dans les régiments de ligne, activité des recruteurs, enrôlement forcé, recrutement dans les prisons, service obligatoire dans les milices, tirage au sort, répartition du contingent d'après la richesse des paroisses, tout est examiné à l'aide des documents d'archives, tant ceux consultés aux Archives Nationales, que ceux étudiés au Dépôt de la Guerre. Ce travail très complet sera très utile pour apprendre à connaître l'organisation des armées des temps modernes.

Le commandant Weill publie la correspondance inédite du chevalier de Gentz avec le ministre de Grande-Bretagne à Berlin, de 1804 à 1806³. Il nous promène à la suite de ce diplomate manqué, ou de cet espion qu'est Gentz à travers les cours de Vienne, Dresde et de Berlin. Ces lettres sont intéressantes pour nous montrer les coulisses des ministères autrichiens et allemands dans cette période de l'épopée Napoléonienne qui se termine à Iéna. La correspondance est inédite, le commandant Weill l'a découverte au « Record Office » à Londres.

R. V.

NOTES DIVERSES

JEAN RÉGNÉ, *Histoire du Vivarais*, tome II : *Le développement politique et administratif du pays de 1039 à 1500*. Largentière, impr. E. Mazel, 1921 ; in-8° XVI-519 pages. — M. Régné, qui s'était d'abord modestement effacé pour faire place à un de ses devanciers lorsqu'il se bornait en 1914 à réimprimer presque tel quel un vieux — un très vieux — travail du chanoine Rouchier comme tome I^{er} de sa nouvelle *Histoire du Vivarais*, nous donne

1. G. RAPHAËL, *Tirpitz*. Paris, Payot, 1922, 498 p., in-16.

2. G. GÉRARD, docteur ès lettres, *Racolage et milice, 1701-1715*. Paris, Plon, 1922, xv, 336 p., in-8.

3. Commandant M.-H. WEILL, *D'Ulm à Iéna*. Correspondance inédite du chevalier de Gentz avec F.-I. Jackson, ministre de la Grande-Bretagne à Berlin, 1804-1806. Paris, Payot, 1922, 336 p., in-8.

enfin, avec le tome II, auquel ils s'était attelé incontinent, la preuve que sa discrétion de naguère était excessive et qu'il est assez maître de son sujet pour se faire personnellement l'historien du département dont il est l'archiviste.

Ce tome II embrasse à lui seul cinq siècles, — cinq siècles particulièrement chargés d'événements graves pour l'avenir du Vivarais. De 1039 à 1305, le Vivarais est encore terre d'Empire ; mais déjà se prépare la main-mise de la royauté capétienne sur les pays où l'autorité impériale a toujours été plus nominale que réelle. L'évêque de Viviers, dont le rôle va sans cesse grandissant, a besoin d'aide pour tenir tête au comte de Toulouse ; il fait appel au roi de France dont bientôt le pouvoir s'insinue dans la place. En 1305, par un traité en règle, l'évêque de Viviers finit par se reconnaître le vassal de Philippe le Bel, et l'administration capétienne s'implante très vite dans la région, tout en s'adaptant aux cadres et aux usages locaux.

Les liens ainsi noués se serrent plus étroitement quand surviennent les épreuves de la guerre de Cent Ans. Comme le dit fort bien M. Régné, cette guerre « fait éclater aux yeux de tous l'impuissance de la féodalité à se sauver elle-même et à sauver le pays ». L'évêque, tout le premier, accepte alors « le rôle de conseiller de la couronne », tandis que les barons laïques se mnent en véritables fonctionnaires royaux.

Telle est, en raccourci, l'histoire du Vivarais du XI^e au XV^e siècle.

Pour donner une idée du contenu de cet intéressant volume, il nous suffira d'ajouter que H. Régné n'a rien épargné pour nous permettre de suivre de près les répercussions de chacun des grands événements qui, durant cette période, bouleversèrent la France à plusieurs reprises : guerre des Albigeois, brigandages des Grandes Compagnies, révolte des Tuchins, etc. Il a également analysé avec soin l'histoire de la formation administrative de la province et complété son exposé par un choix de pièces justificatives qui viennent utilement éclairer son récit. — LOUIS HALPHEN.

DÉSIRÉ JOUANY, *La formation du département du Morbihan* (thèse de doctorat en droit, Paris), Vannes, imprimerie ouvrière vannetaise, 1920 ; in-8°, 79 p. — L'auteur a donné dans ce travail un peu plus que ne promettait son titre, puisqu'il a étudié dans les deux derniers chapitres l'œuvre des commissaires royaux, les élections et la nouvelle vie administrative pendant le second semestre de 1790. Ce travail est intéressant et fondé sur un dépouillement d'archives indiqué p. 9. On regrette seulement que les références ne soient pas toujours données de manière assez précise. Ainsi, p. 33, « au milieu du mois de décembre, Gabriel (recteur et député de Questembert) annonçait à ses bons paroissiens » que leur ville allait être chef-lieu de district. « Ceux-ci dans une lettre du 22 décembre lui témoignaient leur reconnaissance ». Quelle est la date de la lettre de Gabriel et à qui était-elle adressée ? Qui a répondu le 22 au nom des « bons paroissiens » ? Un mot de plus dans les notes de cette page aurait suffi à résoudre ces questions, dont la dernière est particulièrement importante ; car à quoi bon citer un texte sans en faire connaître l'auteur ? Nous nous en voudrions d'insister sur des observations

de cet ordre, mais nous avons été déterminé à les indiquer parce que M. J. annonce l'intention de continuer son travail par une histoire du Morbihan sous la Révolution : on doit souhaiter que l'élimination de quelques défauts de méthode confère à cet ouvrage une valeur aussi indiscutable que l'intérêt du sujet. — JEAN BOURDON.

Une nouvelle histoire de Dupleix. — M. A. Martineau, qui fut gouverneur des établissements français dans l'Inde, a entrepris, après les travaux de MM. Cultru, Guénin et Weber, de nous donner une étude complète sur Dupleix et son œuvre. Le premier volume, *Dupleix et l'Inde française, 1722-1741* (Paris, Champion, 1920, in-8°, xi-534 p., 5 cartes et plans, 2 gravures) retrace les débuts de Dupleix dans l'Inde, au moment où il n'était que conseiller au Conseil supérieur de Pondichéry ou directeur du Bengale, résidant à Chandernagor (1731-1741). Ce livre n'est donc que l'introduction à l'étude de la période de la vie de Dupleix qui intéresse l'histoire générale; mais construite à l'aide de tous les documents d'archives utilisables en France et aux Indes, cette introduction mérite une lecture attentive. Ce n'est point seulement le caractère de Dupleix, avec tout ce qu'il comportait d'orgueil, d'ambition, de susceptibilité, d'habileté et de sécheresse, que M. A. Martineau a mis en relief. Ce qui est tout à fait intéressant dans ce livre, c'est d'y retrouver l'atmosphère de l'Inde française au début du XVIII^e siècle. Comptoirs et *loges* du Bengale et de Coromandel, opérations commerciales à long terme réalisées par la Compagnie des Indes en Europe ou dans l'Inde, spéculations heureuses ou malheureuses des employés, de tous grades, de la Compagnie, démêlés constants de ces *coloniaux* de l'ancien régime, soit avec leurs chefs locaux, soit avec leurs directeurs de Paris, avec lesquels on ne pouvait correspondre en moins de dix-huit mois, ambitions pécuniaires effrénées de tous les hauts fonctionnaires de la Compagnie, constitution dans l'Inde au XVIII^e siècle de quelques foyers de civilisation française où, malgré l'éloignement et le climat, nos compatriotes formaient des petits cercles curieux de musique, de littérature et de sciences, tels sont les éléments essentiels de la grande fresque que M. A. Martineau a largement brossée. On pourra y relever, çà et là, de menues répétitions, des fautes de composition, mais ce livre n'en répond pas moins à son titre. Nul ne pourra plus parler ni de Dupleix ni de l'Inde française sans recourir à cet ouvrage si complet. — GEORGES HUISMAN.

PAUL OURSEL, *La diplomatie de la France sous Louis XVI* (succession de Bavière et paix de Teschen). Paris, Plon, in-16, 397 p. — Comme la succession d'Autriche en 1740, celle de Bavière en 1778 ouvrit une grande crise européenne et entraîna une guerre entre les deux cours de Berlin et de Vienne. Peu s'en fallut que la France et la Russie n'y intervinssent. L'Autriche obtint, à la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, du Palatin, son successeur, la signature d'une convention (3-15 janvier 1778) qui attribuait aux Habsbourg la basse Bavière. Cet accord lésait les sentiments de la population bavaroise, les intérêts du duc des Deux Ponts, héritier présomptif du Palatin,

de l'électeur de Saxe, et du roi de Prusse tout ensemble. L'empereur Joseph II n'ayant pas voulu se rendre aux représentations diplomatiques, la Bohême redevint un champ de bataille entre les forces impériales d'une part, et celles de Frédéric II auxquelles se joignirent les Saxons.

Les circonstances étaient graves pour la France, alliée de l'Autriche, et engagée à ce moment contre l'Angleterre. A Vienne, on ne doutait pas que Versailles ne se montrât, une fois de plus, fidèle jusqu'à l'aveuglement, et Mercy Argenteau, avec l'aide de Marie-Antoinette, devait s'y employer. Heureusement, il y eut, près de Louis XVI, un ministre sagace et prudent, Vergennes, dont M. Oursel fait le panégyrique en un livre, clairement écrit et composé, documenté avec une très grande richesse, à l'aide des papiers extraits des archives de Paris et de Vienne, et de tous les ouvrages publiés sur la question. Vergennes sort en effet grandi de ces patientes recherches. Si M. O. ne change rien aux grands faits qui étaient déjà exactement connus, il projette une lumière éclatante sur le détail des événements, et surtout sur l'attitude, les sentiments, le caractère des hommes qui ont joué un rôle dans cette histoire. Le récit des différends qui mettent aux prises Marie-Thérèse et son fils, et vont jusqu'au désaveu de l'un par l'autre est d'un vif intérêt. Plus encore, le rôle de Vergennes. Entre l'agent autrichien et le prussien qui sollicitent ses confidences et son intervention, il oppose, dès le premier instant, la réserve la plus discrète. Déterminé à ne point laisser entraîner la France dans le conflit, il veut laisser planer le doute sur ses intentions ; quand la guerre éclate, il affirme sa neutralité, alléguant que l'alliance avec Vienne est purement défensive ; mais il cherche à rétablir la paix, et, dès qu'il le peut, offre sa médiation, dont le congrès de Teschen enregistre le succès. Lorsque Vergennes meurt, en 1787, la France, amie de la Russie et des États-Unis, pacificatrice de l'Allemagne et de l'Orient, victorieuse de l'Angleterre, fait assurément plus grande figure qu'en 1774.

— LÉON CAHEN.

AUGUSTE GAUVAIN, *L'Europe au jour le jour*, tome XI : *La guerre européenne (avril-décembre 1917)* ; Paris, Bossard, 1921 ; in-8° ix-541 p. — On connaît déjà le recueil des remarquables articles dans lesquels M.G. a exposé et expose encore, avec les questions extérieures qu'il possède admirablement, un programme de politique internationale démocratique, aussi conforme aux intérêts supérieurs de notre pays qu'au plus généreux idéalisme. Le présent volume concerne les deux révolutions russes, l'intervention américaine, l'expulsion de Constantin, les offensives de paix austro-allemandes de l'été 1917, le projet de conférence de Stockholm et les crises politiques qui en résultèrent dans les divers pays belligérants. La préface en dégage l'idée générale. Le champ a été laissé libre aux pacifistes en Russie, tandis qu'ils étaient mis hors d'état d'agir chez les Alliés d'Occident, notamment en France ; et le résultat a été pour la Russie la décomposition, pour l'Occident la victoire. — JEAN BOURDON.

MAURICE DELAFOSSE, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922, petit

in-16 de 160 p. — Ce petit ouvrage, très substantiel sous son format exigu, mériterait d'être largement répandu parmi le public de la plus grande nation colonisatrice de l'Afrique. Son auteur n'est pas seulement un colonial, mais un ethnographe doublé d'un linguiste. Dans l'épaisse ignorance où nous nous trouvons en abordant l'étude d'un continent massif dont la population la plus nombreuse sort à peine de l'âge préhistorique, les compétences variées de l'explorateur et du savant sont également les bienvenues. L'étude des mœurs et des croyances, qui ne deviendra satisfaisante que lorsque sera possible un emploi systématique de la critique comparative, demeure, sans que l'auteur en soit responsable, très rudimentaire. Au surplus, il est dès à présent difficile de concilier une connaissance quelque peu approfondie des peuples de l'Afrique méridionale avec la connaissance, moins insuffisante chez les africanistes français, des sociétés soudanaises et des races de l'Afrique occidentale. Malgré les incertitudes qu'impose l'obscurité du sujet, le présent ouvrage se recommande par une sagace appréciation des facteurs qui ont agi sur l'âme noire : influence probable, mais indéterminée, de l'Égypte antique et de la civilisation abyssine ; influence plus décisive, pense l'auteur, de la colonisation phénicienne en Méditerranée, thèse à l'appui de laquelle sont alléguées d'impressionnantes inductions philologiques ; influence très restreinte, semble-t-il, des Libyens ou Berbères. Enfin quelques points de repère chronologiques et quelques lueurs d'histoire commencent à donner certaines clartés sur le chaos d'empires qui s'agita durant le moyen âge entre le Tchad et le Congo, entre le Nil et le Sénégal.

HENRI CORDIER, *La Chine*, Paris, Payot, 1921, petit in-16 de 138 p. — L'historien des rapports entre Européens et Extrême-Orientaux, l'érudit compilateur de la *Bibliotheca Sinica*, de la *B. Indo-Sinica* et de la *B. Japonica* vient de faire paraître, en 1920 et 1921, une *Histoire de la Chine* en quatre volumes (Paris, Geuthner). Personne n'était donc mieux préparé que M. Cordier pour résumer dans la Collection Payot les traits essentiels de la géographie et de l'histoire chinoises. Cet opuscule laisse délibérément à d'autres volumes de cette série la tâche de présenter un examen sommaire de la littérature et des beaux-arts de la Chine tant ancienne que moderne. — P. MASSON-OURSSEL.

LA VIE SCIENTIFIQUE

Nous avons annoncé dans le tome XXXIV qu'un Congrès international d'Histoire des Religions se tiendrait à Paris du 8 au 13 octobre 1923. Nous reproduisons ici les termes d'une seconde circulaire que vient de rédiger la Commission d'organisation.

« La Commission d'Organisation du Congrès a recueilli dès à présent des adhésions nombreuses de la part de savants français et étrangers et de différentes Universités ou sociétés scientifiques. Les communications promises permettent d'établir un ordre de travail conforme à la liste des sections indiquées dans la première circulaire :

I. Méthodes, Anthropologie, Ethnographie, Démographie religieuses. Psychologie religieuse.

Président : M. H. DELACROIX, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

II. Religions préhistoriques. Religions des non-civilisés ou demi-civilisés : Africains, Océaniens, Américains, Amérique précolombienne.

Président : X.

III. Religions des peuples de l'Orient antique : Égyptiens, Assyro-Babyloniens, Phéniciens, etc.

Président : M. A. MORET, Professeur au Collège de France.

IV. Religion des Hébreux, Israélites et Juifs. Exégèse de l'Ancien Testament. Littérature talmudique et rabbinique. Judaïsme contemporain.

Président : M. ISRAËL LÉVI, grand Rabbín de France, directeur d'études à l'École des Hautes Études.

V. Religions de l'Inde et de la Perse. Manichéisme. Philosophies religieuses de l'Inde contemporaine.

Président : M. ANTOINE MEILLET, Professeur au Collège de France.

VI. Religions des Chinois, Japonais, Finnois. Religions de l'Asie centrale.

Président : M. H. CORDIER, Membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues Orientales.

VII. Religions préhelléniques du bassin de la mer Égée. Religions du monde grec et hellénique.

Président : M. SALOMON REINACH, Membre de l'Institut, Conservateur du Musée de Saint-Germain.

VIII. Christianisme antique. Exégèse néotestamentaire. Christianisme médiéval (Occident et Orient). Scolastique. Droit Canon. Iconographie et musique sacrées.

Président : M. Eug. DE FAYE, Professeur à la Faculté de Théologie protestante, Directeur d'Études à l'École des Hautes-Études.

IX. Religions des Celtes des Germains, des Letto-Slaves et des Slaves.

Président : X...

X. Islam. Islam primitif, moderne et contemporain. Sectes de l'Islam.

Président : M. Gabriel FERRAND, Ministre plénipotentiaire, Rédacteur gérant du *Journal Asiatique*.

XI. Christianisme moderne et contemporain : 1^o Catholicisme ; 2^o Églises issues de la Réforme ; 3^o Églises d'Orient ; 4^o Église russe.

Président : M. PARODI, Inspecteur général de l'Instruction publique.

XII. Enseignement de l'histoire des religions.

Président : M. Henri BERR, Directeur de la *Revue de Synthèse historique*.

« S'il y a lieu, des sous-sections pourront être organisées, soit au début, soit au cours des travaux de chaque section.

« Le Comité provisoire indiquera, aussitôt qu'il sera en mesure de le faire et en tout cas avant l'ouverture du Congrès, l'ordre du jour des séances plénières et des séances de sections.

« Ainsi qu'il est d'usage dans la plupart des congrès scientifiques, la durée de chaque communication sera limitée en principe à une demi-heure, non compris l'échange de vues qui pourra suivre.

« Il sera loisible à chaque congressiste de présenter plusieurs communications, sous la réserve toutefois qu'elles seront faites dans des sections différentes.

« Les congressistes qui voudront bien se faire inscrire pour une ou plusieurs communications sont instamment priés d'en faire parvenir le titre et un court résumé au secrétaire général, trois semaines au moins avant l'ouverture du Congrès.

« Les communications pourront être faites en français, anglais, allemand, italien, espagnol ou latin. Ces langues seront également admises dans les débats qui suivront les communications.

« Selon toute probabilité, les travaux du Congrès commenceront dans la matinée du 9 octobre.

« En dehors des séances consacrées au travail en sections isolées ou réunies, la Commission d'organisation a prévu dès à présent un certain nombre de visites et de promenades accompagnées de conférences, au Louvre, à la Bibliothèque Nationale, au Musée Guimet, au Musée de Saint-Germain, à Port-Royal-des-Champs, ainsi qu'à des collections ou expositions d'art religieux.

« La Commission d'organisation serait reconnaissante aux Universités

et Sociétés savantes qui adhéreront au Congrès, de bien vouloir s'y faire représenter officiellement par un ou plusieurs délégués.

« La Commission se met à la disposition des adhérents pour leur donner, sur les conditions de logement et de séjour, tous renseignements qu'il lui sera possible de recueillir.

« Nous souhaitons vivement que ce Congrès, qui renoue une précieuse tradition scientifique interrompue pendant plusieurs années, fournisse aux savants qui y prendront part l'occasion de reprendre une collaboration fructueuse et cordiale. »

Il est rappelé que la cotisation est fixée à un minimum de 30 francs (ce prix est réduit à 20 francs pour les femmes des congressistes).

Les adhérents recevront gratuitement les comptes rendus des séances et toutes publications qui pourront être faites par le Congrès.

Les adhésions collectives sont admises et donnent droit aux publications du Congrès.

On est prié d'adresser les adhésions et toute correspondance relative au Congrès à M. Alphandéry, Secrétaire-Général, 104, rue de la Faisanderie, à Paris (V^e Arr.).

Les cotisations devront être adressées (autant que possible par mandat-carte), à Mlle Marguerite Brunot, secrétaire-trésorière, 41, rue Gay-Lussac, Paris (V^e Arr.) — Compte chèques postaux Paris 522-74.

* *

En juin a lieu à Salamanque le Congrès biennal de l'Association española para el progreso de las Ciencias.

L'American historical Association tiendra son meeting de 1923 à Colombus (Ohio).

Le 21^e Congrès international des Américanistes sera tenu en 1924 à La Haye.

* *

Un Institut français d'archéologie et d'art musulmans a été créé à Damas.

L'Université de Groningue a fondé récemment un Institut de bio-archéologie qui est destiné à faire coopérer les sciences naturelles et l'archéologie pure dans le domaine où ces sciences se rencontrent (préhistoire, proto-histoire).

* *

La maison d'études de Vals entreprend, sous le nom d'*Archives de Philosophie*, la publication d'essais critiques et historiques de philosophie, de textes inédits, de traductions et de commentaires de philosophes étrangers.

La *Library Association* (33, Bloomsbury Square, Londres W. C. 1), qui dépouille 600 périodiques de langues anglaises et étrangères, publie un *Subject index to periodicals*. La partie B-E est consacrée aux sciences historiques, politiques et économiques.

La Société d'archéologie de Bruxelles a une section médicale, qui publie, depuis le mois de janvier 1923, des *Annales d'archéologie médicale* (Th. Lombaert, éd.).

* * *

Un groupe d'historiens catholiques a entrepris, sous la direction de E. Ibarra y Rodriguez, la publication d'une *Historia Universal*. Le premier volume est la réédition (augmentée) de la *Metodologia y Crítica históricas* du P. G. Villada (Barcelone, Gili, 1921; 1^e éd., 1912).

Nous avons annoncé mais nous avons dû remettre au prochain fascicule de la *Revue* la publication d'une *X^e Région de la France*. l'Aunis, par J. Tourneur-Aumont, professeur à l'Université de Poitiers.

TABLES DU TOME TRENTE-CINQUIÈME

TABLE DES AUTEURS

(ARTICLES ET REVUES)

BERR (Henri). — Le Ve Congrès international des Sciences historiques (Bruxelles, 8-15 avril) et la Synthèse en Histoire.....	5
FEVRE (Lucien). — Le problème de la Géographie humaine, à propos d'ouvrages récents.....	97
HERTZ (Amelja). — L'Égypte sous les quatre premières dynasties et l'Amérique centrale. — Une contribution à la méthode de l'Histoire de la civilisation.	37
JARDÉ (Auguste). — L'Histoire de l'Antiquité : méthodes et résultats, à propos d'un livre récent.....	117
LACOMBE (Paul). — A travers les papiers de Paul Lacombe. — Notes pour une préface à « l'Histoire considérée comme science ».....	55
LENOIR (Raymond). — Le développement historique de la Conscience intellectuelle, d'après Léon Brunschvicg.....	145
MORGAN (J. de). — La notion innée du Progrès dans l'esprit humain.....	15
SÉE (Henri). — L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien Régime (État des travaux et questions à traiter).....	83
VILLATE (Capit. R.). — L'Histoire militaire : sa nature ; son rôle ; la place qu'elle a occupée ; celle qu'elle devrait occuper, à propos d'un ouvrage récent.....	133

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

Amérique centrale (Voir Égypte).	
Congrès international des Sciences historiques (le Ve) et la Synthèse en Histoire par Henri Berr.....	5
Égypte (L') sous les quatre premières dynasties et l'Amérique centrale. — Une contribution à la méthode de l'Histoire de la civilisation, par Amelja Hertz.....	37
Histoire considérée comme science (Voir Lacombe).	
Lacombe (A travers les papiers de Paul). — Notes pour une préface à « l'Histoire considérée comme science ».....	55
Histoire de la civilisation (Voir Égypte).	
Méthode (Voir Égypte).	
Progrès (La notion innée du) dans l'esprit humain, par J. de Morgan.....	15
Synthèse en Histoire (Voir Congrès).	

REVUES GÉNÉRALES

Évolution (L') commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien Régime (État des travaux et questions à traiter), par Henri Sée.....	83
---	----

REVUES CRITIQUES

Antiquité (Voir Histoire).	
Conscience intellectuelle (Le développement historique de la), par Raymond Lenoir	145
Géographie humaine (Le problème de la), à propos d'ouvrages récents, par Lucien Febvre.....	97
Histoire de l'Antiquité (L') : méthodes et résultats, à propos d'un livre récent, par Auguste Jardé.....	117
Histoire militaire (L') : sa nature ; son rôle ; la place qu'elle a occupée ; celle qu'elle devrait occuper, à propos d'un ouvrage récent, par le capitaine R. Villate.....	133

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

Allemagne (Ancienne et nouvelle), à propos d'ouvrages récents (Geneviève Bianquis)	156
Antiquité (Une contribution à la science de l') (Victor Chapot).....	153
Notes de lecture :	
Notes d'Histoire de la philosophie et des sciences (P. Masson-Oursel, A.-R.).	
— Quelques livres d'Histoire militaire (R.-V.). — Notes diverses (L. Halphen, J. Bourdon, G. Huisman, L. Cahen, P. M.-O.).....	158
Société des Nations (Une origine de la), à propos d'un livre récent (L. Lévy-Schneider)	154
Vie scientifique (La).....	169

776-23. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTE

D
1
R4
t.33-35

Revue de synthèse historique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
